

# Valentina

## Caroline Guiela Nguyen

revue de presse au 29 juillet 2025



✕  
P  
●  
▲ B  
/

CONTACT PRESSE

Dorothee Duplan, Camille Pierrepont et Fiona Defolny,  
assistées de Thaïs Aymé et Anne-Sophie Taude

PLAN BEY 01 48 06 52 27 - [bienvenue@planbey.com](mailto:bienvenue@planbey.com)



# JOURNALISTES PRÉSENTS

au Théâtre national de Strasbourg

## **Presse quotidienne**

DARGE Fabienne - Le Monde

FAURE Sonya - Libération

## **Presse hebdomadaire**

PASCAUD Fabienne - Télérama

## **Presse audiovisuelle**

CAPRON Stéphane - France Inter

## **Presse long délai**

LESQUELEN Pierre - IO Gazette / Détectives Sauvages

LE TANNEUR Hugues - Transfuge

PIOLAT SOLEYMAT Manuel - La Terrasse

## **Presse internet**

BOUQUET Vincent - Sceneweb

FRÉGAVILLE Olivier - L'Œil d'Olivier

THIBAUDAT Jean-Pierre - Médiapart

au Théâtre de la Ville, les Abbesses

## **Presse quotidienne**

CHEVILLEY Philippe - Les Échos

PALOU Anthony - Le Figaro

## **Presse audiovisuelle**

BERTIN Marjorie - RFI

NEGULESCO Ilinca - France Inter



**FRANCE INTER - Le journal de 9h, reportage présenté par Stéphane Capron**

Reportage sur les Galas, entretien avec Caroline Guilela Nguyen et Cara Parvu

Diffusé le 26 avril 2025

[\[lien\]](#) à partir de 8 min 20

**FRANCE INTER - Émission *Le Masque et la Plume* présentée par Rebecca Manzoni**

*Valentina* est le coup de cœur de Pierre Lesquelen

Diffusé le 18 mai 2025

[\[lien\]](#)

**FRANCE CULTURE - Émission *Les Midis de Culture* présentée par Marie Labory**

Invitation de Caroline Guilela Nguyen

Diffusé le 4 juin 2025

[\[lien\]](#)

**FRÉQUENCE PROTESTANTE - Émission *Le Manteau d'Arlequin* présentée par Evelyne Selles-Fisher**

Critique du spectacle

Diffusé le 9 juin 2025

[\[lien\]](#)



QUOTIDIEN



## À voir : *Valentina*, un cœur gros comme ça au Théâtre de la Ville

Par **Nathalie Simon**

Il y a 3 jours

[Strasbourg](#) [Actes Sud](#)

[Copier le lien](#)

[✉](#) [f](#) [X](#) [in](#)



Écouter cet article

00:00/03:16



Dans une scénographie reconnaissable, s'appuyant sur un caméraman qui filme les protagonistes en direct, l'auteure metteuse en scène parle d'un amour filial infini. *Jean-Louis Fernandez*

**CRITIQUE - La nouvelle création de Caroline Guiela Nguyen parle, sous forme de conte, d'un amour filial infini. À découvrir au Théâtre de la Ville-Les Abbesses.**

« *Il faut voir avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux* ». [Caroline Guiela Nguyen](#) doit connaître cette phrase du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. Diseuse d'aventures extraordinaires, dans *Valentina*, la directrice du [Théâtre national de Strasbourg](#) relate l'histoire d'une fillette de 9 ans et de ses parents en remontant à la légende d'un « *cœur martyr* » qui a la particularité de ne pas périr. « *Il était une fois, dans une forêt proche de Bucarest, une petite maison* », et un ... miracle qui va nous transporter.

**À découvrir**

→ TV ce soir : retrouver notre sélection du jour

Valentina (lumineuse Angelina Iancu, en alternance avec Cara Parvu) vit insouciante et heureuse après de ses parents. Mais sa mère (Loredana Iancu) souffre de problèmes cardiaques et ne peut être soignée qu'en France. Elle quitte son mari et la Roumanie pour s'y installer, mais ne parlant pas la langue de [Molière](#), elle peine à se faire comprendre du médecin qu'elle consulte (Chloé Catrin, aussi formidable en directrice d'école). D'autant que celle-ci est débordée et pressée. Pour sa part, Valentina se révèle douée pour apprendre le français. À tel point qu'elle saisit la notion de mensonge.

## Une distribution partagée entre professionnels et amateurs

Après *Lacrima*, adepte du « théâtre du réel », Caroline Guiela Nguyen mêle de nouveau sujet réaliste et social avec fiction pour broder un cadenas à portée du jeune public – son spectacle est conseillé à partir de 12 ans — sans oublier les adultes. Dans une scénographie reconnaissable (Alice Duchange), s'appuyant sur un caméraman qui filme les protagonistes en direct, l'auteure metteuse en scène parle d'un amour filial infini, de sacrifice ultime et de responsabilité, avec un cœur gros comme ça.

La maman accepte que Valentina soit son interprète. Consciente du pouvoir des mots, la gamine comprend vite que toute vérité n'est pas bonne à dire et enchaîne les pieux mensonges. Elle traduit ce qu'elle veut et embellit la réalité, ce qui donne des séquences pleines d'humour. La metteuse en scène indique qu'elle a songé à *Nabokov* qui considère que la poésie est née le jour où « un petit garçon de l'âge des cavernes a couru à travers l'herbe haute en criant "un loup, un loup" alors qu'il n'y avait pas de loup. »

Caroline Guiela Nguyen a étrenné ce spectacle au TNS dans le cadre d'un festival récent, *Les Galas*, qui défend un « bien commun », le « droit universel et inaliénable à créer » par tous. Celle qui est en outre la fondatrice du « Centre des récits » recueillis auprès des habitants de la région aborde le droit d'être soigné quelles que soient son origine et sa culture. Sa distribution, des acteurs professionnels et des amateurs issus de la communauté roumaine de Strasbourg (Alsace) emporte tous les suffrages. On craque ce soir-là pour la jeune Angelina Iancu. Adorable et bouleversante.

> > Valentina, au Théâtre de la Ville-Les Abbesses, jusqu'au 15 juin, puis en tournée, Théâtre national de Strasbourg, du 16 septembre au 3 octobre, Les Célestins, Théâtre de Lyon, du 8 au 12 octobre.... Valentina ou La Vérité, conte de Caroline Guiela Nguyen (Éditions Actes Sud-Papiers).



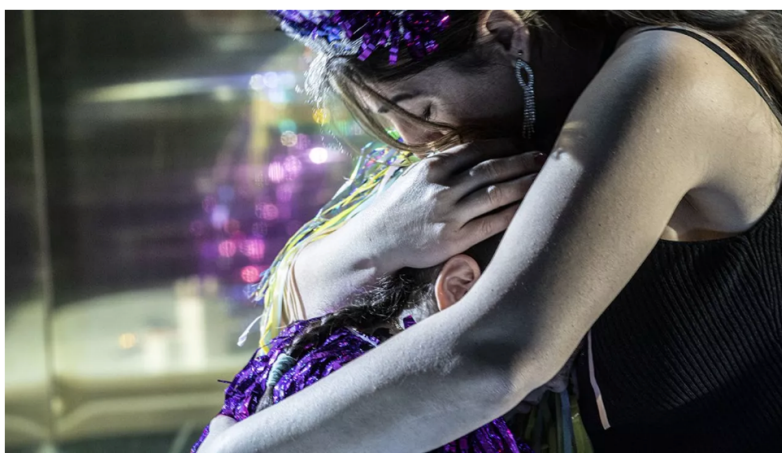


CRITIQUE

## « Valentina » à coeur perdu au théâtre des Abbesses

La metteuse en scène Caroline Guiela NGuyen signe un conte charmant sur les vertus du mensonge. Une histoire de coeur malade et d'amour entre une mère et sa fille roumaines qui conjugue réalisme et merveilleux.

[Ajouter à mes articles](#) [Commenter](#) [Partager](#) [Spectacles & Musique](#)



A force d'amour et de mensonges, une petite fille va prendre le mal de sa mère. (© Jean-Louis Fernandez pour Valentina)

Par **Philippe Chevilley**

Publié le 5 juin 2025 à 16:00 | Mis à jour le 6 juin 2025 à 09:25

Dès l'entrée dans la salle des Abbesses, le regard est happé par l'univers troublant déployé en scène : un simple intérieur mi-réaliste, mi-onirique, avec en fond un genre d'ex-voto un peu kitsch, le tout nimbé d'une lumière dorée. Pas de doute possible pour les aficionados du théâtre contemporain, on est bien chez Caroline Guiela NGuyen.

La directrice du Théâtre national de Strasbourg, qui fit ses armes à la Comédie de Valence, à la Colline et à l'Odéon (Paris), en passant par Avignon, aime alterner les grands gestes et les formes plus modestes. Après sa fresque couturière « **Lacrima** » racontant la confection d'une robe de mariée royale entre Paris, Londres, Alençon et Mumbai, elle présente à Paris « Valentina », un conte moderne pour enfants petits et grands d'à peine 1 h 20.

### Différents degrés de mensonge

L'argument est simple et touchant : une femme roumaine qui souffre de graves problèmes cardiaques part en France pour se faire soigner. Elle ne parle pas le français et est incapable de se faire comprendre des médecins - en l'occurrence, une cardiologue revêche. C'est sa petite fille, Valentina, qui grâce à ses rapides progrès à l'école, va servir d'interprète. Mais comme elle ne veut pas que la maladie de sa mère s'ébruite, elle va inventer des tas d'histoires afin de justifier ses absences répétées.

L'originalité de la fable est sa morale paradoxale : les mensonges peuvent être vertueux pour protéger les personnes qu'on aime. A l'école, le chef cuisinier, d'origine roumaine, expliqua à Valentina les différents degrés de mensonge, du plus fugace, qui dure 2 minutes (de classe D), au plus long, qui peut durer toute une vie (de classe B).

Celui de classe A est impossible car il transformerait le mensonge en réalité. Mais impossible n'est pas Valentina... A force d'amour et de mensonge, la petite roumaine va prendre le mal de sa mère. A la fin, elles seront toutes deux sauvées.

## Mélodrame enchanté

Caroline Guiela NGuyen nourrit toujours son imaginaire de réel. Son théâtre n'est pas documentaire mais « documenté », à l'instar d'un autre auteur dramatique toujours sur la brèche : Tiago Rodrigues. C'est au contact d'interprètes de réfugiés « allophones » malades, perdus dans l'institution hospitalière, qu'elle a eu l'idée de ce conte. Elle l'a conçu comme une fable philosophique et un mélodrame enchanté.

Les décors d'Alice Duchange, la musique de Teddy Gauliat-Pitois et les lumières de Mathilde Chamoux contribuent grandement au sortilège. A chaque fois que la pièce tutoie le fantastique, des vaguelettes dorées, reflets d'une feuille métallique située côté jardin, balaient la scène. La fantaisie du texte et la tendresse du propos s'incarnent avec bonheur dans cet écrin aux tons pastel. L'autrice et metteuse en scène utilise abondamment la voix off, comme pour nous rappeler que nous sommes bien dans un conte.

Fidèle à son principe de mixité (mélanger des acteurs et des amateurs), Caroline Guiela NGuyen a fait appel, aux côtés de comédiennes et comédiens chevronnés, à des non-professionnelles pour jouer la mère (Loredana Iancu) et la fille (Angelina Iancu ou Cara Parvu). Joie de jouer, d'être transformées en princesses modernes : leur enthousiasme est beau à voir. Le jeu est tenu, distancié, afin d'éviter tout pathos.

On peut trouver l'ensemble naïf, ou trop étiré, mais on ne peut rester insensibles au charme de cette histoire de cœur et d'exil. Comme la fée des contes, Caroline Guiela NGuyen exerce un pouvoir magique sur le public qui sort ému de ses spectacles. En ces temps de fake news haineuses, on a envie de croire aux beaux mensonges qui, au nom de l'amour, deviennent réalité.

### VALENTINA

#### Théâtre

de Caroline Guiela Nguyen, à Paris, [Théâtre de la Ville \(Abbesses\)](#), jusqu'au 15 juin.

**Philippe Chevilley**



## **Théâtre** **«Valentina» de Caroline Guiela Nguyen, langage d'amour**

Article réservé aux abonnés

Dans une nouvelle pièce poignante, la directrice du TNS tisse un contre autour du lien entre une mère malade et sa fille qui lui sert d'interprète, incarnées par deux formidables actrices amatrices.



Angelina Iancu, dans le premier rôle, livre une interprétation criante de vérité. (Jean Louis Fernandez)

par [Anne Dlatkine](#)

Un autel transparent qui protège un cœur humain et battant, des néons, des grandes plaques en laiton qui à certains moments palpitent, des fleurs en tissu, du rose et une petite fille d'une dizaine d'années et sa mère (Angelina et Loredana Iancu), fabuleuses actrices amatrices qui n'avaient jamais mis un pied dans un théâtre auparavant, ni dans une salle ni sur scène, mère et fille dans la vie, et là, toute affaire cessante, une incise s'impose : aucun souvenir d'avoir déjà vu sur un plateau une actrice d'une dizaine d'années aussi précise, subtile, criante de vérité, et qui interprète le premier rôle. C'est le premier «miracle» de la pièce et il en dit long sur le travail de [Caroline Guiela Nguyen](#) avec ses acteurs et la confiance qu'elle a en eux. Chloé Catrin, qui interprète l'attentive directrice et le médecin qui n'a plus une seconde à elle, et surtout pas celui de se faire comprendre par sa patiente, est également formidable.

### **Mensonges et vrai «miracle»**

*Valentina*, après l'ample [Lacrime](#), est un petit format qui peut se balader partout, sur toutes les scènes, qui s'adresse à tous à partir de 12 ans. Un petit format, petite merveille, boîte magique à émotions qu'on n'a pas tant l'occasion d'éprouver, ni au théâtre ni ailleurs. C'est facile ? Ça tire vers le mélo ? Il y a de la musique ? C'est surtout fantastiquement intelligent : en choisissant la forme du conte pour narrer une histoire prélevée sur le monde tel qu'il va (mal), Caroline Guiela Nguyen construit un mille-feuille de malentendus, mauvaises interprétations ou traductions, dans lequel se niche une histoire d'amour entre une mère et son enfant qui entraîne un vrai «miracle», de ceux qu'on est toujours prêt à croire. Parlant d'amour, *Valentina* parle de parcours migratoire, et comment un enfant venu de loin se révèle traducteur, stratège et intercesseur entre plusieurs mondes, plusieurs pays, plusieurs cultures... Parlant de mensonge, la pièce retourne le stigmat, et invente le mensonge de type A, celui qui modifie «pour vrai» le réel et sauve la vie. Il le fallait. L'illusion théâtrale fonctionne à plein.

C'est l'histoire banale et extraordinaire d'une petite fille et sa mère roumaines, arrivées en France sans parler un mot de français. La mère (Loredana Iancu) est malade du cœur – la voix off dit «*maman*», ce qui provoque un sursaut, puis on s'habitue, acceptant que la pièce, en français et roumain, à hauteur d'enfant, réveille celui que chaque spectateur a été. *Valentina*, à qui l'école apprend qu'elle est une «*allophone*», se familiarise au français à une vitesse remarquable. Après que sa mère a usé les rares possibilités d'interprètes lors de ses consultations médicales – une amie chère en Roumanie qui ne peut accepter de transmettre les mauvais pronostics du médecin, la traduction automatique délirante de l'application sur son téléphone –, elle se résout à faire appel à son enfant. En l'armant de ce mantra : «*Traduis tous les mots, mais ne les imagine jamais.*» Ou : répète ce qui est dit sans en comprendre le sens.

## Nouvelles catastrophiques

Rapidement, l'enfant s'initie à tout un tas de termes compliqués comme «échocardiographie», «comorbidité», «anévrisme», «arythmie», et tant d'autres que la cardiologue énonce sans prendre garde à celle à qui elle parle. Mais un enfant peut-il avoir la responsabilité d'annoncer des nouvelles toujours plus catastrophiques à sa mère ? Et une mère peut-elle accepter de faire dire sa mort prochaine par son enfant ? Jour et nuit, Valentina porte le bip dont la sonnerie annoncera qu'un cœur est disponible. Il ne sonne jamais. Il lui faut inventer des mensonges pour expliquer à l'école pourquoi elle est si souvent absente. Feuilletés de mensonges, donc, dans cette pièce sur les interactions, où le spectateur se surprend à comprendre très bien le roumain.

C'est en creusant le réel, grâce au [Centre des récits](#) que Caroline Guiela Nguyen a fondé et où sont recueillies et enregistrées les histoires vraies des habitants, que la metteuse en scène, directrice du TNS, a développé sa fiction. Tout est imaginé sauf l'essentiel qui irrigue la pièce comme ce cœur qui bat dans l'autel : un sentiment brûlant de vérité.

**Valentina** de Caroline Guiela Nguyen, au théâtre de la Ville, les Abbesses (75018) jusqu'au 15 juin puis en tournée : du 16 septembre au 3 octobre au TNS (Strasbourg), du 8 au 12 octobre au théâtre des Célestins, du 16 au 19 octobre au théâtre de l'Union (Limoges)...

Critique

# Théâtre : « Valentina », irradiante fable du réel

Par **Emmanuelle Giuliani**

Publié le 4 juin 2025 à 11h12

Article réservé à nos abonnés.



— Créé au Théâtre national de Strasbourg, *Valentina*, de Caroline Guiela Nguyen promène sa jeune héroïne entre la vraie vie et l'imaginaire, voire le fantastique. Un spectacle au pays des douleurs et des merveilles.

Partager

Les contes de fées n'ont pas toujours besoin de princes et de princesses, de méchantes sorcières et de châteaux enchantés. Ni de baguettes magiques... ou, du moins, pas sous leur forme habituelle. *Valentina*, spectacle écrit et mis en scène par Caroline Guiela Nguyen, en est la preuve (1). Créée en avril dernier au Théâtre national de Strasbourg, cette fable drôle et triste, ancrée dans un réel qui, soudain, s'échappe ou s'évapore, fait halte jusqu'au 15 juin au Théâtre de la Ville-Les Abbesses.

À lire aussi

[Festival d'Avignon 2024 : « Lacrima », des perles et des larmes](#)

Lorsque l'obscurité gagne la salle, une voix off prend la parole avec une douceur intemporelle. Elle attire notre attention sur un dôme de verre, objet de dévotion et de fascination « *exposé au cœur d'une forêt près de Bucarest* ». À l'intérieur, un cœur, un « vrai » cœur toujours vivant, incorruptible. Mystérieusement appelé « *cœur martyr* »... « *C'est son histoire que nous allons vous raconter*, poursuit la voix. *L'histoire d'un miracle.* »



## Interprète de sa mère

Elle commence dans une famille roumaine unie et aimante. Mais le malheur frappe à la porte : atteinte d'une grave pathologie cardiaque, la mère doit se faire soigner... en France. La voici partie avec sa fille Valentina pour une terre dont elles ignorent la langue. L'enfant, rapide et intelligente, en apprend les rudiments à l'école, progresse à une vitesse folle. Jusqu'à se faire l'interprète de sa mère à l'hôpital, où elle traduit diagnostic, traitement quotidien et nécessité d'une greffe, tant la maladie est sérieuse...

Dans un dispositif très ouvert, [signature de Caroline Guiela Nguyen](#) et de son équipe, quelques tables, chaises et autres accessoires simples et mobiles – dont un « gros nounours » d'une affectueuse passivité – façonnent les différents espaces scéniques : de Roumanie en France, de salle de consultation en bureau de la directrice ou chambre de Valentina.

À lire aussi

[Avignon : Caroline Guiela Nguyen, un théâtre polyphonique](#)

Voltigeant d'une langue à l'autre, la jeune Angelina Iancu est époustouflante dans le rôle de cette petite fille dont la stratégie de survie prend les dangereuses voies du mensonge. De plus en plus énormes, de plus en plus nécessaires, pense-t-elle. Jusqu'à ce « *mensonge de classe A* », selon la nomenclature du sympathique Monsieur Popa, employé à l'école où étudie Valentina, le mensonge qui devient réalité.

## Mère-fille

Si elle s'évade de tout naturalisme, la pièce repose sur de véritables situations de vie et sur la rencontre avec la solaire Loredana Iancu, actrice non professionnelle, qui interprète la mère de Valentina, au côté de sa propre fille Angelina (en alternance avec la petite Cara Parvu). Leur relation, faite de rires et de larmes, de câlins et de brefs moments d'incompréhension, dispense ses rayons d'une bienfaisante et émouvante chaleur. N'est-ce pas cela, le véritable miracle de ce conte au dénouement merveilleux et inconcevable ?

Toutefois, rien de mièvre ni de sirupeux dans l'intrigue où l'humour se faufile plus souvent qu'à son tour. Notamment lorsque la mère s'en remet à une application de traduction automatique téléchargée sur son téléphone pour dialoguer avec sa cardiologue, femme d'une sécheresse hâtive qui n'exclut pas la compétence, voire l'empathie. Chloé Catrin y infuse une réjouissante charge de drôlerie qui se dissipe dès qu'elle troque la blouse blanche pour l'autorité bienveillante, mais un peu dépassée, de la directrice de l'école de Valentina.

À lire aussi

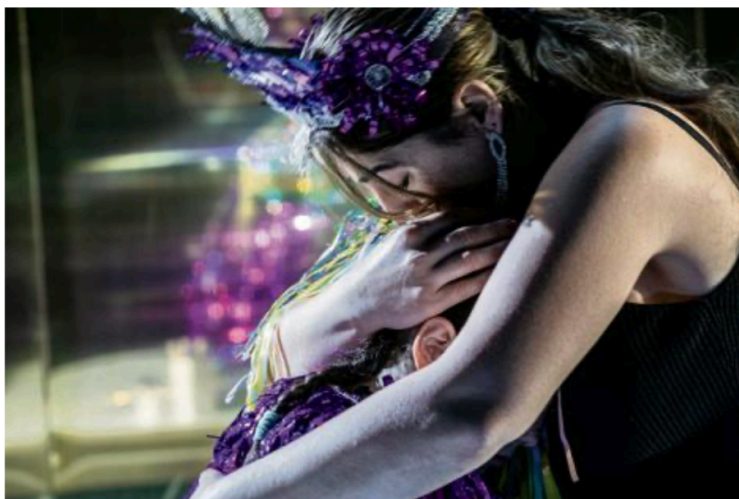
[Théâtre : Pinocchio ou la difficulté de grandir](#)

Les deux rôles masculins, Monsieur Popa ainsi que le père et mari resté en Roumanie, passent tout en souplesse du verbe au violon, sous les doigts de Marius Stoian et Paul Guta. La musique – dont une délicieuse allusion à *La Flûte enchantée* de Mozart et à sa *Reine de la nuit* – joue d'ailleurs un rôle subtil et réconfortant.

Tantôt documentaire, tantôt onirique, le recours à la vidéo projetée sur un écran en fond de scène comme la bande-son intégrant jusqu'aux crachouillis des mauvaises liaisons téléphoniques participent tout autant de la singularité du spectacle. Rythmée par le battement des cœurs, Valentina oscille entre ce qui est et ce qui pourrait advenir. À condition d'y croire farouchement.

« *Valentina* », au Théâtre de la Ville-Les Abesses, à Paris, jusqu'au 15 juin

(1) À lire aussi : *Valentina ou la Vérité* de Caroline Guiela Nguyen. Actes Sud-Papiers, 96 p., 14 €



« Valentina », de Caroline Guiela Nguyen, au Théâtre national de Strasbourg, le 19 avril.

JEAN-LOUIS  
FERNANDEZ

## A Strasbourg, le théâtre s'ouvre aux amateurs

Rendez-vous de fête et de création avec les habitants, le festival Les Galas du Théâtre national s'est ouvert avec une pièce jouée par des réfugiés

**A**u Théâtre national de Strasbourg (TNS), Caroline Guiela Nguyen trace sa route et imprime sa marque, depuis qu'elle a pris la direction de la maison, en septembre 2023. Peu à peu, son désir d'ouvrir toujours plus grand l'institution sur la diversité de la société, d'accueillir et de susciter des récits qui n'y ont pas toujours droit de cité, se concrétise. Mercredi 23 avril, elle a lancé Les Galas du TNS qui ne se veut pas un festival comme un autre, mais un rendez-vous de fête et de création avec les habitants, à voir jusqu'au 3 mai. L'idée ? « Rassembler, dans

tous les lieux du TNS, des artistes qui, par nécessité et par besoin artistique, ont créé leurs spectacles avec des personnes dont les trajectoires de vie n'ont pas encore rencontré nos plateaux. »

Dont acte. Outre le *Marius* de Marcel Pagnol signé Joël Pommerrat, créé en 2019 avec des détenus de la maison centrale d'Arles, cette première édition des Galas s'est ouverte avec deux créations : l'une de Caroline Guiela Nguyen elle-même, *Valentina*, l'autre de Claire Lasne Darcueil, *Je suis venu te chercher*. Toutes deux partent d'une démarche documentaire menée par une cellule du TNS,

missionnée par sa directrice, pour collecter des récits de vie dans la région de Strasbourg. Mais, à partir de là, les deux metteuses en scène autrices prennent des chemins bien différents.

Le point de départ, pour Caroline Guiela Nguyen, a été la rencontre avec les membres de Migrations Santé Alsace. L'association met en place un réseau d'interprètes permettant aux migrants et aux réfugiés ne parlant pas français de bénéficier d'une assistance linguistique sans laquelle ils subissent une forme de violence institutionnelle. Mais la metteuse en scène, qui croit dur comme fer aux pouvoirs de la fiction, ne s'en tient pas à ce substrat documentaire. *Valentina* prend les atours d'un conte qui, comme tel, mêle effroi et enchantement.

### Conflit tragique

Où, donc, *Valentina*, une petite Roumaine de 9 ans, vient vivre en France avec sa mère, qui souffre de problèmes cardiaques et pense qu'elle ne sera pas bien soignée dans son pays. L'enfant, qui apprend le français à vitesse grand V, se retrouve vite dans la situation de devoir servir d'interprète à sa mère dans son parcours de soins. Le conflit tragique se noue peu à peu. On voit *Valentina*, par amour pour sa mère, perdre sa vitalité dans un imbroglio de mensonges se superposant les uns sur les autres.

Caroline Guiela Nguyen creuse, avec son talent habituel et une maîtrise impeccable de son récit, le sillon d'un théâtre qui ne craint pas d'aller voir du côté du mélodrame. Un théâtre à cœur ouvert, qui se dégage de tout réalisme pesant par sa sophistication scénique, où les clins d'œil féériques voient un peu kitsch enchantant, de même que le travail vidéo de Jérémie Scheidler, qui convoque

le cinéma muet en une belle métaphore de l'empêchement de la parole subi par cette mère.

Et pourtant le réel est là et bien là. Caroline Guiela Nguyen a travaillé avec des membres de la communauté roumaine de Strasbourg pour ce spectacle où la plupart des acteurs sont des amateurs, à commencer par cette petite fille merveilleuse d'intelligence et de vivacité, Angelina Iancu (qui sera en alternance avec Cara Parvu), laquelle joue avec sa propre mère, Loredana Iancu. Mais ce réel est filtré, raffiné, transcendé par une forme qui lui donne tout son sens, la metteuse en scène n'ayant pas son pareil pour mener des acteurs amateurs non pas forcément vers une maîtrise, mais vers une vérité et une présence précieuses, en un tremblement entre réel et fiction.

On n'en dira malheureusement pas autant de la création que signe Claire Lasne Darcueil. Là encore, l'origine de *Je suis venu te chercher* est documentaire, avec une soixantaine de témoignages d'habitants parlant de leur enfance et de leurs premières amours. Puis la metteuse en scène a inventé le personnage d'Amir, un jeune homme qui n'a jamais su qui était son père, désespérément en quête de ses origines.

Il est bien difficile de tirer le fil de ce récit sérieusement effiloché. Le spectacle s'offre comme l'envers négatif du premier dans sa manière de travailler avec des amateurs : une cinquantaine de personnes de tous âges réunies dans un « cœur dansant », chorégraphié par Kaori Ito, avec une écriture du corps aussi pauvre que celle du texte qui l'accompagne. Leur maladresse pourrait être touchante si elle s'inscrivait dans un véritable propos et dans une forme, dont l'absence ici ne sera pas compensée par le fait de balancer à plein volume *Comme un Lego*, d'Alain Bashung, ou *Modern Love*, de David Bowie. Sur scène, le réel ne parle pas sans quelques artifices supplémentaires. ■

FABIENNE DARGE

**Caroline Guiela Nguyen creuse le sillon d'un théâtre qui ne craint pas d'aller voir du côté du mélodrame**

*Les Galas du Théâtre national de Strasbourg, jusqu'au 3 mai. « Valentina », de et par Caroline Guiela Nguyen : jusqu'au 30 avril, puis en tournée. A Paris, au Théâtre des Abbesses, du 2 au 15 juin. « Je suis venu te chercher », de et par Claire Lasne Darcueil : jusqu'au 30 avril.*

**Sélection****Le top 10 de la semaine du service culture : Little Simz, Andreas Schulzeau, «Valentina» de Caroline Guiela Nguyen...**

Perdus au multiplex, hagards à la librairie, déboussolés devant les plateformes de streaming... Vous ne savez que voir, lire, écouter, faire en cette fin de semaine ? La team Culture vous donne quelques conseils.



Pour aider nos lecteurs à s'y retrouver dans une offre culturelle foisonnante, les journalistes du service Culture de *Libé* vous déblaient le terrain dans l'actualité des sorties de films, d'albums, de spectacles, de séries et d'expositions. [Retrouvez l'ensemble de nos sélections.](#)

**Cinéma****«Jardin d'été» de Shinji Somai**

Dans un splendide film restauré en 4K plus de trente ans après sa réalisation, le cinéaste japonais injustement méconnu [sonde avec délicatesse la curiosité morbide de trois gamins](#). En salles.

**«Sauve qui peut» d'Alexe Poukine**

Dans un documentaire captivant, Alexe Poukine [infiltré des ateliers théâtraux à l'hôpital](#). L'occasion pour le personnel de travailler ses capacités d'empathie et de laisser s'exprimer sa propre détresse. En salles.

**Théâtre****«Portraits Hôtel»**

Emmenant les spectateurs d'un récit à l'autre en traversant des chambres d'hôtel, dont celles du Grand Barnum de Francheville, la pièce immersive écrite et mise en scène par Pascal Cesari, Angélique Clairand, Miguel Fragata, Liora Jaccottet et Eric Massé, [déploie un kaléidoscope sensible de fêlures et de questionnements](#). Au Grand Barnum, à l'hôtel Mercure Lumière et au Fourvière Hôtel jusqu'au 9 juin, dans le cadre des Nuits de Fourvière.

**«Valentina» de Caroline Guiela Nguyen**

Dans une nouvelle pièce poignante, la directrice du TNS [tisse un conte autour du lien entre une mère malade et sa fille qui lui sert d'interprète](#), incarnées par deux formidables actrices amatrices. Au théâtre de la Ville, les Abbesses (Paris) jusqu'au 15 juin puis en tournée.



**Expos****Andreas Schulzeau à Dijon**

Dans sa [première exposition en France depuis trente ans](#), l'extravagant peintre allemand déroute à gros coups de pinceaux irrévérencieux poussant l'absurde jusqu'à ses derniers retranchements. Au Consortium de Dijon, jusqu'au 2 novembre.

**«Pollen» à Bordeaux**

Oiseaux mazoutés, laine tuftée, fleurs bourdonnantes... [«Pollen», le nouveau parcours du centre d'art contemporain](#), interroge notre rapport à la nature à travers des œuvres vivantes, fragiles et périssables. Au CAPC de Bordeaux, jusqu'au 31 janvier 2027.

**Séries****«Les Dossiers oubliés»**

Un flic revêche enquête sur des affaires classées dans [une série sur Netflix qui détourne habilement les conventions du polar](#). Sur Netflix.

**Musique****«Lotus» de Little Simz**

De retour avec un sixième album, *Lotus*, [la rappeuse anglaise prolifique et tourmentée](#) revendique le doute et les émotions comme moteurs de création.

**«More» de Pulp**

Plus de vingt ans après la sortie de son dernier album, [le groupe britannique revient avec un nouvel opus](#) sexa et sexy, dense et émouvant, comme le surgissement d'un vieux rêve de fan.

**«Instant Holograms on Metal Film» de Stereolab**

A première vue, rien n'a changé, batteries d'autoroute, sentiment d'infini, guitares et synthés solaires, et la voix toujours aussi chaleureuse de Laetitia Sadier, à peine voilée par les années. Mais depuis *Not Music*, [le dernier album de Stereolab](#), un certain nombre de secousses qui n'ont pas laissé indifférente la chanteuse : la voilà concrète, terriblement concrète.

**Chaque jour, retrouvez les choix du service Culture de Libé : expositions le lundi, théâtre, danse et opéra le mardi, sorties ciné le mercredi, musique le vendredi, séries le dimanche. Ainsi que le Top 10 de la semaine le samedi. Tout ce qui nous a plu (et parfois déplu) dans l'actualité de la culture.**

HEBDOMADAIRE

## Le Théâtre

### Valentina (Travail de Roumaine)

C'EST une affaire de cœur. Derrière une vitrine, en fond de scène, trône un cœur dont on apprend d'emblée qu'il est miraculeux, toujours palpitant. On en entendra un battre plus ou moins régulièrement. On ne cessera d'en parler. D'en dire des choses vraies, et fausses.

C'est celui d'une Roumaine venue avec sa petite Valentina s'installer en France pour le soigner. Il est plus que fatigué. À l'école, la gamine apprend très vite et très bien à parler français. Bientôt, elle accompagne sa mère lors des consultations. Faute d'interprète, Valentina doit traduire. La cardiologue a le cœur sec. Elle emploie des termes techniques sans se soucier d'être comprise. Annonce des choses affreuses d'un ton égal. Comment dire à sa mère qu'elle va bientôt mourir ?

Caroline Guiela Nguyen aime travailler sur le réel, sur l'aujourd'hui, mais en le tirant vers le conte. Cette histoire, qu'elle a écrite et mise en scène, en est un. Il s'appuie sur sa fascination pour ceux qui traduisent la parole de l'autre et se retrouvent, dans notre monde mondialisé, au cœur de ses déchirures et de ses tragédies.

La metteuse en scène a enquêté. Rencontré une interprète qui accompagne des

femmes ukrainiennes pour assurer la traduction lors de ce moment très intime qu'est l'accouchement. D'autres qui ont dû annoncer une mauvaise nouvelle à leurs compatriotes : un refus du droit d'asile, une obligation de quitter le territoire français, une maladie incurable. Et des cardiologues des Hôpitaux universitaires de Strasbourg.

Elle est allée chercher ses acteurs en Roumanie. La petite Angelina Iancu, qui joue Valentina, est confondante de naturel. Dans la vie, Loredana Iancu est aussi sa mère. Quelque chose émane d'elles deux, qui émeut comme



rarement – ce ne sont pas des actrices professionnelles. Paul Guta non plus, violoniste tzigane virtuose qui joue le père de Valentina, resté à Bucarest. Seule Française de la troupe, Chloé Catrin interprète à mer-

veille deux rôles en tout point opposés, celui de la cardiologue pète-sec et celui de la directrice d'école qui sait ce qu'empathie veut dire, et cherche à comprendre avec son collègue Popa (Marius Stoian) pourquoi cette petite est si grave, si solitaire, si souvent absente.

Comme tous les contes ou presque, celui-ci sème des indices sur son chemin, met l'enfant – et, ici, le spectateur – en face de grandes questions : qu'est-ce que la vérité, que faire contre la mort, comment accepter la disparition de celle qui nous a mis au monde ?

Comme tous les contes, il se termine bien. Comme tous les contes, il nous dit que la vie devrait être un conte.

Jean-Luc Porquet

● Au Théâtre de la Ville-  
Les Abbesses, à Paris, jusqu'au 15/6.



CINÉMA | MUSIQUES | LIVRES | ARTS | SCÈNES

GUIDE

# CRITIQUE

PAGE 76

L'amour fou  
d'une enfant  
pour sa mère  
immigrée, isolée  
à l'hôpital

« **Valentina** »  
de **Caroline Guiela  
Nguyen**





## SCÈNES

## Valentina

Tragi-comédie  
Caroline Guiela Nguyen

Une fillette roumaine manque l'école pour soutenir sa mère hospitalisée, qui ne parle pas français. Un conte matiné de fantastique, sensible et poignant.

TTT

Mettre en scène un miracle. Ou un inexplicable cataclysme (*Fraternité*, 2021), ou la très surréaliste confection d'une robe de princesse (*Lacrima*, 2024). Peu nombreux sont les artistes à oser s'attaquer aujourd'hui au merveilleux. Patronne du Théâtre national de Strasbourg (TNS) depuis 2023, Caroline Guiela Nguyen est de ceux-là, comme Joël Pommerat. Sans fin, cette chasseresse d'émotions quête les histoires qui repoussent nos frontières mentales et sentimentales. Dès son arrivée au TNS, elle y a même créé un surprenant « Centre des récits », ou réservoir d'histoires vraies et folles des habitants de la région. Une documentaliste, une ex-journaliste radio et une dramaturge enregistrent et archivent leurs témoignages. Ils ont jusqu'à présent nourri sept spectacles du TNS. Car Caroline Guiela Nguyen a besoin que le vivant vienne conforter ses intuitions de théâtre, sa volonté d'y dire la violence, l'injustice du monde autant que ses désirs de beauté, ses élans de fraternité. Ses miracles donc.

D'origine vietnamienne par sa mère, forcément confrontée aux problèmes de langue – en témoignait le poignant spectacle qui la révéla au grand public, *Saigon* (2017) –, la metteuse en scène s'est toujours passionnée pour la traduction et le métier d'« interprète ». Même terme pour qualifier comédiens et musiciens. Au fil de ses rencontres, elle découvre que, pour bien des étrangers malades et dont la langue maternelle n'est pas celle du pays où ils vivent, ce sont leurs

enfants qui traduisent les propos des médecins à l'hôpital. Naît *Valentina*.

D'abord, Caroline Guiela Nguyen en fait un admirable conte (voir encadré) à la simplicité, à la clarté bouleversantes. Aussi terrible et merveilleux que *La Plus Précieuse des marchandises*, de Jean-Claude Grumberg (2019). Elle a fait son chemin d'écriture (que de progrès !) et peut désormais se lancer dans un mélodrame de sa belle façon que ponctuera une voix off féminine. Car notre amoureuse d'authenticité s'est entourée, comme souvent, de comédiens amateurs et roumains pour le spectacle. Seule la petite Valentina, 9 ans, parle le français, et la propre mère de sa jeune interprète joue la maman cardiaque qui quitte, avec elle, Bucarest et son mari violoniste pour se faire soigner en France. Valentina y entre à l'école, où elle réussit à merveille et séduit la directrice. Sa mère, allophone, peine, elle, à l'hôpital, vite contrainte d'y amener sa fille pour traduire les propos du médecin. Du coup, Valentina manque la classe, invente de plus en plus de mensonges pour se justifier. Jusqu'à ce que la directrice les découvre, la poussant à s'enfermer toujours davantage. Jusqu'à en tomber malade. Mais sauver miraculeusement sa mère par l'amour fou qu'elle lui porte.

Pas d'œuvre chorale ici, ni longue, comme souvent chez Caroline Guiela Nguyen. Toujours une musique très présente, et même des battements de cœur, parfois, qui pulsent tels les néons blancs qui entourent la scène. Des ambiances irréelles, aussi, et doucement colorées, roses ou bleues, ha-

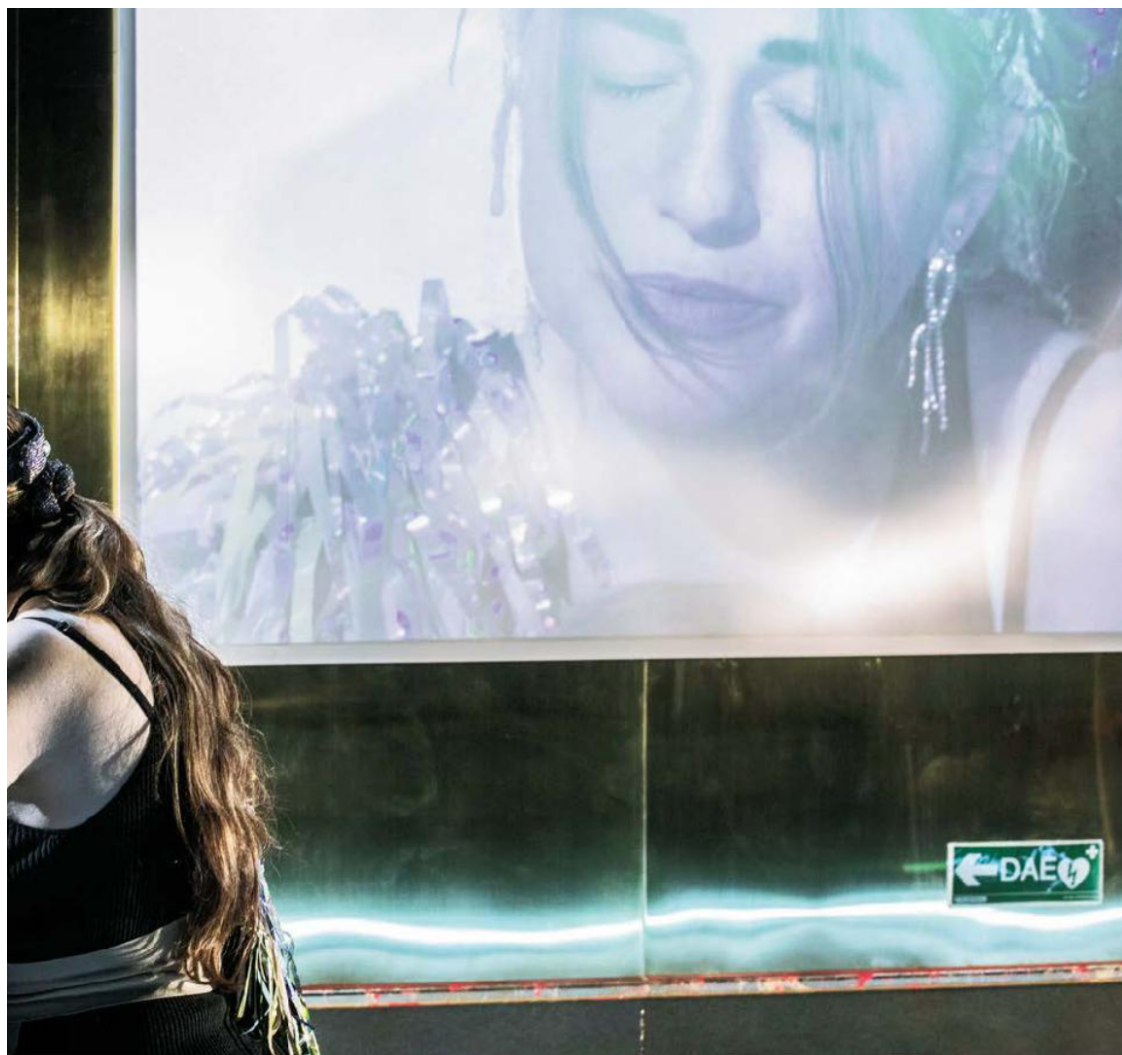


bituelles à la metteuse en scène. Et de la vidéo : un cameraman filme continuellement les acteurs en lorgnant sur le cinéma muet – problème de langue oblige. La metteuse en scène a voulu une tragi-comédie baroque et intimiste. Six personnages : père, mère, fille, cuisinier de l'école (tous amateurs) et médecin et directrice incarnées par la même formidable actrice, Chloé Catrin. Le sensible et fragile quintette d'acteurs est à la frontière de l'hyperconcret (la parole du médecin) et du fantastique (l'univers du mensonge conté par le cuisinier), voire du miracle (le cœur qui se transplante magiquement). Mais au travers de ce conte à hauteur d'enfant (et avec nounours), Caroline Guiela Nguyen n'oublie ni ses engagements ni sa générosité. Elle dénonce en même temps les fractures de notre système hospitalier, l'impuissance du monde éducatif et la profonde solitude des émigrés. Pourtant, *Valentina* dégage

JEAN-LOUIS FERNANDEZ



## SCÈNES



Page 57, Angelina Iancu dans le rôle de Valentina. La jeune actrice est la seule parmi les interprètes, tous roumains, comme elle, à parler le français.

Ci-contre, Loredana Iancu dans le rôle de la mère. Musique, lumières, vidéo, voix off : tout contribue à nimer le récit d'irréel.

espoir et consolation. Grâce aux liens filiaux qui y sauvent tout. Peu de fables enchantées célèbrent de manière si christique – mais «féministe» inversée – l'amour entre mère et fille. Au point que grâce à lui, même les mensonges deviennent réalité, et les mots s'incarnent comme par magie. Et si *Valentina* était aussi une pièce sur la langue justement, les énigmes de la langue ; et une pièce sur le théâtre, les énigmes du théâtre ? Les mots y sont reliés aux battements de cœur de l'héroïne, comme au théâtre la parole des acteurs au cœur des spectateurs. Chaque spectacle de Caroline Guiela Nguyen reste un hommage aux mystères de la représentation. ▶ **Fabienne Pascaud** | 1h30 | Mise en scène Caroline Guiela Nguyen | Du 2 au 15 juin, Théâtre de la Ville-Les Abbesses, Paris 18<sup>e</sup>, tél. : 01 42 74 22 77. Et du 16 sept. au 3 oct. au Théâtre national de Strasbourg, du 8 au 12 oct. aux Célestins de Lyon...

### Le début du conte...

« Il était une fois, dans une forêt proche de Bucarest, une petite maison dans laquelle se trouvait un dôme de verre. Le dôme enfermait une histoire incroyable et c'est la raison pour laquelle des milliers de touristes venaient du monde entier pour contempler l'inimaginable. Certains, devant lui, pleuraient, d'autres priaient ou restaient silencieux et ceux même qui étaient arrivés sceptiques repartaient convaincus qu'ici existait l'extraordinaire.

Derrière la porte où est exposé ce dôme, vit une famille. Sur la porte est écrit : "Ici s'arrête votre pèlerinage car ici commence notre vie." C'est ainsi que, respectueux, les milliers de gens s'arrêtaient au seuil, craignant de perturber ceux qui, ils le savaient,

avaient déjà vécu tant de choses. Mais cela ne les empêchait pas de passer des heures à regarder le phénomène comme pour tenter d'en décoder le mystère.

Ce que protège ce dôme est un cœur, un vrai. La légende lui a donné le nom de cœur martyr et celui-ci avait la particularité insensée de ne pas périr. En effet, l'organe posé sur un coussin de fils d'or est rouge comme s'il venait de sortir chaud du corps qu'il habitait. Pourtant, à l'heure où vous entendez ce récit, le cœur est exposé depuis quinze ans.

C'est son histoire que nous allons vous raconter, l'histoire d'un miracle. »

| *Valentina ou la vérité*, de Caroline Guiela Nguyen, éd. Actes Sud-Papiers, 96 p., 14 €.





CULTURE

« Valentina »,  
jusqu'au 30 avril  
au Théâtre national  
de Strasbourg,  
puis du 2 au 15 juin  
au théâtre  
des Abbesses,  
(Paris XVIII<sup>e</sup>).



LA SEMAINE DE MATCH

## « VALENTINA » LE POIDS DES MOTS

Alors que sa pièce « Lacrima » est l'un des triomphes de l'année, Caroline Guiela Nguyen revient avec un nouveau spectacle autour du langage. Un éblouissement.

THÉÂTRE



Caroline Guiela Nguyen.

Par Benjamin Locoge

Il était une fois l'histoire de Valentina, une enfant d'une dizaine d'années qui quitte sa Roumanie natale pour accompagner sa mère en France. Cette dernière souffre d'un grave problème au cœur qui ne peut être soigné qu'à l'étranger. Mais elle ne parle pas français. Alors Valentina va devenir son interprète, bientôt son double, au prix d'effroyables mensonges. Moins d'un an après « Lacrima », Caroline Guiela Nguyen garde son cap théâtral, proposant une fois encore un spectacle hors du commun, écrit au plateau, avec des comédiens en partie non professionnels. La directrice du Théâtre national de Strasbourg a fait de la fiction son cheval de Troie, celui qui permet de

raconter le monde dans lequel on vit, ses injustices et ses bassesses par le biais d'histoires humaines totalement crédibles. Mais totalement inventées.

Cette fois, la metteuse en scène s'est immergée dans son sujet auprès de l'association Migration Santé Alsace, qui apporte une aide linguistique aux personnes allophones (dont la langue maternelle n'est pas celle du pays où elles vivent). Elle a vu les inégalités et les disparités entre les patients qui peuvent dialoguer

**Une ode au lien familial, le plus intense, celui qui peut vous sauver**

avec un médecin et ceux qui n'en sont pas capables. Sans tomber dans le manifeste anti-hospitalier, Caroline Guiela Nguyen a imaginé là un spectacle de haute volée, s'éloignant de son théâtre choral pour se recentrer sur six personnages : Valentina, bien sûr, sa mère, son père, monsieur Popa, le cuisinier de l'école, Isabelle, la directrice et la médecin-chef de l'hôpital (excellente Chloé Catrin dans ces deux derniers rôles). Entre les lignes, elle montre les fractures d'un système hospitalier, la bonne volonté du monde éducatif, incapable d'agir. Mais « Valentina » est aussi une ode au lien filial, le plus intense, celui qui vous permet de soulever des montagnes, quitte à vous perdre dans vos propres errances. Mais qui peut aussi vous sauver. Caroline Guiela Nguyen a fait de son récit un conte qui finit bien. Et signe sa pièce la plus bouleversante. ■

## Théâtre : les meilleures pièces à voir à Paris en mai 2025

“Romencero queer”, “Valentina”, “Journée de nocces chez les Cromagnons”... Découvrez les meilleurs spectacles qui jouent ce mois-ci à Paris, et ce que “Télérama” en a pensé.



« Romancero queer », texte et mise en scène de Virginie Despentes. Jusqu'au 29 juin, au théâtre de la Colline. Teresa Suarez

**Par Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Joëlle Gayot, Kilian Orain**

### “Valentina”

Elle sait mettre en théâtre des situations porteuses d'émotion. De l'exil à la disparition, de l'exploitation à la maladie. Humaniste, féministe, partageuse, Caroline Guiela Nguyen invente des histoires qui mettent les larmes aux yeux. Telle cette dernière, qui raconte un miracle, simplement dû à l'amour d'une petite fille roumaine pour sa mère malade, partie avec elle en France sans en connaître la langue pour se soigner... Dans un décor baroque où l'on chante et joue de la musique, la patronne du Théâtre national de Strasbourg a confié à des amateurs qu'elle dirige à merveille (une seule « vraie » et magnifique comédienne, Chloé Catrin) cette incroyable et merveilleuse affaire de résurrection. Et surgissent la grâce et enfin le sourire. Oui, le théâtre peut réunir et faire bouger un public, porté par une même empathie pour les précaires, les vulnérables, les offensés.

— **F.P.**

**TTT** De et par Caroline Guiela Nguyen. Durée : 1h20. À partir du 2 juin, 20h (lun., mar.), Théâtre de la Ville–Les Abbesses, 31, rue des Abbesses, 18<sup>e</sup>, 01 42 74 22 77. (8-33€).

## Théâtre : les seize pièces à ne pas manquer en 2025

Classiques de Molière et Racine, créations contemporaines de Joël Pommerat, Wajdi Mouawad ou Virginie Despentes, adaptations de Katharina Volckmer ou d'Agatha Christie... Notre sélection des rendez-vous théâtraux pour cette année à Paris et en région.

**"La Vérité", de Caroline Guiela Nguyen, au Théâtre de la Ville-Les Abbesses**



Caroline Guiela Nguyen propose une pièce pour regarder le monde à hauteur d'enfant. Photo Manuel Braun

Depuis qu'elle dirige le Théâtre national de Strasbourg, l'autrice-metteuse en scène continue de creuser le sillon d'un théâtre émotionnel fondé sur l'accueil de l'autre, de ses différences culturelles comme de la beauté de sa langue. Dans ce conte brodé autour du thème de la « vérité », elle révèle combien l'enfant venue d'une terre étrangère peut porter sur ses épaules une charge bien trop grande. Dans un décor toujours dessiné par sa complice Alice Duchange, on y voit la toute petite Valentine, en grande section de maternelle, devenir la traductrice de sa maman roumaine soignée dans un hôpital public débordé... Et, peu à peu, s'abriter derrière le mensonge.

Du 23 au 30 avril, Strasbourg ; du 2 au 15 juin, Théâtre de la Ville-Les Abbesses, Paris 18<sup>e</sup>.



Long délai

## SCÈNE CRITIQUE

### Une affaire de cœur

Avec *Valentina*, Caroline Guiela Nguyen interroge à hauteur d'enfant les rapports entre vérité et mensonge, réalité et imagination, au Théâtre de la Ville.

PAR HUGUES LE TANNEUR



« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Difficile en découvrant la nouvelle création de Caroline Guiela Nguyen de ne pas penser à la remarque célèbre de Pascal. D'abord parce que, dans cette pièce, il est beaucoup question de cœur – et même pour être précis de battements cardiaques. Ensuite parce que ce qui est en jeu cerne au plus près la tension entre ce qui relève des émotions et ce qui appartient au domaine du raisonnable. Enfin il faut ajouter que s'il est beaucoup question de cœur dans ce qui se déroule sous nos yeux, le mot doit être pris dans tous les sens possibles. La scénographie d'Alice Duchange offre d'ailleurs plusieurs indices de cette polysémie, avec entre autres un écran – ou un miroir – en forme de cœur; mais surtout cette reproduction intrigante d'un cœur recouvert d'un voile posé sur une étagère entouré de deux bougies, qui évoque évidemment un objet pieux. Tout commence par une consultation médicale qui vire au dialogue de sourds quand la cardiologue n'arrive ni à comprendre sa patiente, ni à se faire comprendre d'elle. La malade arrive de Roumanie. Elle est venue en France pour soigner un problème cardiaque. Sa fille Valentina, âgée de neuf ans, l'accompagne, tandis que le père est resté au pays. Aucune des deux ne parle français. C'est sur ce fond d'incommunicabilité que s'instaure l'histoire imaginée par Caroline Guiela Nguyen. Inscrite à l'école, Valentina se révèle une élève

très douée. Encouragée par la Directrice et le soutien de Monsieur Popa, le cuisinier qui est roumain, elle progresse rapidement en français. Sa mère en revanche se débat laborieusement en consultation, en utilisant des expressions cocasses ou maladroitement poétiques produites par un logiciel de traduction. « C'est à moi de vous apporter la photographie de mon organe d'amour », peut ainsi lire la cardiologue sur le téléphone de sa patiente après un échange chaotique. La réalité est que la mère de Valentina souffre d'« arythmie cardiaque sévère ». Elle doit porter un holter. Face à la présence de cet objet intrusif, l'énorme nounours, cadeau de la Directrice à sa fille, rapporté à leur domicile offre un contraste saisissant. Comme si deux réalités incompatibles s'opposaient : d'un côté, le monde de l'enfance et des rêves; de l'autre, celui des adultes et de la maladie. Or c'est précisément au croisement de ces deux réalités que se joue le drame. Son état s'aggravant, la mère demande à Valentina de lui servir de traductrice lors de ses consultations. Ce qui oblige l'enfant non seulement à rater l'école, mais à mentir pour justifier ses absences. « Traduis les mots, mais ne les imagine jamais », lui a dit sa mère pour la protéger.

Qu'importe l'injonction contradictoire, le poids qui pèse sur les épaules de l'enfant est énorme. L'unique chance de survie de la malade repose sur une greffe du cœur. Valentina doit garder toujours avec elle le bip qui l'avertira au cas où un donneur étant disponible, elle devrait aussitôt prévenir sa mère. À la Directrice qui veut lui confisquer l'objet, elle explique qu'elle est malade du cœur et attend de recevoir une greffe. Comme si elle prenait entièrement sur elle ce dont souffre sa mère. Sans dévoiler l'issue de cette belle histoire, on ne peut que souligner la qualité de ce spectacle aussi dense et émouvant que bien interprété, notamment par Chloé Catrin qui joue la Cardiologue et la Directrice et Loredana Iancu, parfaite dans le rôle de la mère, ainsi que d'Angelina Iancu et Cara Parvu, en alternance dans le rôle de Valentina. En précisant que toutes les trois n'étaient encore jamais montées sur les planches avant de jouer dans cette pièce, qui ne serait pas aussi accomplie sans leur présence irradiante.

**VALENTINA**  
De et par Caroline  
Guiela Nguyen.  
Du 2 au 15 juin  
au Théâtre de la Ville,  
Paris.

THÉÂTRE - CRITIQUE

## « Valentina » de Caroline Guiela Nguyen, une histoire généreuse et sincère à hauteur d'humain



THÉÂTRE NATIONAL DE  
STRASBOURG ET THÉÂTRE DES  
ABBESSES / TEXTE ET MISE EN  
SCÈNE CAROLINE GUIELA  
NGUYEN

Publié le 24 avril 2025 - N° 332

Pour sa nouvelle création, la directrice du Théâtre national de Strasbourg (TNS) signe un conte contemporain sur les dilemmes de vie auxquels doivent faire face une mère roumaine et sa fille contraintes de s'installer en France pour raison médicale. Un spectacle à hauteur d'enfant, comme à hauteur d'adulte, qui croise de façon exemplaire les champs du politique et de l'émotionnel.

Créé au TNS, dans le cadre d'un nouveau festival, baptisé *Les Galas*, qui défend « *le droit universel et inaliénable à créer.* » en ouvrant ses plateaux à toutes et tous, notamment aux personnes qui n'ont pas encore établi de lien de proximité avec le théâtre, *Valentina* nous parle d'un autre droit fondamental. Celui de se soigner et d'avoir les moyens de le faire avec dignité, y compris lorsque l'on ne maîtrise pas la langue du pays dans lequel on doit parfois s'exiler pour pouvoir rester en vie. C'est précisément ce qui arrive à la mère de Valentina, qui a quitté la Roumanie pour venir vivre en France avec sa fille de neuf ans, afin d'être prise en charge pour de graves problèmes cardiaques. Mais ne parlant pas français, ses relations avec l'institution médicale s'apparentent à un véritable parcours du combattant. Valentina, elle, va à l'école. En quelques mois, elle parle parfaitement notre langue. Alors, quand les difficultés de communication de sa mère mettent à mal ses chances de guérison, cette dernière se résout à demander à sa fille de devenir sa traductrice lors de ses rendez-vous à l'hôpital. Cette lourde responsabilité va, bien sûr, bouleverser l'existence de Valentina.

Il était une fois l'histoire d'un miracle...

Interprété avec beaucoup de justesse par une comédienne professionnelle (Chloé Catrin), ainsi que par des amatrices et des amateurs issus de la communauté roumaine de Strasbourg (Loredana Iancu, Marius Stoian, Paul Guta et Angelina Iancu, en alternance avec Cara Parvu), ce conte troublant et lumineux est une formidable occasion de regarder en face — sans esquiver la dureté de certaines situations, sans estomper la drôlerie d'autres — des trajets de vie mettant en perspective des sujets essentiels. Caroline Guiela Nguyen a le don de raconter des histoires importantes. Des histoires généreuses, destinées aux publics les plus larges et pourtant toujours profondes, jamais simplistes. Comme *Lacrime* la saison dernière, *Valentina* trace de multiples chemins de sincérité. À la croisée de différentes prises de conscience, de toutes sortes d'émotions, la nouvelle création de l'autrice et metteuse en scène se révèle extrêmement aboutie. Ici, les défis de notre époque rejoignent avec force ceux du théâtre. Un théâtre qui s'ouvre grand au monde en partageant l'exigence de ses engagements et de son imaginaire.

Manuel Piolat Soleymat



# Loin des mots loin du cœur

Valentina

👤 Pierre Lesquelen

📁 Festivals, Focus

🕒 24 avril 2025



© Jean-Louis Fernandez

Conte moral, social, mélodramatique et mythique, « Valentina » est un spectacle d'apparence plus modeste que les deux précédentes épopées de Caroline Guiela Nguyen (« Fraternité » et « Lacrima »), mais dans lequel l'artiste profite de la condensation dramaturgique qu'induit cette forme courte et tout public. Son théâtre regagne alors en implicite et en épaisseur. Car ce conte cardiaque est d'abord une charge – jamais créée mais toujours incarnée par les situations – contre les violences ordinaires causées à celles et ceux qui migrent pour urgence médicale. Mais il est aussi une tragédie plus vaste sur le langage, qui déplie superbement le vertige moral et existentiel induits par l'apprentissage d'une langue nouvelle.

Caroline Guiela Nguyen a su développer, de spectacle en spectacle, une *puissance de la douceur* (expression due à Anne Dufourmantelle) qui trouve ici son plein sens théâtral. À l'esthétique clinique qui se serait imposée pour déployer la quête de soin de cette mère roumaine, adjuvée sans manquement par sa petite fille, l'artiste préfère une façade de tragédie à hauteur d'enfant ; un grand mur mordoré de tendres lamentations, qui reflète davantage les costumes festifs de corps qui se rêvent que les blouses d'un corps médical qui paraît s'absenter à lui-même. Une scénographie qui, comme celle de « Saïgon », permet un voyage immobile car les multiples lieux s'imposent par d'infimes changements de plateau. Une zone de réconfort visuel qui ne décore et n'endort pas le drame, qui n'empêche pas le réel de cogner, mais qui n'autorise tout simplement pas la loi médicale à devenir une esthétique théâtrale ; le conte cardiaque est bien du côté des cœurs et non de celles et ceux qui regarde leurs battements, il fait le choix de la pulsation et non de la dissection.

Guiela Nguyen retrouve alors une grande confiance dans les pouvoirs du théâtre et « Valentina » surprend aussi par sa capacité à allier le naturalisme du jeu situationnel à l'enfance épique de moments moins incarnés, où l'acteur-riche tend vers le conteur. Autant de ruptures élégamment informelles de l'illusion, naturalisées par une forme assurément narrative qui fait craindre au départ un déficit de théâtralité et une subordination du plateau au liant efficace du conte. Mais percent peu à peu des scènes à la temporalité plus authentique, de moins en moins narrativisées, désormais suspendues aux hésitations des êtres et à l'arythmie des cœurs ; une déchirure du conte et une percée du présent qui font corps avec ce qu'est toute migration médicale : la désillusion d'un grand récit et une délicate quête du réel.

Car « Valentina » rend implicite et d'autant plus battante la tragédie profonde de l'épopée : toute migration médicale est une épreuve sociale qui s'ignore. L'urgence de révéler son corps malade, la nécessité de se montrer vivante et vulnérable face aux institutions françaises : autant de gestes miséricordieux qui se voient contrariés et contredits par la nécessité intime d'apprendre les codes nécessaires à cette prise en charge – principalement le langage. La force qu'il faut puiser abîme la faiblesse qu'il s'agit d'exposer, l'ethos dénature le pathos, et au lieu que le cœur se montre il se met sous verre. Nulle miséricorde non plus du côté des soignantes. Les malades paraissent moins assistées que regardées, décryptées, soupçonnées, et si la satire de l'institution médicale peut sembler parfois appuyée, elle respire le vécu.

Autant que le cœur, le langage devient ici l'organe même du tragique. Choissant d'évacuer des séquences montrant l'apprentissage évolutif du français par Valentina, Caroline Guiela Nguyen s'épargne d'abord une certaine sacralisation de la langue française comme médium sauveur, sophistiqué et supérieur. Par-delà cette dimension politique, l'ellipse fait d'autant mieux exister dans le temps resserré du spectacle combien cette maîtrise linguistique peut être immédiate lorsqu'elle est vitale, et ce que devient une langue dans une situation d'urgence : non plus un facteur d'émancipation ni un instrument de salut, mais un pur outil d'incarnation. Les mots ne servent plus qu'à dire le corps, à ne plus trahir le cœur. La parole devient une arme organique dont le spectacle ne cesse d'affirmer la puissance – celle-ci se montre, par exemple, complice du soin lorsque Valentina multiplie les grossiers mots d'absence pour mieux aider sa mère. Mais cette langue si puissante devient aussi un poison insidieux, lorsque celle-ci ne scrute plus le réel mais le domine : le jeu de masques dans lequel Valentina se trouve et se perd avec cette maman de papier manque de lui coûter le cœur. Aussi « Valentina » met-elle en scène les pouvoirs magiques et maléfiques d'une parole qui sert autant qu'elle menace la vérité. Voilà donc un *théâtre cardiaque* qui bat son plein.



#### INFOS

FESTIVAL : LES GALAS DU TNS

#### **Valentina**

**Genre** : Théâtre

**Texte** : Caroline Guiela Nguyen

**Conception/Mise en scène** : Caroline Guiela Nguyen

**Distribution** : Angelina Iancu et Cara Parvu (en alternance), Chloé Catrin, Loredana Iancu, Marius Stoian, Paul Guta

**Lieu** : Théâtre National de Strasbourg (Strasbourg)

**A consulter** : <https://tns.fr/agenda/valentina>

## VALENTINA

Mise en scène de Caroline Guiela Nguyen

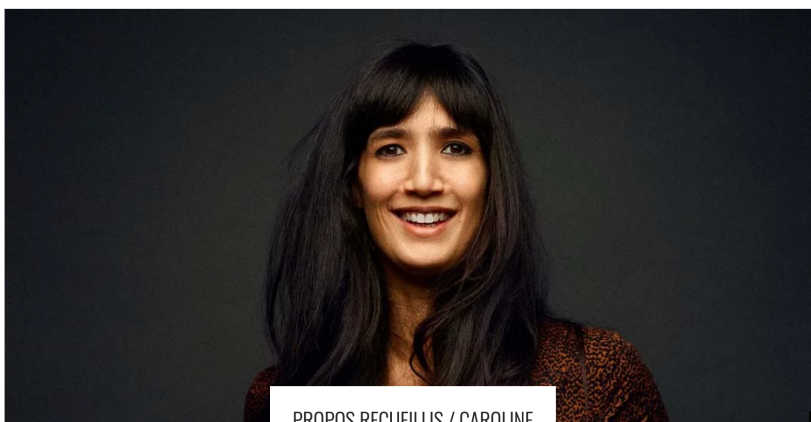
Lorsque Valentina découvre un mot laissé par le médecin pour sa mère, qui ne parle pas le français, elle se demande que faire de cette vérité. Caroline Guiela Nguyen a écrit ce spectacle au plus près du métier d'interprète et de la communauté roumaine de Strasbourg. À voir en avril à Strasbourg (67) et en juin à Paris (Théâtre de la Ville – Théâtre des Abbesses).





THÉÂTRE - ENTRETIEN

## « Valentina » le nouveau spectacle de Caroline Guiela Nguyen ou l'histoire d'une mère et de sa fille roumaines venues en France



PROPOS RECUEILLIS / CAROLINE  
GUIELA NGUYEN

Publié le 26 mars 2025 - N° 331

Créé dans le cadre du Festival *Les Galas* du Théâtre national de Strasbourg, le nouveau spectacle de Caroline Guiela Nguyen raconte l'histoire d'une mère et de sa fille roumaines venues en France pour raisons médicales. Une proposition bilingue qui éclaire, à la façon d'un conte contemporain, la charge de la parole et de la traduction.

« Je m'intéresse, depuis très longtemps, à la question de l'interprétariat. Notamment parce que mes spectacles font souvent intervenir des comédiennes ou comédiens qui ne parlent pas français. Quand je suis arrivée à la direction du Théâtre national de Strasbourg (ndlr, en septembre 2023), j'ai rencontré l'association *Migration Santé Alsace*, dont le travail est de fournir des interprètes à des personnes allophones, par exemple lorsqu'elles doivent se rendre dans des hôpitaux ou des écoles. Mais il arrive aussi que ces personnes venues d'autres pays demandent à leurs enfants de faire office de traducteurs. Ce qui crée, évidemment, des situations très complexes. C'est l'une de ces histoires que raconte *Valentina*. Dans ce conte, une maman roumaine vient en France pour faire soigner son cœur. Elle est accompagnée de sa fille, Valentina, qui apprend le français beaucoup plus rapidement qu'elle. Un jour, cette mère se résout à faire une chose qu'elle avait toujours refusé de faire : demander à son enfant de l'accompagner à l'hôpital pour traduire ce que les médecins ont à lui dire.

### Une enfant interprète : une messagère

Tout cela va donner lieu à un miracle. Pour écrire *Valentina*, je me suis mise à hauteur d'enfant, comme si je racontais cette histoire à quelqu'un de 12 ans. À l'instar de mes précédents spectacles, cette nouvelle création fait se côtoyer une actrice professionnelle, Chloé Catrin, et des acteurs amateurs : Marius Stoian, Paul Guta et Angelina Iancu, en alternance avec Cara Parvu. D'une certaine façon, dans *Valentina*, à travers l'exploration de la charge symbolique et psychologique que représente la traduction, se pose aussi la question du théâtre. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les comédiens et les comédiennes sont aussi appelés des interprètes. De même, dans les grandes tragédies, il y a souvent un messager qui vient apporter une mauvaise nouvelle. Et fréquemment, le malheur retombe sur cette personne qui annonce le malheur. Aussi, lorsqu'une petite fille de 9 ans doit communiquer à sa mère des informations aussi graves, aussi importantes, que des résultats médicaux pouvant déterminer sa survie ou sa mort, la chose devient vertigineuse... »

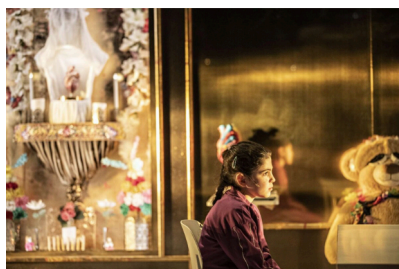
Propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat

**PRESSE INTERNET**

BILLET DE BLOG 12 JUIN 2025

## Valentina, conte moderne incandescent

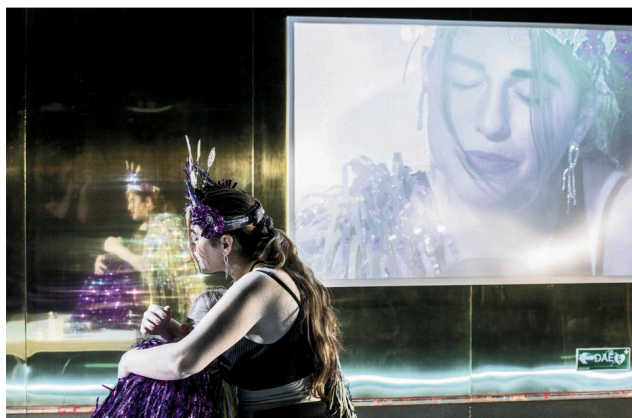
Au Théâtre de la Ville, « Valentina », la nouvelle création de Caroline Guiela Nguyen suit le quotidien d'une fillette roumaine de neuf ans, venue en France avec sa mère atteinte d'une grave pathologie cardiaque, et va lui servir d'interprète. Fidèle à son théâtre poético-humaniste, la metteuse en scène tisse un récit à la croisée du conte contemporain et du théâtre documentaire.



Valentina, Caroline Guiela Nguyen © Jean-Louis Ferdandez

Avec « *Valentina* », Caroline Guiela Nguyen, désormais à la tête du Théâtre national de Strasbourg depuis septembre 2023, continue d'explorer les marges du réel, ces espaces où les invisibles, qu'ils soient migrants, exilés ou enfants confrontés à des responsabilités d'adultes,

prennent la parole pour réécrire leur propre histoire. La metteuse en scène signe une œuvre bouleversante dans laquelle la fragilité d'une flamme vacillante devient le symbole d'une vérité à la fois destructrice et salvatrice. L'histoire, inspirée de témoignages recueillis auprès de l'association Migrations Santé Alsace, nous plonge dans le quotidien d'une fillette roumaine de neuf ans, Valentina, jouée en alternance par les épatantes Angelina Iancu et Cara Parvu. Venue en France avec sa mère, atteinte d'une grave pathologie cardiaque, la petite fille se retrouve propulsée dans un rôle écrasant : celui d'interprète improvisée entre sa mère, qui ne parle pas français, et le monde médical, froid et jargonant. Ce thème de la traduction, cher à Caroline Guiela Nguyen, devient le leitmotiv du spectacle, une métaphore filée de la difficulté de se faire entendre, de se faire comprendre, dans un pays où la langue est à la fois une barrière et un pont fragile.



Valentina, Caroline Guiela Nguyen © Jean-Louis Ferdandez

### Un théâtre fragile et brûlant

La scénographie d'Alice Duchange, d'une inventivité baroque et onirique, traduit avec une précision troublante cette tension entre l'intime et l'institutionnel. Un autel transparent abrite un cœur de porcelaine, pulsant comme un écho des battements réels intégrés à la bande sonore, tandis que des néons criards et des plaques de laiton vacillantes évoquent tour à tour une chambre d'enfant, un hôpital glacial ou un rêve fiévreux. On y trouve un ours en peluche géant, totem d'une enfance volée, et des fleurs en tissu, vestiges d'une tendresse précaire. Cette esthétique, à la fois pop et mélancolique, est emblématique des créations de Caroline Guiela Nguyen : un mélange de réalisme brut et de merveilleux, où le trivial côtoie le sacré.



Sur scène, la distribution franco-roumaine, mêlant comédiens professionnels, à l'instar de Chloé Catrin, impeccable en médecin débordée et en institutrice bienveillante, et non-professionnels issus de la communauté roumaine de Strasbourg (Loredana Iancu, Marius Stoian, Paul Guta), insuffle une authenticité au propos. Angelina Iancu, en particulier, impressionne par sa présence d'une justesse désarmante. À seulement dix ans, elle incarne Valentina avec une maturité et une fragilité saisissantes, traduisant, littéralement et symboliquement, les mots imprononçables de la maladie et de l'exil. Le bilinguisme de la pièce, en français et en roumain, amplifie cette sensation de désarroi linguistique, à partir duquel le spectateur, parfois perdu dans les méandres d'une langue étrangère, partage l'expérience de l'exclusion et du malentendu.



Valentina, Caroline Guiela Nguyen © Jean-Louis Fernandez

### ***Précision documentaire et poétique du sensible***

Caroline Guiela Nguyen ne se contente de documenter une réalité sociale – celle des enfants-interprètes, des patients allophones confrontés à la violence institutionnelle d'un système de santé inaccessible –, elle dépasse ce constat au moyen du conte qui, loin de la morale normative des récits traditionnels, invite à une réflexion poétique et politique. La vérité, dans « *Valentina* », est une flamme ambiguë : elle éclaire, mais brûle ; elle sauve, mais blesse. « *Le mensonge, ça n'est rien d'autre qu'une création de fiction* » souligne Caroline Guiela Nguyen pour qui « *la dimension du mensonge traverse tous [ses] spectacles, mais cette fois, [elle voulait] la mettre en relation avec l'enfance* ». La petite héroïne, par amour pour sa mère, se retrouve à mentir, à travestir les diagnostics pour adoucir la douleur, dans un geste à la fois tragique et lumineux. Ce dilemme éthique, porté par une mise en scène d'une délicatesse infinie, interroge ce que signifie « accueillir » dans une société où une enfant de neuf ans devient le seul lien entre sa mère et le monde. Le travail sonore de Quentin Dumay, rythmé par les accents tziganes du violon de Teddy Gauliat-Pitois, et la vidéo de Jérémie Scheidler, qui projette des images granuleuses comme des souvenirs d'un film muet, amplifient l'atmosphère onirique et burlesque de la pièce. On rit, on pleure, on suffoque dans ce chaos organisé où la gravité des enjeux se mêle à une tendresse infinie. Comme dans « *Saïgon* » (2017) ou « *Lacrima* » (2024), Caroline Guiela Nguyen excelle à faire entendre les voix de celles et ceux que le théâtre ignore souvent, sans jamais verser dans le didactisme. La douceur de sa forme, celle du conte, ne dilue pas la charge politique du propos ; elle la rend plus percutante, plus universelle.

« *Valentina* » est une réussite totale, un spectacle qui palpite comme un cœur vivant, fragile et résilient. Caroline Guiela Nguyen y confirme son talent unique pour transformer les blessures du réel en une fable théâtrale, dans laquelle l'émotion brute et la réflexion profonde se rencontrent dans un équilibre miraculeux. On sort de la salle bouleversé, hanté par cette petite fille qui, entre deux langues et deux mondes, porte sur ses épaules le poids d'un amour filial immense et la quête d'une vérité insaisissable.



Valentina, Caroline Guiela Nguyen © Jean-Louis Fernandez

« *VALENTINA* » - Texte et mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**. Assistanat à la mise en scène **Amélie Enon** et **Iris Baldoureaux-Fredon**. Dramaturgie **Juliette Alexandre**. Scénographie **Alice Duchange**. Vidéo **Jérémie Scheidler**. Lumière **Mathilde Chamoux**. Son **Quentin Dumay**. Musique **Teddy Gauliat-Pitois**. Maquillage **Emilie Vue**. Avec **Chloé Catrin Loredana Iancu Marius Stoian Paul Guta Angelina Iancu** et **Cara Parvu (en alternance)**. Avec l'accompagnement du Centre des Récits. Les décors sont réalisés par les ateliers du TnS. **Production** Théâtre national de Strasbourg. **Coproduction** Théâtre de l'Union, Centre dramatique national du Limousin. Piccolo Teatro di Milano – Teatro d'Europa **Avec l'accompagnement du** Centre des Récits du TnS. Spectacle créé dans le cadre des Galas du TnS – édition 2025 vu le 10 juin 2025 au Théâtre de la Ville Théâtre des Abbesses.

Du 2 au 15 juin 2025,

[Théâtre de la Ville Les Abbesses](#)  
31, rue des Abbesses  
75 018 Paris

## "Valentina" de Caroline Guiela Nguyen , un conte baroque et miraculeux au théâtre des Abbesses à Paris

Caroline Guiela Nguyen produit ce que l'on peut appeler un théâtre humaniste. Elle récolte les mots et les maux de la société et comme une alchimiste, les transforme en contes et légendes contemporains.



Christophe Airaud  
France Télévisions - Rédaction Culture

Publié le 07/06/2025 11:49

Temps de lecture : 5min



"Valentina" Texte et mise en scène de Caroline Guiela Nguyen (JEAN-LOUIS FERNANDEZ)

Qu'est qu'un interprète ? C'est la question malicieuse que pose la metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen en avant-propos de sa pièce *Valentina*, sur la scène des Abbesses jusqu'au 15 juin (avant une tournée). Malicieuse car nous sommes au théâtre et que le texte va nous parler de traduction, d'étrangers et de langues. *"Cet acte me semble très proche du théâtre puisqu'il s'agit aussi de traduire la parole de l'autre. Donc on se trouve au centre du discours mais il faut aussi se faire disparaître"*, dit elle.

C'est elle aussi qui donne le propos de la pièce dans le programme du Théâtre de la Ville : *"C'est l'histoire d'une maman qui vient de Roumanie, avec sa fille. Elle laisse au pays son autre enfant et son mari. Toutes deux viennent en France pour faire soigner la maman qui souffre d'un problème cardiaque et c'est la petite fille, faute d'interprète fourni par l'institution, qui va traduire les consultations à sa mère."*



Un texte qui raconte comment vivre dans un pays dont les mots, la langue échappent à l'entendement et comment une enfant devient la béquille de sa mère malade. Un injuste mais tendre retournement de situation.

En 2018, avec *Saigon*, sur la douleur de l'exil des Vietnamiens [\[1\]](#), Caroline Guiela Nguyen avait bouleversé le public au Festival d'Avignon. Aujourd'hui, elle dirige le Théâtre National de Strasbourg, scène réputée s'il en est du théâtre public.



## Écrire sur la réalité

Pour écrire *Valentina*, elle a travaillé avec l'association Migration Santé Alsace. Elle a rencontré des traducteurs chargés d'épauler les migrants dans leurs chemins de croix administratifs. De ces échanges et partages est né un constat. Ce sont les enfants des migrants qui, plus agiles pour apprendre le français, deviennent les traducteurs de leurs parents. C'est ainsi qu'est né le personnage de Valentina, jouée ce soir-là au Théâtre des Abbesses par une fascinante Angelina Iancu, sûrement âgée d'à peine 10 ans.

Ce constat d'une société qui a du mal avec l'accueil de l'autre, Guiela Nguyen le transforme en conte. Ce sens du merveilleux n'est pas sans rappeler qu'elle a travaillé avec Joël Pommerat. Car pas question d'en rester à un récit documentaire. La force provient de la magie, du miraculeux. Ainsi la pièce, comme dans les livres pour enfants commence par : "*Il était une fois...*"

## Violons et burlesque

Sur le plateau, un décor baroque, des cœurs en porcelaine comme des icônes posées sur un autel. Un peu chambre d'enfant aux couleurs criardes et pop, avec un ours en peluche géant. Puis un peu glacial comme la salle d'attente de l'hôpital avec une toubib débordée et impuissante. Par l'inventivité de l'élégante et minimale scénographie, les personnages transportent leurs intérieurs. Dernier artifice, les six comédiens sont filmés. Leurs images projetées sont granuleuses, un rêve qui rend ce mélodrame poétique, comme un film muet. Il y a du burlesque chez Guiela Nguyen.

La pièce est en français et roumain. Parfois le brouhaha accompagné par le violon tzigane du père resté à Bucarest ressemble à ces conversations où personne n'entend plus personne. Le ton monte à la fréquence de l'arythmie cardiaque de la mère qui s'emballe. On crie, on vocifère, on pleure ou on explose de rire. L'âme des Balkans s'importe et impose sa douce folie. Alors que les battements du cœur de la mère malade résonnent sur le plateau, peu à peu l'enfant dompte le français. L'école accomplit son travail.

## Vérité et mensonges

Mais pour accompagner sa mère dans son parcours de soins, pour la sauver, Valentina doit mentir. La vérité ne sort pas de la bouche des enfants, c'est bien connu. Pour Valentina, traduire la transforme en messagère de mauvaises nouvelles. Et son don pour les mensonges est un régal. Inventer de fausses raisons pour ne pas aller en cours, n'est-ce pas déjà écrire son propre roman ?

Cette courte pièce d'une heure vingt ressemble à une nouvelle, un petit roman racontant un pan d'une vie à deux. Mère et fille s'épaulent, s'étreignent, se consolent. Il y a de l'entraide à l'école, il y a de l'incompréhension à l'hôpital, le père au loin s'inquiète, *Valentina* est le portrait d'une société qui se débat mais ne rejette pas toujours ceux qui arrivent de loin. Les violons sanglotent mais à la fin, c'est la vie qui gagne et les cœurs battent à l'unisson...



"Valentina" Texte et mise en scène de Caroline Guiela Nguyen (JEAN-LOUIS FERNANDEZ)

**"Valentina" de Caroline Guiela Nguyen : est sur la scène du Théâtre des Abbesses (Paris, 18e arrondissement) jusqu'au 15 juin.** [📅](#) Avec Chloé Catrin, Loredana Iancu, Marius Stoian, Paul Guta et, en alternance, Angelina Iancu et Cara Parvu

**Valentina, écrit et mis en scène par Caroline Guiela Nguyen, au Théâtre de la Ville – Les Abbesses, Paris**

Juin 06, 2025 | Commentaires fermés sur Valentina, écrit et mis en scène par Caroline Guiela Nguyen, au Théâtre de la Ville – Les Abbesses, Paris



© Jean-Louis Fernandez

**fff** article de **Hoël Le Corre**

« Il était une fois, en Roumanie, une maman malade du cœur »... Ainsi débute l'inoubliable conte de Caroline Guiela Nguyen. Mais ici, pas de princesse, ni de roi, pas de dragon, ni de chevalier. Les héros sont ceux du quotidien, ils forment une famille aussi commune que les familles du monde entier. A ceci près que... la mère souffre de « crises cardiaques silencieuses » qui affaiblissent son cœur à un point tel qu'elle doit absolument quitter sa Roumanie natale pour se rendre en France où elle peut espérer se faire soigner par les meilleurs médecins. Valentina, neuf ans, suivra sa maman. Elles deviennent alors des « allophones », des personnes qui ne parlent pas la langue du pays dans lequel elles habitent. Pas évident quant il s'agit de se faire suivre médicalement, et beaucoup plus facile quand on est une élève douée comme Valentina. Mais alors arrive le dilemme pour sa maman : doit-elle et peut-elle utiliser les nouvelles compétences en français de sa fille, pour se faire traduire ce parcours médical jonché d' « arythmie », de « pronostic vital » et autres « aortes » ? Il lui faut littéralement choisir « entre son cœur et sa fille ».

C'est ainsi qu'on plonge « au cœur » de notre histoire... Avec ce conte moderne à la lisière entre l'ultra-réalisme et le merveilleux, la metteuse en scène de talent fait mouche une fois de plus en faisant palpiter notre sang au rythme de la progression de la maladie, où les mensonges se battent avec l'espoir, où les adultes risquent à chaque instant d'oublier le danger qu'il y a à faire peser sur cette jeune fille le poids de la barrière de la langue.

Dans ces méandres, les comédien.ne.s interprètent les personnages attachants de cette histoire avec une justesse qui n'a d'égal que la puissance du récit. La jeune interprète de Valentina est bluffante de charisme et de sensibilité. De l'authenticité à l'état pur ! Autour d'elle, les adultes sont à la hauteur de sa performance, et on ne peut que tomber sous le charme de chacun d'entre eux. Chloé Catrin, qui passe de la médecin à la directrice déploie un jeu tout en nuances dans des personnages aux traits pourtant marqués. Caroline Guiela Nguyen a su diriger ses interprètes avec toute la finesse qui caractérise ses mises en scène. Et sans jamais tomber dans le pathos, ils nous tirent les larmes tout en réussissant parfaitement à nous faire sourire à de multiples reprises. En bref, La scénographie enchanteuse, les répliques ciselées, le rythme cadencé et la myriade d'émotions déployées font de Valentina un véritable bijou à ne surtout pas manquer, si vous souhaitez faire battre votre cœur un peu plus fort !



© Jean-Louis Fernandez

**Valentina**, par Caroline Guiela Nguyen

Avec : Chloé Catrin, Loredana Iancu, Marius Stoian, Paul Guta, Angelina Iancu et Cara Parvu (en alternance)

Assistanat à la mise en scène : Amélie Enon et Iris Baldoireaux-Fredon

Dramaturgie : Juliette Alexandre

Scénographie : Alice Duchange

Vidéo : Jérémie Scheidler

Lumière : Mathilde Chamoux

Son : Quentin Dumay

Musique : Teddy Gauliat-Pitois

Maquillage : Emilie Vuez

**Du 2 au 15 juin 2025**

Du lundi au samedi à 20h, et le dimanche à 15h

Durée : 1h30

**Théâtre de la Ville – Les Abbesses**

31, rue des Abbesses

75018 Paris

Réservations : 01 42 74 22 77

**Tournée :**

**Théâtre national de Strasbourg** : du 16 septembre au 3 octobre 2025

**Les Célestins, Lyon** : du 8 au 12 octobre 2025

**Romaeuropa Festival, Rome (Italie)** : du 16 au 19 octobre

**Théâtre de l'Union, CDN du Limousin, Limoges** : du 5 au 7 novembre 2025

**Le Channel, Calais** : du 14 au 16 novembre 2025

**Le Tandem, Scène nationale Arras-Douai, Arras** : du 24 au 26 novembre 2025

**Teatre Lliure, Barcelone (Espagne)** : du 8 au 11 janvier 2026

**La Garance, Scène nationale de Cavaillon** : les 21 et 22 janvier 2026

**Le Grand R, Scène nationale de La Roche-sur-Yon** : les 4 et 5 février 2026

**Piccolo Teatro, Milan (Italie)** : du 14 au 16 mai 2026

**Ruhrfestspiele Recklinghausen (Allemagne)** : du 3 au 5 juin 2026



## Valentina, une histoire de cœur

Au théâtre des Abbesses (75), **Caroline Guiela Nguyen présente *Valentina*** : une enfant roumaine se fait interprète pour sa mère, venue se faire soigner en France. D'un battement de cœur l'autre, la froideur du monde médical et l'inflexibilité du système scolaire.



Avec les outils du conte et aux frontières du documentaire, **Caroline Guiela Nguyen nous entraîne dans le parcours tortueux qui mène une jeune Roumaine à jouer les interprètes pour sa mère malade**, venue se faire soigner en France. La fillette de neuf ans est confrontée à une série d'épreuves, à l'école comme à l'hôpital, dont elle sortira non sans encombres. Après des pièces chorales, comme *Lacrima* dont l'action a lieu au cœur d'un atelier de haute couture à Paris, de dentelle à Alençon et de broderie à Mumbai, Carolyn Guiela Nguyen se focalise sur un récit plus intime, présenté en ouverture des *Galas* du Théâtre national de Strasbourg, qu'elle dirige depuis 2023.

### ***Exil et santé***

Ce nouveau festival rassemble dans tous les lieux du TnS « des artistes qui ont créé leurs spectacles avec des personnes dont les trajectoires de vie n'ont pas encore rencontré nos plateaux ». **Y fut programmé *Marius*, d'après Marcal Pagnol, créé par Joël Pommerat avec des détenus**. Dans le même esprit, *Valentina* est joué par une mère (Loredana Iancu) et sa fille Angelina (en alternance avec Cara Parvu), rencontrées parmi des personnes de la communauté roumaine et rom venues passer des auditions pour le projet. La metteuse en scène souhaitait explorer une langue latine, proche du français, mais pas suffisamment pour être comprise quand il s'agit de parler de pathologie complexe, de patient à médecin. **La pièce est née d'une rencontre avec l'association Migrations Santé Alsace qui favorise l'accès des populations exilées aux soins de santé**, notamment grâce à des interprètes. C'est là qu'elle a appris que, « faute de professionnels pouvant assurer la traduction, les familles avaient recours à leurs propres enfants ».

# Chantiers de culture



« Il était une fois », annonce une voix off qui accompagnera les épisodes de [Valentina](#). Mais cet appel à l'imaginaire et au merveilleux est vite rompu par une question bien réelle. Comment, une fois arrivée en France avec sa fille, la maman va-t-elle se débrouiller pour se faire entendre du médecin et saisir ses explications ? Arrivera-t-elle à faire réparer son cœur qui flanche ? **Après de vaines tentatives par gestes ou traductions de son téléphone, elle n'a d'autre solution que de s'en remettre à Valentina** qui a vite appris le français à l'école. La fillette est alors confrontée à la gravité de la maladie maternelle et se sent également obligée de mentir à l'école pour couvrir ses absences et garder secret l'état de sa mère. La tâche est trop lourde pour la petite : elle est prise au piège de ses propres mensonges, **sa mère la voit dépérir sans rien y comprendre, isolée dans sa langue. Seul un miracle pourra sauver la situation.** Il advient par la magie de l'amour et la narration se boucle sur un happy end.

## *Du conte au documentaire*

Le réalisme de la mise en scène, appuyé par la présence constante d'une caméra qui projette en gros plan les faits et gestes des comédiens, entre en contradiction avec l'univers du conte. D'autant que les battements de cœur qui, au plateau, soulignent les émotions des personnages, tirent la pièce vers le pathos. La féerie a du mal à opérer. Pour autant, on se laisse davantage convaincre par l'aspect documentaire du projet. Il renvoie à des histoires bien réelles : face au droit fondamental de se soigner que les institutions publiques devraient leur garantir par souci d'égalité, **certaines personnes allophones n'y ont pas accès faute d'interprètes.** Les questions de langue et de traduction sont l'autre fil rouge qu'on peut suivre pour apprécier ce spectacle.



**La metteuse en scène s'y entend à passer d'un idiome à l'autre, à faire valser les sonorités chez les acteurs.** Les mots s'entrelacent et se mêlent aux accents des violons de Marius Stoian et Paul Guta, deux autres Roumains embarqués dans cette aventure. **On entre en sympathie avec Loredana Iancu, parfaite en femme vaillante et mère dévouée. Angelina Iancu pétillante de malice et d'intelligence** : elle excelle dans son rôle d'interprète simultanée et de petite menteuse, jouant avec nuance et retenue les épreuves que traverse l'héroïne. Chloé Catrin, tour à tour cardiologue et directrice d'école, incarne la froideur du monde médical et l'inflexibilité du système scolaire.

**Mireille Davidovici, photos Jean-Louis Fernandez**

**Valentina, Caroline Guiela Nguyen : jusqu'au 15/06, du lundi au samedi à 20h (relâche le jeudi), le dimanche à 15h. [Théâtre des Abbesses](#), 31 Rue des Abbesses, 75018 Paris (Tél. : 01.42.74.22.77). Du 16/09 au 03/10, TNS de Strasbourg. Du 08 au 12/10, Célestins de Lyon. *Valentina ou la vérité est paru chez Actes-Sud-Papiers.***



# “Valentina” de Caroline Guiela Nguyen : le théâtre comme un cœur qui bat



Héliane Kuttner  
5 juin 2025



©JeanLouisFernandez

## Valentina

Auteur : Caroline  
Guiela Nguyen

Metteur en scène :  
Caroline Guiela  
Nguyen

Distribution : Chloé  
Catrin, Angelina  
Iancu et Cara Parvu  
[en alternance],  
Loredana Iancu, Paul  
Guta et Marius  
Stoian et les voix de  
Iris Baldoareaux-  
Fredon, Adeline  
Guillot  
et Cristina Hurler

Production Théâtre  
national de  
Strasbourg.  
Coproduction Piccolo  
Teatro di Milano —  
Teatro d'Europa,  
Théâtre de l'Union,  
Centre dramatique  
national du Limousin.  
Avec  
l'accompagnement  
du Centre des Récits  
du Théâtre national  
de Strasbourg. Le  
décor est réalisé par  
les ateliers du

**Au Théâtre de la Ville-Les Abesses, Caroline Guiela Nguyen propose un bijou de spectacle en forme de conte miraculeux. L'histoire d'une mère et de sa fille unies pour se sauver toutes deux, entre la Roumanie et la France. Bouleversant.**

## Un conte contemporain

Caroline Guiela Nguyen, autrice, metteuse en scène et réalisatrice, tisse depuis une vingtaine d'années, avec des collaborateurs fidèles, une multitude de créations personnelles saisissantes, souvent adossées à un collectif puissant. Son théâtre s'inspire et s'écrit en partant d'inconnus qui vivent souvent en situation difficile, et se monte avec des professionnels et des amateurs. Son art est soucieux de parler du monde qui nous entoure, que la créatrice explore avec une acuité de documentariste et une finesse artistique d'esthète. En 2017, avec *Saïgon* que l'on a découvert au Festival d'Avignon, le public était plongé en direct au cœur d'un restaurant vietnamien dont les protagonistes, tous ballotés sur les chemins de l'exil et des conflits coloniaux, tentaient de survivre en cuisinant. En 2024, le triomphe de *Lacrima*, qui raconte la création d'une robe de haute-couture, destinée au mariage d'une princesse, entre Paris, Mumbai et Alençon, mena l'équipe dans la France entière et dans le monde. Cette fois, *Valentina* colle au format d'un conte, évoquant les difficultés de traduire et d'interpréter une réalité pour des étrangers qui arrivent en France. Cinq comédiens, une petite fille de 9 ans, sa mère malade, son père loin d'elle, son institutrice et le cuisinier de l'école, d'origine roumaine, vont nous plonger dans une histoire de cœur, de langage et d'émotions.

Théâtre national de  
Strasbourg.  
Remerciements à  
l'association  
Migrations Santé  
Alsace et aux  
services de chirurgie  
cardiaque et de  
cardiologie des  
Hôpitaux  
universitaires de  
Strasbourg, en  
particulier Dr.  
Baptiste Michard et  
Dr. Patrick Ohlmann.  
Création le 23 avril  
ans le cadre des  
Galas du Théâtre  
national de  
Strasbourg

Du 02 Juin 2025  
Au 15 Juin 2025

Tarifs :  
8 € à 33 €

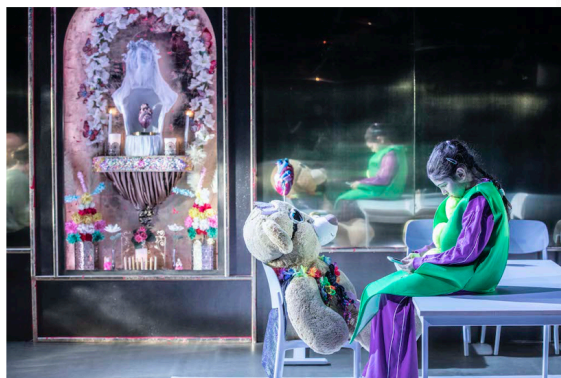
Réservations [en ligne](#)

Réservations par  
téléphone :  
01 42 74 22 77

Durée : 1h20

[www.theatredelaville-  
paris.com](http://www.theatredelaville-paris.com)

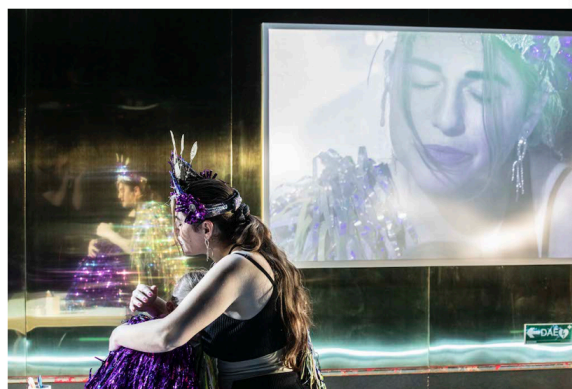
## Entre réalité et mensonge



©JeanLouisFernandez

« Il était une fois en Roumanie une maman malade du cœur. »  
Mais c'est en France que l'on peut soigner, théoriquement, ces pathologies complexes. Elle décide donc de partir avec sa fille en France, laissant son mari continuer de travailler en Roumanie. Comment se faire comprendre, expliquer une lourde pathologie, quand on ne maîtrise pas du tout la langue, d'autant qu'elle est complexifiée par le vocabulaire médical ? Dans une scénographie à la beauté magique (Alice Duchange), exposant dans un autel nacré de violet un cœur grandeur nature, puis un autre, gonflé de muscle et de sang, qui pulse et bat durant tout le spectacle, en se recouvrant progressivement de fleurs colorées, les scènes s'enchaînent avec la fluidité naturelle d'un récit suspendu entre le réel et le fantastique. Les lumières, la musique envoûtante, transforment cette réalité en une fable miraculeuse qui, grâce au talent immense des interprètes, nous bouleversent totalement. Angelina Iancu, en alternance avec Cara Parvu, qui interprète Valentina, la petite fille, est incroyable d'authenticité, de vitalité et de grâce. Parfaitement bilingue, c'est elle l'interface, l'interprète de sa mère, puissante Loredana Iancu, perdue et rejetée par le système hospitalier qui ne peut comprendre la langue roumaine. Excellente élève, Valentina devra rester auprès de sa mère pour l'accompagner à l'hôpital et défendre sa cause : pouvoir obtenir éventuellement une greffe du cœur.

## Au cœur des mots



©JeanLouisFernandez

Les dialogues et les scènes s'enchaînent, rythmées par le flot de mots roumains, traduits à la vitesse de l'éclair par Valentina et le cuisinier de son école, campé par la violoniste Marius Stoian. La directrice et la médecin, jouées par la formidable comédienne Chloé Catrin, sont les représentantes du monde réel. Celui dans lequel il est bien difficile, quand on est allophone de se faire entendre. Que faire sinon inventer des mensonges pour manquer l'école et sauver sa mère ? Avec beaucoup d'humour, une énergie et une intelligence virtuose, la gamine s'arrange, invente, tricote, une réalité qui peut sauver sa mère, mais qui va aussi la faire couler. Et c'est le moment où cette charge douloureuse s'inverse : pour soulager la vie de sa mère, c'est Valentina qui prendra en charge sa maladie de cœur, c'est elle qui deviendra malade. La petite fille, héroïne surdouée, va faire jaillir un miracle : celui de la vie qui revient, portée par les mains d'une petite fille de 9 ans. On rit, on pleure, les violons de Marius Stoian et de Paul Guta, qui joue le père, nous emportent, comme la vidéo de Jérémie Scheidler avec ses gros plans sur les émotions. Grâce à cette réalisation et cette interprétation au cordeau, le spectacle ravit petits et grands, tant le théâtre colle au présent et à nos rêves.

Helène Kuttner



[Scènes](#) [Théâtre](#)

## Valentina, le mensonge et le cœur martyr : un conte théâtral avec une drôle de morale

par Laura Dumez  
03.06.2025



Poursuite de sa quête documentaire et de sa mise en lumière des absent·es, de ceux que l'on préfère oublier, ne pas montrer, Caroline Guiela Nguyen signe *Valentina* : un conte tant doucereux que doux/heureux, où une fillette, sa mère et un cœur martyr nous donne une drôle de morale sur le mensonge.

Lorsque l'on est enfant, pour les plus chanceuse du moins, avant d'éteindre la lumière, on se glissait sous les draps, et une jolie voix prononçait ces mots : « Il était une fois... ». Et c'est par cette même formule que Caroline Guiela Nguyen nous installe, sur nos sièges, pour nous conter une histoire. Une voix pose le décor, nous parle d'une légende, d'un dôme de verre qui abriterait un cœur martyr qui ne peut pas périr. Elle nous parle d'une histoire de miracle, et pendant ce temps, quatre personnes entrent en scène et s'installent.

### Mère Guiela Nguyen, raconte-nous une histoire

Cette voix, chaude et posée, rassurante en somme, sera avec nous l'heure vingt durant. À son son, le plateau s'anime, comme celui d'un *live-action* qui se tiendrait dans la tête de l'enfant que nous sommes, niché sous la couette, et augmenté, qui plus est, par l'assistance de la vidéo. Grâce à une réalisation en direct, on découvre sur un écran, à droite en fond de scène, les expressions cachées, les contre-champs, les sensations et les tourments des protagonistes.

Comme dans tout conte, la voix introduit les personnages, le décor, la situation initiale : l'histoire d'une famille heureuse, dont la vie a basculé lorsqu'elle apprend que la mère souffre d'un grave problème cardiaque et qu'elle doit se rendre en France avec sa petite fille pour tenter de se faire soigner. Mais, faute d'interprète pour l'aider dans son parcours de soin, la mère va devoir s'en remettre à sa fillette de 9 ans, qui apprend tout juste le français en classe, pour lui traduire les consultations. Histoire sociale contemporaine, banale, et donc tragique, pour ne pas dire mélodramatique... On aurait pu dire « sortez les violons », mais c'est manqué, ils sont déjà sur scène, et appuient, parfois un peu trop au tire-larmes, la situation.

Dans un décor simple, une table et quelques chaises, s'intercalent les scènes à la maison, celles à l'hôpital avec le docteur, et celles à l'école avec la directrice et le cantinier, Monsieur Popa, roumanophone. Au fond du plateau, un mur est paré de trois espaces : quelque chose comme un autel, l'écran vidéo et un autre autel/écran où l'on suit un cœur, battre, mourir, fleurir aussi. Une simplicité scénographique qui s'en tient à la forme du conte, et que l'on apprécie : pas dans grand ballet de comédien·nes, ni de Tetris de mobiliers, simplement une histoire juste et une mise en scène précise.

## Mère / fille – fille / mère

Et cette dernière passe notamment par les regards, qu'ils soient face caméra ou en aller-retour lors des traductions. Ils parlent des liens, des ponts qui s'établissent, et d'un carrefour, obligatoire car obligé par la langue, Valentina. Elle, qui regarde sa mère puis la médecin, sa mère puis la directrice. Elle, qui doit tout dire, tout répéter, tout traduire sur cette maladie, sans dévoiler le secret. Elle qui doit parler, et se taire. Elle qui parle beaucoup, invente comme on brode, mille mensonges pour ne pas dire, pour ne pas briser le mensonge originel : pour la maladie, personne ne doit savoir, c'est sa mère qui le lui a dit.



La prise de conscience de ce carrefour met, après coup, en colère. Que demande-t-on à une enfant ? Que demande-t-on à sa mère ? Que demande-t-on à leur lien ? Qui sont ces adultes qui « ne veu{lent} pas annoncer de mauvaises nouvelles {...} comme ça » sans se demander qui va le faire à leur place ? Qui sont ces gens qui ne sont pas là pour les annoncer, ces mauvaises nouvelles ? Pourquoi ne sont-ils pas là ? Pourquoi la mère doit-elle user du mime ou faire appel à l'assistant vocal de son téléphone ? À toutes ces questions, le conte nous laisse sans réponse, et si cela agace, on lui concède que ce n'était pas son rôle. Lui n'est là que pour montrer.

Et pour une fois, c'est l'absence, au sens littéral, qui est exposée. Les absent·es dont parle Caroline Guiela Nguyen le sont aussi sur scène : il n'y a pas de traducteurices. Il n'y a que Valentina, livrée à elle-même, sage et repliée, acquiescante et débrouillarde, peu joyeuse, trop au fait du vocabulaire médical pour être insouciante. La situation la place à un endroit où elle ne peut plus être la fille de sa mère, mais un maillon de la chaîne qui prend soin d'elle, s'inquiète, soigne, malgré elle et malgré sa mère qui, privée de son agentivité langagière est dépendante sans être moins aimante, défaillante sans pour autant être crédule. Une fois encore, et après *Lacrima*, Caroline Guiela Nguyen explore ce lien mère-fille, déséquilibré.



## Sublimer les récits

Cette ambivalence, ce paradoxe sont traduits par lumière, chaude lors des moments en famille et à l'école, bleue froide lors des moments liés à la maladie, de plus en plus grésillantes et à reflet à mesure que la fibrose se répand... Ces ambiances nous immergent tantôt dans la douceur enfantine, tantôt dans la dure et injuste réalité de Valentina qui n'est pas à sa place, elle a qui sa mère a dit « traduit les mots mais ne les imagine jamais », bien que cela ne soit vraisemblablement pas possible.

Ce travail de mise en scène simple mais précis est fabuleux. Si l'on doit admettre que l'usage systématique de la vidéo au théâtre commence à désagréablement nous lasser, on lui reconnaît un emploi justifié pour imager les langues, l'apprentissage du français, et parfois, mais pas systématiquement, appuyée le roumain. Il est d'ailleurs assez fascinant de découvrir cette langue latine dans laquelle on se surprend à reconnaître des mots sans comprendre la teneur des phrases.

Les mouvements de la caméra, qui vacille et tourne, appuient avec finesse les tourments et la spirale du mensonge où la petite et sa mère se trouvent prises. Et si les déplacements au plateau sont communs, la précision des cadrages est à relever. Ce sont eux, ainsi que les battements de cœur présents en filigrane, qui davantage que la musique, omniprésente et surlignant le dramatique à coup de pianos et de violons, donnent une dimension sensitive à leur histoire.

## Triple mise en abyme

Ce que nous propose ici la dramaturge et metteuse en scène, c'est une triple mise en abyme entre le théâtre, le mensonge et la traduction via un-e interprète : les deux premiers ne sont que fiction, la troisième s'apparente au geste théâtral puisqu'il faut traduire la parole de l'autre, se retrouver au centre du discours tout en sachant disparaître. Et c'est en cela que réside toute la beauté de cette pièce-conte intimo-tragico-fantastique, dans cette matriochka que l'on peine à démêler, qui nous berce autant qu'elle nous laisse perplexe.



On sort ému-e, et dans les heures qui suivent on y pense, touché-e par l'authenticité de cette histoire et le jeu si juste de ces actrices (notamment celui de la mère et sa fille, à la scène comme à la ville, non professionnelles). Mais quelle est la morale de l'histoire ? Si l'amour filiale est indubitablement mis sur un piédestal, on reste perplexe quant à ce que cela pourrait laisser entendre sur les notions de sacrifice et de mensonge. Comme tout conte, celui-ci finit bien, comme si le mensonge n'avait aucune incidence, comme s'il était de ceux qui s'évanouissent et non de ceux dont on reste prisonnier. Cet imaginaire n'est pas tangible, et cette morale fantastique (pour nous, pour moi) manque de piquant.



Comme guise de conclusion, même si cela est peut-être abscons, on aurait aimé trouver une mention du style : « Et tout est bien qui finit bien, Valentina vécu heureuse et eut la vie qu'elle désirait, car ici tout n'est que fiction. Le livre refermé, le rideau tombé, n'oubliez pas de vous battre pour aménager un peu mieux notre réalité, que les petites filles restent sur les bancs de l'école et que l'hôpital ait les moyens, d'assurer de plus juste parcours de soins ».

---

1h30. Mise en scène Caroline Guiela Nguyen. Du 2 au 15 juin, Théâtre de la Ville-Les Abbesses, Paris 18<sup>e</sup>. Et du 16 sept. au 3 oct. au Théâtre national de Strasbourg, du 8 au 12 oct. aux Célestins de Lyon.

(c) Jean-Louis Fernandez

## Avec Valentina, Caroline Guiela Nguyen tisse un conte poignant sur l'exil, l'enfance et la langue

21 mai 2025    Actu CULTURE    PAR ALICE LEROY



Avec Valentina, Caroline Guiela Nguyen tisse un conte poignant sur l'exil, l'enfance et la langue

À la croisée du théâtre documentaire et du conte contemporain, *Valentina*, nouvelle création de Caroline Guiela Nguyen, explore la condition des enfants confrontés à des responsabilités d'adultes dans des contextes d'exil et de précarité. La pièce, portée par une distribution franco-roumaine mêlant comédiens professionnels et non-professionnels, sera présentée du 2 au 15 juin au Théâtre de la Ville – Les Abbesses, dans le cadre des Galas du Théâtre national de Strasbourg.

### Une responsabilité trop lourde pour une enfant

Valentina a neuf ans. Elle vit en France depuis peu, où sa mère a immigré pour y recevoir des soins urgents liés à une pathologie cardiaque. Ne maîtrisant pas la langue du pays, cette dernière se repose entièrement sur sa fille pour communiquer avec le personnel médical. L'enfant, scolarisée et désormais francophone, devient l'interprète involontaire de termes comme « insuffisance cardiaque » ou « arythmie ». L'hôpital, l'école, la maison : tous les espaces de son quotidien se confondent dans une réalité écrasante, où elle navigue sans boussole.

La pièce alterne entre français et roumain, rendant palpable cette frontière linguistique et culturelle que la petite fille tente d'effacer, à sa manière. Dans un monde où les mots sauvent ou condamnent, Valentina interroge le pouvoir du langage, sa violence parfois, et la solitude de ceux qui en sont exclus.

### Théâtre du réel, théâtre du sensible

À travers ce récit à hauteur d'enfant, Caroline Guiela Nguyen poursuit un théâtre profondément engagé. Sans appuyer sur le pathos, elle met en lumière des réalités rarement représentées sur scène : celle des interprètes familiaux, des soins médicaux inaccessibles aux non-francophones, de la maternité isolée en terre inconnue. La mise en scène intègre même les battements cardiaques réels de patients dans la bande sonore du spectacle, rythmant les émotions de la salle avec une justesse troublante.

Sur scène, Chloé Catrin incarne Valentina avec une délicatesse bouleversante, entourée de comédiens issus de la communauté roumaine de Strasbourg. Ce croisement des langues et des corps fait émerger une polyphonie rare, nourrie par les parcours de chacun.

BILLET DE BLOG 30 AVRIL 2025

## Le secret du corps de « Valentina » entre deux langues

Dans le cadre d'un festival de « galas » au Théâtre National de Strasbourg, Caroline Guiera Nguyen écrit et met en scène « Valentina » avec des Roumains vivant en France. Une petite forme en grande forme

Les gens ordinaires sont potentiellement extraordinaires, c'est là le mantra de Caroline Guiera Nguyen. Et sa nomination à la direction du TNS donne plus ampleur à cette visée qui traverse le plus souvent le façonnage de ses pièces et des spectacles qui en résultent tels *Saïgon* ou *Lacrima* (ces jours-ci à l'affiche d'un magnifique et prestigieux théâtre au Japon). En sous-bassement à son travail, elle y fonde un droit : celui, pour chacun.e de participer concrètement à la création. C'est ainsi qu'a germé Galas, « *dix jours de fêtes et de création avec les habitantes, spectacle, rencontre, bal, concert, ateliers* » qui s'achèveront ce 3 mai - le *Marius* de Pommerat y était à l'affiche. Dix jours de galas extraordinaires pour, par et souvent avec des gens dits ordinaires.

La directrice du TNS y signe *Valentina*, un spectacle dont elle assure comme toujours l'écriture et la mise en scène. Depuis longtemps, raconte-elle, elle souhaitait travailler sur la notion d'interprète (l'une langue à l'autre). Personnage particulier puisqu'il est à la fois « *au centre du discours* » mais qu'il lui faut « *aussi se faire disparaître* » explique Caroline qui dit avoir été marquée, alors qu'elle travaillait à la Schaubühne de Berlin, par son interprète. Cette dernière lui avait dit ne pas pouvoir être là tous les matins car elle accompagnait des femmes ukrainiennes au moment de leur accouchement. « *Cette présence d'un intermédiaire externe, au moment qui est sans doute le plus intime d'une vie, m'a profondément marquée* ». C'est l'un des points d'ancrage de *Valentina* qui va prendre également appui sur les contacts de l'équipe du TNS avec l'association Migrations Santé Alsace et ses interprètes qui traduisant souvent des choses difficilement audibles comme un refus de droit d'asile. Cependant, souvent, l'interprète manque, faute de combattants, alors il arrive que l'un des enfants, scolarisé en France, tienne le rôle d'interprète.



La fiction de *Valentina* part de là, une fiction que l'autrice situe dans la communauté roumaine de Strasbourg. Caroline Guiela Nguyen imagine une femme roumaine venant en France pour soigner des problèmes cardiaques et emmenant sa petite fille avec elle, le mari restant travailler au pays. La mère ne parle pas le français, sa petite fille, scolarisée, elle apprend le français à grands pas et devient l'interprète de sa mère auprès du corps médical. Ne disons rien de la suite qui, loin des impasses du verbatim, donne à la pièce, en poussant l'amour filial à l'extrême, l'allure d'un conte fantastique.

La pièce écrite, pour recruter les interprètes, l'équipe du TNS est allée déposer des flyers dans une église orthodoxe de Strasbourg, fréquentée par la communauté roumaine. Les réponses ont été nombreuses. Loredana Iancu (la mère) en alternance avec Cara Parvu, Angelina Iaucu (l'enfant) ont été choisies, l'actrice Chloé Catrin tient le rôle du corps médical, etc. Caroline Guiela Nguyen s'est entourée de ses partenaires habituels : Alice Ducharne (scénographie), Mathilde Chamoux (lumière), Quantin Dumays (son) etc.

Selon le même principe, le TNS a passé commande d'un spectacle à la metteuse en scène Claire Lasne Darcueil qui a écrit et met en scène *Je suis venu te chercher* en collaboration avec la chorégraphe Kaori Ito. L'histoire d'un jeune homme Amir qui cherche son père. Faiblesse abyssale de la pièce, pesante présence d'une cinquantaine de comédien.ne.s amateur.es gesticulant. Ce n'est plus un gala, c'est une galère.

***Créé en avant-première à la Schaubühne le spectacle « Valentina » est à l'affiche des Galas du TNS jusqu'au 30 mai puis du 2 au 15 juin, aux Abbesses, Théâtre de la Ville, Paris. Il sera en tournée la saison prochaine en France et à l'étranger***

***« Lacrima » poursuit sa tournée au [Festival de Shizuoka \(Japon\) du 4 au 6 mai](#) puis à [Montréal \(dans le cadre du Festival TransAmériques du 22 au 25 mai\)](#) et à [Québec au Carrefour international de théâtre du 30 mai au 1er juin](#)***

## « Valentina », le conte de classe A de Caroline Guiela Nguyen



Photo Jean-Louis Fernandez

En guise d'ouverture des Galas du TnS, qui se tiennent du 23 avril au 3 mai 2025, la metteuse en scène et directrice de l'institution strasbourgeoise Caroline Guiela Nguyen offre un spectacle aussi touchant que captivant, où les outils du conte sont mis au service d'un propos politique qui dénonce, à hauteur de sentiments humains, les travers du réel.

Assis à cette table qui sert d'interface à toutes les conversations, Monsieur Popa dispense un cours à Valentina sur « *la Classification Européenne des Mensonges* », et le cuisinier-interprète d'expliquer à la fillette que les boniments « *sont classés A, B, C et D* » en fonction de leur durée de vie. « *Les mensonges classés D sont ceux qui durent entre 30 secondes et 2 minutes [...] et sont souvent très simples à détecter par un outil d'analyse commun à tout humain : le bon sens. [...] Les mensonges classés C, eux, ont plusieurs mois, voire plusieurs années de vie. Ils sont plus difficiles à repérer, mais souvent, le temps joue contre eux car on peut les débusquer par un outil redoutable qui s'appelle une contradiction. [...] Et enfin, il y a les mensonges classés B [...] qui peuvent durer toute une vie. [...] Parce qu'aucune contradiction, aucun bon sens ne peut les trahir et c'est très dangereux. Parce que celui qui le prononce est pris au piège de son propre mensonge.* » Face à cette mise en garde à peine voilée, Valentina ne pipe mot. Invitée à aller jouer, la jeune fille reste fixée sur sa chaise, attendant une chute qui ne vient pas, sur les mensonges classés A. « *Oh ça ! de toute ma carrière, je n'en ai jamais vu*, lui répond Monsieur Popa. *C'est un mensonge qui devient réalité.* » Et c'est là que la démonstration de l'éphémère professeur achoppe (volontairement) à nos yeux de spectatrices et spectateurs, tant la pièce qui lui a donné naissance, **Valentina**, ressemble à s'y méprendre à ce fameux « **mensonge classé A** », à une **fiction – mensongère, donc – qui n'aurait d'autres buts que de décrire le réel, ses travers et ses tourments – par essence véridiques –**, à un conte qui aurait absorbé la réalité pour mieux la contempler.

Cette histoire dopée au « *Il était une fois* », Caroline Guiela Nguyen se garde bien de l'inscrire dans la tradition séculaire et moralisatrice du genre, celle qui utilisait les figures de rois, de reines, de preux chevaliers, mais aussi d'animaux, de fées et d'autres créatures plus ou moins somptueuses pour, grâce à leurs atours attrayants, séduire et éduquer les masses selon des préceptes judéo-chrétiens et hétéronormés qui garantissaient la bonne marche dominatrice de la société patriarcale. **Les ferments de son conte, présenté en ouverture des Galas du TnS qu'elle dirige, la dramaturge et metteuse en scène est plutôt allée les chercher dans les marges du réel**, au contact de l'association Migrations Santé Alsace, qui favorise l'accès des populations exilées aux dispositifs et aux droits en matière de santé. C'est là qu'elle a rencontré plusieurs interprètes – géorgien, albanais, afghan, turc, arabe, vietnamien, russe... – chargées d'aider les personnes allophones dans leur parcours de soin ; c'est là aussi qu'elle a appris que, « *faute de professionnels pouvant assurer la traduction, les familles avaient recours à leurs propres enfants* » afin de pouvoir être soignées. Valentina, dont elle a imaginé l'histoire, est justement de ceux-là.

Âgée de neuf ans, la jeune fille d'origine roumaine doit se résoudre à laisser son père au pays pour accompagner sa mère en France. Gravement malade du cœur, sujette à des crises cardiaques à répétition qui abîment irrémédiablement son muscle cardiaque, « La Maman » fait face à une impasse médicale en Roumanie et espère pouvoir être soignée à son arrivée dans l'Hexagone. Tandis que Valentina, épaulée par une directrice d'école et un cuisinier-interprète très impliqués, se révèle être une élève brillante dans la classe où elle a atterri, notamment dans son apprentissage du français qu'elle ne tarde pas à maîtriser avec habileté, la trajectoire médicale de sa mère est, *a contrario*, semée d'embûches. Incapable de se débrouiller dans la langue de Molière, dont elle ne connaît aucun rudiment, elle fait face à l'intransigeance d'un médecin qui lui réclame l'aide d'un interprète pour poursuivre, et faciliter, son parcours de soin. Après avoir tenté de se débrouiller avec les moyens du bord – en utilisant, pêle-mêle, le traducteur simultané de son téléphone portable ou l'appel à une amie francophone installée en Roumanie –, « La Maman » se résout à utiliser les nouvelles compétences de Valentina pour mieux comprendre et se faire comprendre du corps médical. Accompagnées de Gros Nounours, la mascotte de l'école qu'elles ont en garde, la mère et la fille se rendent alors désormais ensemble aux rendez-vous, au risque de compromettre la réussite scolaire de Valentina qui, à force d'être confrontée à des problèmes de grands, les endossent et se retrouve plongée dans une spirale mensongère.

Dans la droite ligne de *Saigon* et de *Lacrime*, Caroline Guiela Nguyen continue à exploiter cette veine dramaturgique qui lui réussit si bien, alimentée par une tonalité mélodramatique assumée et une qualité d'écriture dont les variations d'intensité, dignes des meilleures séries, font toujours mouche. Une nouvelle fois, la dramaturge se montre capable de tricoter un récit en mesure, comme peu d'autres, d'embarquer pleinement son auditoire, de le capter dès les premières minutes pour ne le relâcher qu'à la toute fin. Ce tour de force, loin de valoir uniquement pour lui-même, l'artiste le met au service d'un propos éminemment politique qui, tout en se servant des outils du conte – y compris des personnages génériques, du *happy ending* et d'un retournement final aux accents fantastiques –, décrit par le menu les travers du réel : la maltraitance des patients allophones, parfois confrontés à un personnel médical d'une telle intransigeance qu'elle le rend défaillant ; la trop grande responsabilité que les manquements du système font peser sur les épaules des enfants des populations exilées ; la volonté de protection de l'enfance qui peut se transformer en menace pour la solidarité familiale si elle est employée à mauvais escient ; la spirale mensongère à laquelle parents et enfants sont contraints, et dans laquelle ils s'abîment, non pas pour arriver à leurs fins utilitaristes, mais simplement pour survivre. De tout cela, de la nécessité de regarder en face ces difficultés qui passent bien souvent sous les radars, Caroline Guiela Nguyen ne cherche pas à convaincre, mais à persuader, en plaçant son conte à hauteur de sentiments humains, voire enfantins, en touchant les cœurs avant de s'adresser aux esprits.

Pour cela, la metteuse en scène combine ce que le théâtre et le réel peuvent, chacun à leur endroit, lui offrir de meilleur. Grâce aux artifices du premier, elle confectionne un univers scénique reconnaissable entre mille, où la scénographie aux accents féériques d'Alice Duchange s'allie aux subtiles et malicieuses lumières de Mathilde Chamoux – à commencer par les délicieux reflets lumineux provoqués par les mouvements d'une feuille dorée située à cour – et au travail sur le son et la musique piloté par Quentin Dumay et Teddy Gauliat-Pitois – dont les battements de cœur plus ou moins réguliers, et qui ne sont pas sans rappeler ceux du *Mon cœur* de Pauline Bureau, concourent pleinement à la mise sous tension du plateau ; du second, elle retire une authenticité, liée à ces interprètes non-professionnels dont elle aime s'entourer, et qu'elle sait aujourd'hui diriger le plus finement possible pour gommer les éventuels décalages avec les comédiens de formation. Au côté de Chloé Catrin, qui incarne alternativement la médecin et la directrice d'école – deux rôles dont les contours pourraient être affinés pour éviter quelques élans caricaturaux –, Loredana Iancu et Cara Parvu – en alternance avec Angelina Iancu – s'illustrent dans leur duo mère-fille, tel un attelage de femmes fortes, bien décidées à se servir de l'amour filial qui les unit pour transformer les montagnes en collines et vaincre l'adversité qui les menace. Toutes deux issues de la communauté roumaine de Strasbourg, elles profitent notamment du fin travail sur la langue – et sur l'absence régulière et calculée de traduction – menée par Caroline Guiela Nguyen, et finissent de donner à ce *Valentina* l'aura d'un « mensonge classé A ».

Vincent Bouquet – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

**Valentina**  
Texte et mise en scène Caroline Guiela Nguyen  
Avec Chloé Catrin, Angelina Iancu en alternance avec Cara Parvu, Loredana Iancu, Paul Guta, Marius Stoian, et les voix de Cristina Hurler et Adeline Guillot  
Dramaturgie Juliette Alexandre  
Scénographie Alice Duchange  
Consultation et interprétariat pour le roumain Natalia Zabrian  
Assistanat à la mise en scène Iris Baldoureaux-Fredon, Amélie Énon  
Son Quentin Dumay  
Musique Teddy Gauliat-Pitois  
Lumière Mathilde Chamoux  
Vidéo Jérémie Scheidler  
Cadreur Quentin Losser  
Costumes Caroline Guiela Nguyen, Claire Schirck  
Maquillage Émilie Vuez  
Stagiaire à l'assistanat à la mise en scène Noé Canel  
Film d'animation Wanqi Gan  
Accompagnement des habitant-es acteur-rices Flora Nestour  
Réalisation du décor Ateliers du TnS  
  
Production Théâtre national de Strasbourg  
Coproduction Piccolo Teatro di Milano – Teatro d'Europa ; Théâtre de l'Union, Centre dramatique national du Limousin  
Avec l'accompagnement du Centre des Récits du TnS  
  
Remerciements à l'association Migrations Santé Alsace et aux services de chirurgie cardiaque et de cardiologie des Hôpitaux Universitaires de Strasbourg  
  
*Valentina* est une adaptation du conte *Valentina ou la Vérité* paru aux éditions Actes Sud-Papiers dans la collection « Au singulier », en avril 2025.  
  
Durée : 1h20  
  
Théâtre national de Strasbourg, dans le cadre des Galas du TnS  
du 23 au 30 avril 2025  
  
Théâtre de la Ville, Les Abbesses, Paris  
du 2 au 15 juin



## Soir de Première avec Chloé Catrin



Photo Stan Alleaume

Chloé Catrin intègre l'École Supérieure d'Art Dramatique du Théâtre National de Strasbourg (TNS) en 2007. À sa sortie, elle incarne Hermione dans *Le Conte d'Hiver* de Shakespeare, mis en scène par Pauline Ringeade, puis joue dans *Harold et Maude* au Théâtre Antoine. Elle travaille pour les metteuses en scène Delphine Hecquet et Caroline Guiela Nguyen, qu'elle retrouve cette semaine au TNS pour la création de *Valentina*.

### ***Avez-vous le trac lors des soirs de première ?***

J'ai le trac, oh oui ! Les soirs de première et les jours d'avant. Je tachycarde, je tremble, je ne dors plus, je me dis que je dois aller voir un-e cardiologue, un-e hypnothérapeute, un-e sophrologue, un-e psychologue, faire un bilan complet chez ma généraliste... Je ne sais pas si on peut encore appeler ça « trac » ou carrément « crise d'angoisse » !

### ***Comment passez-vous votre journée avant un soir de première ?***

Terrée. Je me blottis dans mon terrier. Je deviens animale, je crois. J'entre en catalepsie et là, je me dis qu'il faut que j'ajoute à ma liste de rendez-vous : un-e neurologue, un-e chaman ou un-e comportementalisme animalier... Bref, ma vie sociale en prend un sacré coup. Les jours de première sont un enchantement pour mes proches !

### ***Avez-vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?***

Je deviens obsessionnelle. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place – si seulement il pouvait en être pareil chez moi (rires). Là, pour *Valentina*, je dessine mentalement mon parcours dans la pièce – comme lors des concours hippiques où je visualisais les obstacles avant d'entrer sur la piste –, puis je me concentre, mon casque sur les oreilles et toujours la même chanson en mode « repeat »... Obsessionnelle, je vous dis.

### ***Première fois où vous vous êtes dit « Je veux faire ce métier » ?***

Ça remonte à l'enfance. Ma directrice d'école était une dingue de théâtre, elle montait des spectacles avec toute l'école. En CM1, j'incarnais Morgane des fées dans une fresque sur les *Romans de la Table Ronde*. Je traversais la grande cour de l'élémentaire, seule, dans une robe violette, les cheveux dans le vent, une lune sur le front et ma voix dans les haut-parleurs disant : « *Moi, Morgane des fées, grande prêtresse de l'île d'Avalon, je vous le dis, le monde a changé...* ». Bon, là, j'étais carrément transcendée ! J'ai encore ce souvenir au creux du cœur. La magie. Les sorcières. De là à me dire que j'allais faire ce métier...

**Premier bide ?**

Enfant également. Décidément, l'enfance... Premier spectacle avec la Compagnie de la Tasse de Thé au Carré Amelot, à La Rochelle. Je jouais Cléopâtre (légère pression), je rentre sur scène, je me place dans la douche de lumière et là : un blanc. Monumental, le blanc. Réflexe de survie, j'ai tourné les talons et je suis repartie en coulisses illico. Cléopâtre a chu de son char ce soir-là.

**Première ovation ?**

Après une année et demie d'auditions ratées au Jeune Théâtre National (JTN) et une certaine idée de la désespérance, standing ovation au Théâtre Antoine pour Harold et Maude mise en scène par Ladislas Chollat. Bon, il y avait Line Renaud sur scène, ça aide un peu, je pense.

**Premier fou rire ?**

Sur la pièce *Harold et Maude*, toujours. Pendant une scène d'enterrement, l'un de mes partenaires (Denis Berner) m'a murmuré à l'oreille une blague terrible. J'ai pouffé et j'ai tellement contenu la vague irrépressible de rire qui montait que des larmes ruisselaient sur mes joues. J'ai feint un immense chagrin. Totalement sacrilège, mais mémorable.

**Premières larmes en tant que spectatrice ?**

Alors, je pleure beaucoup, beaucoup, au théâtre, au cinéma, dans la vie, quand je lis un livre, quand j'en lis à mes enfants, donc j'accumule beaucoup de souvenirs de larmes. Retrouver le premier est une gageure.

**Première mise à nu ?**

Dans *Elazen* au CDN de Dijon. Ma première pièce en tant qu'autrice, que j'ai jouée et mise en scène (avec Clément Clavel et notre compagnie, La Seconde vie). L'impression que tout le monde contemplait mon intérieur : « *C'est ça qu'il y a dans sa tête ? Ah, et ce sont ses viscères ça ? Et là ? Ah, là, c'est sa fragilité émotionnelle* ». Mais ce que j'aime, c'est l'après, quand les gens du public partagent aussi leurs secrets, nous parlent de leur burn-out (le sujet d'*Elazen*), nous ouvrent une partie de leur intimité. Ça donne du sens au théâtre et à la vie.

**Première fois avec une idole ?**

Mince, je sèche. Je n'ai pas tellement d'idole... Alors, disons un non-humain et un très bel être vivant : Vivaracho, cheval lusitanien de 25 ans qui a participé à notre spectacle *Les Choses capitales* en 2015 à Villeréal. Une force de vie ! Merci pour le rêve, l'ami.

**Première interview ?**

Un spot sur VHS pour la MAIF en CE2, que ma mère doit détenir caché au fond d'un buffet. Ô gloire !

**Premier coup de coeur ?**

*Le Roi Lear* dans la mise en scène de Jean-François Sivadier vu quand j'étais élève au TNS. La troupe, le théâtre, la ferveur et la joie. Et Clément Clavel rencontré aussi au TNS, mon âme soeur.

# Valentina de Caroline Guiela Nguyen



Un soir, au retour de l'école, Valentina découvre un mot sur la table. Il a été écrit en français par le médecin, pour sa maman, qui ne parle pas la langue. Il faut traduire. Valentina se tient là, face à sa mère, la vérité imprononçable en bouche : une nouvelle qui pourrait abîmer le cœur et provoquer un incendie dans leurs vies. La vérité, on l'ordonne ou on la retire, on l'espère ou on l'étouffe. Elle est la flamme autour de laquelle gravite la nouvelle création de Caroline Guiela Nguyen, écrite comme un conte, au plus près du métier d'interprète professionnel et de la communauté roumaine de Strasbourg.

## **Valentina**

**Création du TnS – Production**

**Spectacle en français et en roumain, surtitré**

**Texte et mise en scène**

**Caroline Guiela Nguyen**

**Avec**

**Chloé Catrin, Loredana Iancu, Marius Stoian, Paul Guta, Angelina Iancu et Cara Parvu (en alternance)**

**[Assistanat à la mise en scène] Iris Baldoureaux-Fredon, Amélie Énon**

**[Dramaturgie] Juliette Alexandre**

**[Scénographie] Alice Duchange**

**[Vidéo] Jérémie Scheidler**

**[Lumière] Mathilde Chamoux**

**[Son] Quentin Dumay**

**[Musique] Teddy Gauliat-Pitois**

**[Maquillage] Emilie Vuez**

**[Interprète français-roumain au plateau] Natalia Zabrian**

**[Stagiaire à l'assistanat à la mise en scène] Noé Canel**

**Production Théâtre national de Strasbourg**

**Coproduction Piccolo Teatro de Milan, Théâtre de l'Union, Centre dramatique national du Limousin**

**Avec l'accompagnement du Centre des Récits du TnS**

**Le décor est réalisé par les ateliers du TnS.**

**Création le 23 avril 2025, dans le cadre des Galas du Théâtre national de Strasbourg**

**Avant-première au festival FIND – Schaubühne, Berlin les 9 et 10 avril 2025**

**Le conte Valentina est publié chez Actes Sud**

*du 23 au 30 avril 2025*

*TNS, Strasbourg*



PRESSE ÉTRANGÈRE

# **schaubühne**

***Kritikenspiegel***

**FIND FESTIVAL 2025**

**»SAIGON«**

**»Valentina«**

**»LACRIMA«**

von Caroline Guiela Nguyen

4. - 13. April 2025

# Spielzeit

Die Monatsbeilage für Theater, Musik und Tanz

April 2025

**Oper** Kiril Serebrennikov zeigt „Don Giovanni / Requiem“ – Seite 2

**Theater** Atom Egoyan inszeniert „Donation“ – Seite 6

**Theater** Matthias Brandt spielt mit in „Warten auf Godot“ – Seite 23



Mit großem  
**SPIELPLAN**  
für den April

© Manuel Braun

## THEATER

# Gewalt und Geheimnis

Die vietnamesisch-französische Regisseurin Caroline Guiela Nguyen ist Artist in Focus beim Festival Internationale Dramatik an der Schaubühne

ANZEIGE

Oper & Konzert

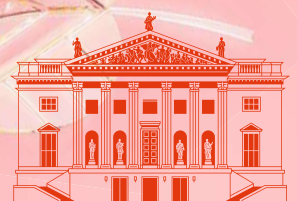
**Festtage  
2025**

11. → 21. April

! Tickets!  
staatsoper-berlin.de

Mit u. a.

Joyce DiDonato, Elina Garanča, Philippe Jordan, Francesco Lanzillotta, Anne-Sophie Mutter, Andreas Schager, Rachel Willis-Sørensen, Simone Young



Staatsoper  
Unter den Linden



## THEATER

# Unaussprechliche Wahrheit

Die französisch-vietnamesische Regisseurin Caroline Guiela Nguyen ist Artist in Focus beim Festival Internationale Neue Dramatik FIND

Caroline Guiela Nguyen hat gerade eine Menge zu tun. Sie ist nicht nur mitten in den Proben ihres brandneuen Stücks „Valentina“, das beim Festival Internationale Neue Dramatik an der Schaubühne noch vor der Premiere in Straßburg gezeigt wird. Sie leitet auch das Théâtre National de Strasbourg, eines der größeren Häuser in Frankreich. Zu ihm gehört außerdem eine Schauspiel-Akademie. Auch Guiela Nguyen studierte dort Regie. „Es war am Anfang ein wenig merkwürdig, als Chefin zurückzukehren. Aber ich bin ganz glücklich darüber, denn ich kenne die Schule ja gut, weil ich dort ausgebildet wurde. Und mittlerweile haben mich meine jetzigen Aufgaben so sehr in Beschlag genommen, dass ich fast vergessen habe, dass ich dort Absolventin war.“

„Valentina“ ist ein ungewöhnliches Projekt, sogar für jemanden wie Guiela Nguyen, die zuvor mit ihrer freien Gruppe auch im Gefängnis Theater gemacht hat. Denn die Hauptrolle teilen sich zwei neunjährige Mädchen. „Es ist das erste Mal, dass ich mit Kindern arbeite. Ich merke jetzt, dass ich das sehr mag und dass sie ein wirklicher Reichtum sind“, berichtet sie. Die Titelrolle, die die beiden Mädchen alternierend spielen, ist durchaus fordernd. „Es handelt sich um eine Tochter, die für ihre aus Rumänien stammende Mutter, die kein Französisch spricht, die Anweisungen des Arztes übersetzen muss, damit sie von einer schweren Krankheit geheilt wird“, erklärt Guiela Nguyen. Dabei stellt sich für das Mädchen auch die Frage, ob sie die schwer zu verkraftende Diagnose ihrer Mutter übersetzen soll, oder ob sie die Wahrheit besser verschweigt.

Es handelt sich um eine Situation, wie aus dem Leben gegriffen. Guiela Nguyen hat die Geschichte aber frei erfunden. „Keine meiner Geschichten, die ich im Theater zeige, ist eine wahre Geschichte, auch bei ‚Saigon‘ und ‚Lacrima‘ ist

das so“, bezieht sie sich auf die anderen beiden Produktionen, die ebenfalls bei FIND gezeigt werden. „Ich beschäftige mich lange und intensiv mit einem Thema, versenke mich regelrecht darin, ob das nun die Modebranche ist wie in ‚Lacrima‘, wo es um die Produktion eines Kleids für ein Mitglied der königlichen Familie in Großbritannien geht, oder die französische Kolonisation in Vietnam wie in ‚Saigon‘. Danach aber ziehe ich mich zurück und schreibe.“ Wenn sie dann inszeniert, legt sie großen Wert auch auf kleinste Details, dass das Publikum oft den Eindruck gewinnt, es handelt sich um erstklassiges Dokumentartheater. „Dazu trägt sicher bei, dass ich gern mit Menschen zusammenarbeite, die über keine Theatererfahrung verfügen. Das verleiht den Aufführungen einen Charakter des Realen“, sinniert sie. In ‚Lacrima‘ tauchen daher auch Stickerinnen aus der Bretagne auf. In ‚Saigon‘, einem Panorama der vietnamesischen Exilgemeinde in Paris, sind vietnamesische Akteure auf der Bühne. Und in „Valentina“ besteht das Ensemble vornehmlich aus Menschen mit rumänischen Wurzeln.

Guiela Nguyen bringt mit ihrer Methode das Reale und das Fiktive in ein ganz besonderes Verhältnis: „Das, was mich antreibt, ist eine Transformation des Realen. Das nenne ich dann Fiktion. Aber diese Transformation dient nicht dazu, die reale Welt zu vergessen, sondern sie besser zu verstehen und sie auch umzuformen.“

„Valentina“ ist ein eindrücklichen Plädoyer, auch im Gesundheitswesen Voraussetzungen zu schaffen, damit Menschen, die der jeweiligen Landessprache nicht mächtig sind, als Patienten in Würde behandelt werden – eben mit Übersetzern, die geschult sind, auch schwer zu verarbeitende Mitteilungen sensibel an die Adressaten zu übermitteln.

Von Tom Mustroph

**Premiere „Valentina“ am 9.4., 18 Uhr in der Schaubühne**

Weitere Vorstellungen am 10.4., 17 und 20.30 Uhr

Von Carolina Guiela Nguyen sind zwei weitere Produktionen zu sehen: „Lacrima“ am 5.4., 20.30 Uhr und 6.4., 20 Uhr „Saigon“ am 12.4., 20.30 Uhr und 13.4., 18.30 Uhr



Caroline Guiela Nguyen geht es in ihren Stücken um die Transformation des Realen.

ANZEIGE

## Richard Wagner im April

ab 5. April Tannhäuser und der Sängerkrieg auf Wartburg

ab 6. April Lohengrin

ab 12. April Die Meistersinger von Nürnberg

ab 21. April Der fliegende Holländer

Infos und Karten  
www.deutscheoperberlin.de  
030 343 84 343

DEUTSCHE OPER BERLIN



Lohengrin / Foto: Ruth Tromboukis





# Gewalt, Geheimnisse und die Kunst, die eigene Würde zu bewahren

Das Festival Internationale Neue Dramatik FIND an der Schaubühne zeigt vom 4. bis 13. April herausragendes politisches Theater

Text: Tom Mustroph

**Mit dem FIND holt die Schaubühne schon seit mehr als zwei Jahrzehnten exzellente sozialkritische Theaterproduktionen aus dem Ausland nach Berlin.** In der diesjährigen Ausgabe geht es thematisch um Schattenseiten der internationalen Modeindustrie, um strukturelle Diskriminierung im Gesundheitswesen, um Rassismus und Menschenhandel sowie das Überleben im postsowjetischen Alltag. Die Themenauswahl zeigt nicht nur, in welch düsteren Zeiten wir leben. Viele der Arbeiten legen die Aufmerksamkeit darauf, wie Einzelne auch schrecklichen Erfahrungen trotzen können. Ein wenig Hoffnung sprießt in all dem Dunkel also auch.

Der kirgisische Regisseur Chagaldak Zamirbekov versammelt in der Dokumentartheaterproduktion „Nest“ (11.–13. April) gemeinsam mit seinem Ensemble verschiedenste Lebensgeschichten aus seiner Heimat. Da ist ein Mann, der von seinem zum radikalen Islamisten mutierten Vater berichtet. Eine junge und eher orientierungslose Feministin taucht auf, dann eine Frau, die entführt und zwangsverheiratet wurde. All diese Begegnungen finden in einem Flur statt. Und allen Protagonisten geht es darum, ihren eigenen Weg in dem Chaos einer postsowjetischen Gesellschaft zu finden, in der das Alte noch wirkmächtig und das Neue nicht immer glücksverheißend ist.

Die ganze Welt ist ein Flur: Szene aus der Dokumentartheaterproduktion „Nest“ (r.)

Schwerpunkt des Festivals ist eine Werkchau der französisch-vietnamesischen Regisseurin Caroline Guiela Nguyen. Dem FIND-Publikum dürfte sie wegen des Gastspiels ihres Erfolgsstücks „Saigon“ aus dem Jahr 2018 bekannt sein. Emigranten aus und Re-Migranten nach Vietnam treffen sich in einem Restaurant, das sich erst in Saigon befand und nach dem Abzug der französischen Besatzer in den 1950er Jahren in Paris einen neuen Ort fand. Die Wirtin nennt sich Marie Antoinette, nach der guillotinierten letzten

französische Königin. Die Geschichte hat Guiela Nguyen nach vielen Interviews und Begegnungen mit vietnamesischen Migrantinnen und Migranten komponiert. Es ist keine wahre Geschichte, aber eine Fiktion, die sehr wahrhaftig wirkt. „Ich versenke mich erst in ein Thema, höre viel zu, brauche auch meine Zeit, bevor ich mich dann ans Schreiben setze“, beschreibt sie in einem Telefonat mit dem tip ihre Arbeitsweise. Weil sie in ihren Inszenierungen auf viele Details achtet, seien es Kleidung, Bühnenelemente

Foto: Ilya Karimjanov







Foto: Michiel Devijver

oder sprachliche Besonderheiten, und weil sie gern mit Schauspiel-Laien arbeitet, die dank ihrer individuellen Ausstrahlung große Authentizität in die Aufführungen bringen, stellt sich sehr oft der Eindruck von Dokumentartheater dar. „In ‚Saigon‘ arbeitete ich mit vietnamesischen Schauspielern zusammen. In ‚Lacrima‘, wo es um die Anfertigung eines Kleides für die königliche Familie in England geht, treten Stickerinnen aus der Bretagne auf. Und in ‚Valentina‘, dem neuesten Stück, in dem eine aus Rumänien stammende Mutter auf die Übersetzungshilfe ihrer kleinen Tochter angewiesen ist, um die Diagnose des Arztes aus Frankreich zu verstehen, ist mit rumänischen Schauspielern besetzt“, erklärt sie. In diesem fiktivem Hyperrealismus wird die Rolle der Tochter dann auch von einem jungen Mädchen übernommen. Zwei neunjährige Darstellerinnen spielen abwechselnd. Beide kommen für die insgesamt drei Aufführungen von „Valentina“ auch nach Berlin (9.+10. April). „Lacrima“ und „Saigon“ werden je zwei Mal gezeigt (5.+6. sowie 12.+13. April). Guiela Nguyen freut sich vor allem, dass ihre drei letzten Stücke in Berlin zusammen gezeigt und ihre drei sehr unterschiedlichen Ensembles gemeinsam in der Stadt sein werden.

Sie selbst, die mit einer freien Gruppe begann, ist mittlerweile Intendantin des Theatre national in Strasbourg – einem großen Haus mit etwa 100 Mitarbeitenden und Sälen mit 500 und 200 Plätzen. Aus ihrer Erfahrung als freie Regisseurin arbeitet sie in ihrer neuen Position auch an Strukturveränderungen: „Wir haben ein Centre des Récits eingerichtet, das Künstlern vor allem zu Beginn des Entwicklungsprozesses helfen soll.“ Man kann es sich als Mischung aus Archiv und Recherchelabor für Experten des Alltags vorstellen. „Ich selbst habe es bei ‚Valentina‘ dafür genutzt, Übersetzer aus Krankenhäusern zu finden und über ihre

Arbeit zu interviewen“, berichtet sie. In „Valentina“ geht es gerade um den Mangel an Übersetzerinnen und Übersetzern im Krankenhausalltag. Eigentlich sollen sie dafür sorgen, dass Kranke, die nicht der Landessprache mächtig sind, adäquat versorgt werden können. Im Stück wird Valentina aber mit der Entscheidung konfrontiert, ob sie ihrer Mutter eine sehr schlimme Diagnose übermitteln oder ihr die Nachricht lieber verschweigen soll. In der medizinischen Fachsprache, die oft auch Muttersprachler nur schwer verstehen können, erkennt die Regisseurin eine systemische Gewalt, die im Falle von Sprachbarrieren noch viel krassere Auswirkungen haben kann.

Im Rahmen des Festivals gibt es auch Wiederbegegnungen mit Jan Lauwers von der belgischen Kultgruppe Needcompany („Un sublime Error“, 8.+9. April) und mit Milo Rau („Medeas Kinderen“, 4.–6. April).

Die aus Burundi stammende Regisseurin Consolate setzt sich in „Icitori“ (7.+8. April) mit den Themen Menschenhandel und Rassismus auseinander, beruhend auch auf eigenen Erfahrungen als nach Belgien verbrachtes Waisenkind. Das Reenactment eines Streitgesprächs zwischen dem Bürgerrechtsaktivisten und Schriftsteller James Baldwin und dem neu-rechten Vordenker William F. Buckley Junior aus dem Jahr 1965 durch die New Yorker Gruppe Elevator Repair Service macht nicht nur Zeitgeschichte lebendig. Die wortgetreue Performance legt auch frei, wie tief verwurzelt rassistische Überzeugungen nicht nur in der US-Gesellschaft sind – und wie man ihnen intellektuell begegnen kann („Baldwin and Buckley at Cambridge“, 10.–13. April).

Schaubühne Kurfürstendamm 153, Wilmersdorf, 4.–13.4., 14–60 €, [www.schaubuehne.de](http://www.schaubuehne.de)

Die Inszenierung „Medeas Kinderen“ (o.) von Milo Rau kommt aus Gent

**BAR JEDER VERNUNFT**

Die Geschwister Pfister präsentieren:

## Ursli Pfister

Peggy March, Frau Huggenberger und ich

**2. — 20.4.**

[bar-jeder-vernunft.de](http://bar-jeder-vernunft.de)

**BAR JEDER VERNUNFT**

Berlin-Premiere

## Das Geld liegt auf der Fensterbank, Marie

Glorreich versieben

**24. & 25.4.**

[bar-jeder-vernunft.de](http://bar-jeder-vernunft.de)

**TIPI AM KANZLERAMT**

## Meret Becker

& Dietmar Loeffler interpretieren BARBARA

NACHTBLAU

**3. — 5.4. / 28.4. — 1.5.**

[tipi-am-kanzleramt.de](http://tipi-am-kanzleramt.de)

**TIPI AM KANZLERAMT**

## Berlin, Du coole Sau!

Die Berlin-Revue

The Capital Dance Orchestra feat. Sharon Brauner & Meta Hüper/Susi Wiemer

**15. — 27.4.**

[tipi-am-kanzleramt.de](http://tipi-am-kanzleramt.de)

Mit Ralph Morgenstern oder Ades Zabel



Mittendrin



KELA COTO

Milo Fitzpatrick und seine Band Vega Trails ließen sich von Spaniens Landschaft inspirieren.

## Der Klang der Sierra de Guadarrama

Ronald Klein

Das britische Trio Mammal Hands kombiniert seinen vom Jazz inspirierten Kern mit Ambientflächen und Einflüssen aus der zeitgenössischen Klassik. Ähnlich eklektizistisch gehen die britischen Kollegen vom Portico Quartet vor, die zeitgenössischen Jazz mit Anleihen aus Weltmusik und Elektronik kombinieren.

Beide Formationen schufen in den vergangenen Jahren richtungsweisende Alben. Zwei ihrer Musiker bilden seit einiger Zeit das Duo Vega Trails: der Saxofonist Jordan Smart (Mammal Hands) und der Kontrabassist Milo Fitzpatrick (Portico Quartet). 2022 erschien das von der Kritik vielbeachtete Debüt „Tremors in the Static.“

Im vergangenen Jahr nahmen sie in der Sierra de Guadarrama, nordwestlich von Madrid, den Nachfolger auf. Die Landschaft habe die Kompositionen stark beeinflusst, erläutert Fitzpatrick. Die Atmosphäre in der Dämmerung bei pinkvioletterm Licht übersetzten die Musiker in verträumt-elegische Songs – und ebenso in energetische Aufbruchsstimmung eines Sonnenaufgangs wie in „Murmur.“

Die Stamminstrumente des Duos werden ergänzt durch ein Streicherquartett unter der Leitung der polnischen Pianistin und Komponistin Hania Rani sowie das Klavier von Taz Modi (Portico Quartet), der als Gastmusiker mitwirkt.

Unterm Strich sind die hohen Erwartungen ans zweite Album mehr als erfüllt. Die zehn instrumentalen, genreübergreifenden Songs fesseln unmittelbar und dank ihrer Vielschichtigkeit auch nachhaltig. Wer zu Ostern eine Reise plant, kann das Duo am 19. April in der Hamburger Elbphilharmonie erleben.

Vega Trails  
**Sierra Tracks**  
(CD/2LP, Gondwana Records)

### Impressum

**Verlag**  
FUNKE Medien Berlin GmbH,  
Friedrichstraße 70, 10117 Berlin

**Vermarktung**  
Funke Services GmbH

**Anzeigen**  
Christian Schuler

**Redaktion**  
Raufeld Medien GmbH,  
Paul-Lincke-Ufer 42/43,  
10999 Berlin  
Leitung Editorial Services:  
Christoph Schultheis (V.i.S.d.P.)  
Redaktionelle Mitarbeit: Ronald Klein  
Layout: Claudia Kahnt, Anja Schoor

**Druck**  
Pressedruck Potsdam GmbH,  
Friedrich-Engels-Straße 24,  
14473 Potsdam

**Erscheinungstermin**  
28. März 2025  
TITELFOTO: JÖRN HARTMANN

Berliner Morgenpost, Berliner Bühnen, 28. März 2025



Kinder sind die Protagonisten in Milo Raus „Medea’s Kinderen“  
LA VERITE PIC

### Theater

# Fokus auf das Politische im Privaten

Die Schaubühne lädt im Rahmen von FIND 2025 zehn internationale Produktionen ein

Katrin Starke

Betonwände sind aufgerissen, Kabel liegen herum. Im kommenden Jahr soll hier, am Kurfürstendamm 156, die Renovierung beginnen. Der Raum, ehemals eine Gastronomie, gleicht eher einer Baustelle denn einer Spielstätte. Die Decke ist niedrig, die Bühne daher auch nicht sehr erhöht.

#### Biografische Momente ziehen sich als roter Faden durch

Am 5. April wird eine alte Frau auf diese Bretter steigen. Jo Libertiaux, 79 Jahre alt. Keine Schauspielerin, sondern Friseurin von Beruf. Eine Frau, die ein normales Familienleben geführt hat. Keine Feministin, keine Heldin. Und doch hat ihr Sohn, der wallonische Schauspieler Cédric Eeckhout, in ihrer Biografie den Willen zur Unabhängigkeit entdeckt. Denn in den 1980er-Jahren lässt sie sich scheiden und nimmt damit eine gesellschaftliche Stigmatisierung in Kauf. Mit der Inszenierung „Héritage“ hat Eeckhout seiner Mutter eine Liebeserklärung gemacht. Zu sehen ist das Stück beim Festival Internatio-

nale Neue Dramatik FIND, zu dem die Schaubühne am Lehniner Platz renommierte Theatermacher, aber auch Neuentdeckungen im April nach Berlin einlädt. Zehn Produktionen aus aller Welt werden zum ersten Mal in Deutschland zu sehen sein. „Viele Arbeiten verbindet die Erkundung des Politischen im Privaten“, erklärt Dramaturg Nils Haarmann, Mitglied des Kuratorenteams.

Zuallererst seien es die Inhalte, weshalb ein Stück die Aufmerksamkeit der Kuratoren auf sich ziehe. „Dann schauen wir, ob die Form des Erzählens einen neuen Blick auf ein Thema eröffnet“, erklärt Haarmann. So wie bei „Héritage“. „Ein Stück, bei dem die Mutter des Regisseurs auf der Bühne ist, haben wir zuvor noch nicht gesehen“, sagt der Dramaturg. Das mache diese fast dokumentarische Inszenierung besonders. „Héritage“ ist eine von insgesamt drei Produktionen, die in der temporären Spielstätte am Kurfürstendamm über die Bühne geht. „Ein toller Ort“, schwärmt Haarmann, „mit riesigen Fensterfronten zum Ku’damm hin“.

### Termine

**FIND 2025**  
4. bis 13. April

**Schaubühne**  
Kurfürstendamm 153  
Wilmerdorf  
Tel.: 030 – 89 00 23  
**www.schaubuehne.de**

Dort wird auch die kirgisische Produktion „Nest“ gezeigt. Basierend auf Interviews zeichnet Regisseur Chagaldak Zamirbekov das Porträt einer Gesellschaft im Umbruch. Das Setting ist eine Wohnung in Bischkek, Kirgisiens Hauptstadt. „Der Zuschauer fühlt sich fast wie ein Eindringling, der einen voyeuristischen Blick durch den Türspalt wirft“, so Haarmann. Starkes Autorentheater ist auch die dritte Inszenierung, zu der die Schaubühne in ihr Provisorium bitet: In „Iciorori“ befragt die belgisch-burundische Schauspielerin Consolate ihre eigene Adoptionsgeschichte – „eine schmerzhaft und zugleich befreiende Auseinander-

setzung mit Identitätszerstörung und Menschenhandel“.

**True Crime trifft bei Milo Rau auf einen bekannten antiken Mythos**  
Es sind ganz unterschiedliche Formate, die FIND 2025 auszeichnen. Milo Rau beispielsweise, der in „Medea’s Kinderen“ den Kriminalfall einer fünffachen Kindsmörderin in Belgien mit der antiken Medea-Tragödie verbindet, lässt Kinder zwischen acht und 13 Jahren über diese Bluttaten reflektieren. Mit dem Dramatiker Jan Lauwers kommt erstmalig eine Legende des belgischen Autorentheaters an die Schaubühne: In „Un sublime Error“ lässt er den Schauspieler Gonzalo Cunill über eine Ménage à trois monologisieren, die in einer Katastrophe endet.

Als „Artist in Focus“ kehrt die französisch-vietnamesischen Regisseurin Caroline Guiela Nguyen an die Schaubühne zurück. Gezeigt werden in der Werkschau unter anderem ihr Klassiker – das Melodram „Saigon“, das beim FIND 2018 viel Aufsehen erregte – sowie ihre brandneue Inszenierung „Valentina“.

### Da geh ich hin



JANINE GULDNER

## Drei Kulturtipps von Anna Engel

Die 190 Jahre alte Komödie „Der Revisor“ von Gogol hat Philipp Tiedemann mit seinem Ensemble am Schlosspark Theater in eine schrille Verwechslungskomödie verwandelt, die nicht an Spitzen gegen die heutigen Zustände spart. Seit der Uraufführung in Sankt Petersburg wird das Stück als Klassiker der osteuropäischen Theatergeschichte gehandelt. In einer Welt, die von Leuten wie Putin, Trump und Musk geprägt ist, ist diese Farce über Machtbesessenheit, Güstlingswirtschaft und Lobbyismus aktueller als je zuvor.

„Sein oder Nichtsein“, der Anfang des berühmten Hamlet-Monologs und das wahrscheinlich bekannteste Theaterzitat überhaupt. Es stellt auch den Titel eines Romans des Schauspielers Klaus Pohl dar, in dem er die Proben zu Peter Zadeks berühmter Hamlet-Inszenierung beschreibt, an welchen er selbst beteiligt war. Daraus hat RambaZamba Theater ein Stück entworfen: eine poetisch-melancholische Liebeserklärung an das Theater als Spiegel unseres lebenslangen Kampfes mit unseren Irrtümern.

„Pick me Girls“ – ein so gut wie immer ausverkaufter Abend der deutschen Autorin Sophie Passmann. Sie selbst hat ihr Gender-Sachbuch für die Bühne des Berliner Ensembles umgearbeitet. So ist es, anders als das eher sachlich daherkommende Hörbuch, ein unterhaltsam spielerischer Solo-Abend, der mit Drive und Komik einen reflektierten feministischen Abend bildet.

Anna Engel ist leitende Dramaturgin der Vorpommerschen Landesbühne, die am 20. April das „Vineta“-Osterspektakel am Strand von Zinnowitz aufführt.

# „Wir können Gegenwirklichkeiten schaffen“

Dominik Paetzholdt, noch Künstlerischer Leiter des Kabarett-Theaters Distel, über die aktuelle Best-of-Show „Ziemlich beste Lieder“

Ronald Klein

#### Herr Paetzholdt, wie entstand die Idee zu „Ziemlich beste Lieder“?

**Dominik Paetzholdt:** Die Idee war, unserem Publikum mit diesem Abend ein ganz besonderes Highlight zu schenken – mit großer Band und drei Kabarettisten, eingebunden in ein musikalisch-satirisches Kabarettsspektakel. Lieder und Live-Musik spielen seit jeher eine wichtige Rolle in unseren Programmen, wenn auch eine untergeordnete zum Text. Daraus entstand die Idee, nun einmal die Musik in den Vordergrund zu stellen. Mein Wunsch war zu zeigen, dass Kabarett inhaltlich tiefgründig und bedeutsam sein kann und gleichzeitig durch die Musik emotional, berührend und mitreißend.

#### Der Abend beinhaltet 22 Songs aus den vergangenen zehn Jahren – eingebettet in einen neuen Kontext.

Durch die Spielszenen erhalten die Songs nicht nur einen neuen Kontext, sondern auch andere Schwerpunkte, denn alle Songs wurden textlich überarbeitet und aktualisiert. Einige Songtexte haben aber auch nach vielen Jahren nicht an Bedeutung verloren. Es ist frapierend, dass manche Themen über die Jahre sogar an Relevanz hinzugewonnen haben. Um den momentanen politischen Ereignissen gerecht zu werden, haben wir aber auch neue Songs komponieren und schreiben lassen.

#### Welche Themen kommen vor?

Wir spannen den Bogen von den großen politischen Themen hin zu

### Termine

**Ziemlich beste Lieder**  
Uraufführung: 12. April, 20 Uhr

**Kabarett-Theater Die Distel**  
Friedrichstraße 101, Mitte  
Tel.: 030 – 204 47 04  
**distel-berlin.de**

den alltäglich privaten. Es werden aktuell drängende Sachverhalte wie die Koalitionsbildung, der erstarkende Konservatismus und die Entwicklung weltpolitischer Machtverhältnisse verhandelt. Somit war unvermeidbar, dass sich die größten politischen Bullies (Trump, Putin, Weidel) ins Programm gedrängt ha-

ben. Wir widmen uns außerdem der Verfasstheit der Gesellschaft, dem Niedergang der SPD, dem Aufstieg von rechts, dem Einfluss von KI und Social Media und eigentlich allem, dass Sie interessieren könnte. Wie gesagt, damit alles erträglich bleibt – untermalt in D-Dur.

#### Sind Autokraten heute statt Stoff eher Konkurrenten des Politikabretts?

Da möchte ich gerne Thomas Lienenlücke, den Autor des Programms, zitieren: Es geht nicht darum, in einen Absurditätswettbewerb mit der Realität zu treten, den würden wir eh verlieren. Jedoch: Die Zeit schreibt überraschende Geschichten, verzichtet aber gern auf Pönten. Da sind dann wir gefragt. Außerdem können wir Gegenwirklichkeiten, Utopien schaffen, und

die sind notwendiger Balsam für Seele und Hirn.

#### Mit der Uraufführung verabschieden Sie sich als künstlerischer Leiter der Distel. Barrie Kosky hat einmal gesagt, dass zehn Jahre das Maximum für die Hausleitung seien. Sonst bestünde die Gefahr, sich zu wiederholen.

Tatsächlich sehe ich das ganz ähnlich, was die Gefahr des Wiederholens angeht. Dazu kommt aber auch, dass man als künstlerischer Leiter nach so vielen Jahren Gefahr läuft, den frischen Blick zu verlieren. Lebendige, künstlerische Prozesse entstehen durch immer wieder neue, andere Impulse. Ich bin sicher, dass meine Nachfolge mit seiner Perspektive, Erfahrung und Herangehensweise neue kreative Prozesse in der Distel eröffnen wird.





## Hot 8 Brass Band

**MUSIK** Den richtig furios-feurigen New-Orleans-Sound bekommt man in Berlin eigentlich nicht oft zu hören. Der Auftritt der Hot 8 Brass Band im Sälchen ändert das. Seit 1995, als einige Brass-Bands aus der Geburtsstadt des Jazz fusionierten, kombiniert die Truppe New-Orleans-Tradition mit Elementen aus Hip-Hop und Funk. Im Laufe ihrer Karriere haben sie mit Künstlern wie Jon Batiste, den Blind Boys of Alabama und Basement Jaxx zusammengearbeitet und gewannen 2022 einen Grammy für ihre Mitwirkung an Batiste's „Album of the Year“.

**Sälchen** Holzmarktstr. 25, Friedrichshain, 20 Uhr



## Valentina

**BÜHNE** Die französisch-vietnamesischen Regisseurin und Autorin Caroline Guiela Nguyen debütierte 2018 mit „Saigon“ beim Internationalen Festival für Neue Dramatik an der Schaubühne. In diesem Jahr kehrt sie als Artist in Focus mit einer Werkschau zurück, die auch die Preview von „Valentia“ vor der offiziellen Premiere Ende April in Strasbourg beinhaltet. Darin findet die Titelfigur eine Nachricht des Hausarztes an ihre Mutter. Valentina weiß, dass die Mutter die Nachricht aufgrund von Sprachbarrieren nicht verstehen kann. Sie ist hin- und hergerissen, ob und wie sie diese aufrüttelnde Nachricht übersetzen könnte.

**Schaubühne** Kurfürstendamm 153, Wilmersdorf, 17 Uhr



## Yasiin Bey

**MUSIK** Die Ära Mos Def ist längst vorbei, seit 2012 nennt sich der US-amerikanische Hip-Hop-Musiker und Schauspieler Yasiin Bey. Gemeinsam mit dem Rapper Talib Kweli ehren sie auf ihrem neuen Album „No Fear of Time“ den 2020 verstorbenen MF DOOM, eine prägende Figur im britischen Hip-Hop. Produziert von Madlib, einem langjährigen Wegbegleiter von DOOM, spiegelt das Album den Einfluss des englischen Rappers durch experimentelle Beats und kryptische Lyrik wider.

**Huxleys** Hasenheide 107-108, Neukölln, 19.30 Uhr

## Lush Blast: Tasting the untamed

**BÜHNE** Über eine Länge von 1300 Kilometern ziehen sich die Karpaten vom Wiener Becken bis in den Osten Zentralserbiens. Alica Minar und Dorota Michalak untersuchen in ihrer 50-minütigen Choreografie, wie viel Wildnis die Landschaft noch beinhaltet – und wie sich diese in uns spiegelt. Letztlich geht es darum, wie sich die Natur in der Kultur repräsentiert.

**Dock 11** Kastanienallee 79, Prenzlauer Berg, 19.30 Uhr



## Saya Gray

**MUSIK** Vater Jazztrompeter, Mutter Musikschulgründerin – der Weg für die Kanadierin mit japanischen Wurzeln, Saya Gray, schien vorgezeichnet. So begann die 1995 in Toronto geborene Musikerin ihre Karriere als Bassistin und startete 2019 ihre Solokarriere. Es folgten das Debütalbum und mehrere EPs, auf denen sie mit diversen Genres experimentierte. Im Februar diesen Jahres sorgte sie mit dem Album „Saya“ für Furore, darauf findet sie zu einem experimentellen Pop-Sound mit Elementen aus Folk, Country und Neo-Psychedelia.

**Columbia Theater** Columbiadamm 9–11, 20 Uhr



## Käthe Kruse: Konzert in Leder

**MUSIK** Voller Töne und Klänge steckt Käthe Kruses große Werkschau im Museum Berlinische Galerie. Die Künstlerin trat mit der West-Berliner Post-Punk-Kapelle Die Tödliche Doris auf. Gemeinsam mit Musiker-Kolleg:innen spielt Kruse heute auf einem Instrument der Schau: ihrem „In Leder“ gekleideten Schlagzeug.

**Berlinische Galerie** Alte Jakobstr. 124–128, Kreuzberg, 18.30 Uhr

## DO 10.4.



**KUNST**  
Eröffnungen  
„Johtingaidnu“,  
Projektraum  
Schering Stiftung, 18 Uhr,  
S. 149,  
„Foundations“,  
Haus Kunst  
Mitte, 19 Uhr,  
S. 151

**KLASSIK**  
Kammer-  
musikabend  
„Wider das  
Vergessen“ in  
der Deutschen  
Oper, S. 119

**BÜHNE**  
Festival zum  
Romaday in der  
Volksbühne,  
S. 118

**FILMSTARTS**  
„Louise und  
die Schule der  
Freiheit“, S. 87  
„Parthenope“,  
S. 87  
„Der Wald in  
mir“, S. 89  
„Another  
German Tank  
Story“, S. 94  
„Dog Man –  
Wau gegen  
Miau“, S. 96  
„Im Haus  
meiner Eltern“,  
S. 96  
„Das grosse  
Los“, S. 96  
„Voilà Papa!“,  
S. 97

Mehr Programm  
www.tip-berlin.de/  
event-tageshighlights





# Festival Neue Dramatik Politische Räume in der Schaubühne



Milo Rau schont sein Publikum nicht. In „Medea's Kinderen“ spielen 8- bis 13-Jährige einen realen Kriminalfall nach. Foto: Michiel Devijver<UN>

---

**Von Patrick Wildermann**

Alle guten Geschichten enden mit Schrecken und Tod“, sagt eines der Kinder, und wer wollte da widersprechen? Shakespeare hat es vorgemacht, und sehr viel früher schon die griechischen Tragöden: Wer ein Publikum bannen will, darf mit Mord und Totschlag nicht geizen. Das beherzigt entsprechend auch der Theatermacher Milo Rau in seiner am NTGent entstandenen Inszenierung „Medea's Kinderen“, die zur Eröffnung des diesjährigen Festivals Internationale Neue Dramatik (Find) an der Schaubühne gastiert.



Der Mythos der Königstochter Medea, die ihre eigenen Kinder ermordet, um sich am untreuen Ehemann Jason zu rächen, ist ja sozusagen die Mutter aller Schreckgeschichten. Wobei Rau ihr einen entscheidenden Perspektivwechsel verpasst: Er lässt die Kinder selbst erzählen. Und irritierend lustvoll ihren eigenen Tod performen.

Da sind ausnahmsweise wirklich mal Triggerwarnungen angebracht. Unter Einsatz von nicht wenig Kunstblut rekonstruiert ein Ensemble aus staunenswert talentierten 8- bis 13-Jährigen einen realen Kriminalfall mit Medea-Bezügen. Milo Rau beweist ja regelmäßig seine Gabe, in der Wirklichkeit die besten Theaterstoffe aufzuspüren. Hier eine Tragödie, die sich 2007 in Belgien ereignete: Eine vom Ehemann im Stich gelassene Frau schnitt ihren fünf Kindern die Kehle durch. Was auch über 2000 Jahre nach Euripides vor allem grell-misogyne Zuschreibungen nach sich zog.

## **Freude am Makabren**

Rau lässt nun die Kinder auf der Bühne den von Erwachsenen angerichteten Horror bewältigen – in einem Wechselspiel aus live hergestellten Filmszenen und smarter Theaterreflexion. Die Jüngsten gewinnen die Deutungshoheit über die Tragödie und dürfen auch der Freude am Makabren freien Lauf lassen. Ein spannender Festivalauftakt.

Die aktuelle Find-Ausgabe erkundet an zehn Tagen mit Gastspielen aus Frankreich, Spanien, den USA oder Kirgisien vor allem, welche Spuren gesellschaftliche Umbrüche in unseren intimsten Beziehungen hinterlassen. Wie politische Konflikte in unsere vier Wände eindringen. Dafür stehen einerseits die Arbeiten der französisch-vietnamesischen Regisseurin Caroline Guiela Nguyen, die in diesem Jahr „Artist in Focus“ ist und mit ihrer Kompanie Les Hommes Approximatifs gleich drei Stücke nach Berlin bringt. Darunter befindet sich auch ihre neueste Arbeit „Lacrima“ über strukturelle Gewalt in einem Modehaus, das ein Kleid für die Hochzeit der britischen Prinzessin anfertigen soll.

Wie gesellschaftspolitische Schieflagen auf die einzelne Biografie durchschlagen, davon handelt auch das Singspiel „Safe House“ des irischen Dramatikers und Regisseurs Enda Walsh („Disco Pigs“), das ebenfalls am Eröffnungswochenende lief. Eine junge Frau namens Grace (Kate Gilmore)

versucht in einer verlassenen Handballhalle, die Scherben ihres von Drogen, Verlust und Gewalterfahrung geprägten Daseins wieder zusammenzusetzen. Grace trägt ihre Geschichte in sehnsüchtig ausgreifenden Popballaden der Komponistin Anna Mullarkey vor, aus denen einerseits die existenzielle Einsamkeit spricht („*waiting for something, expecting nothing new*“), in denen aber ebenso die Frage aufschillert, ob nicht jedem noch so jämmerlich scheinendem Leben eine Grandezza innewohnt.

Genau das thematisiert – aus einer etwas geweiteten Perspektive – auch die Arbeit „Héritage“ („Erbe“) des belgischen Schauspielers Cédric Eeckhout. Der holt sich seine 80-jährige Mutter auf die Bühne, eine Friseurin und Mutter von vier Söhnen, um mit ihr durch das Fotoalbum ihrer Vergangenheit zu flanieren. Sensationen hält das Stück nicht parat, dafür überzeugt es als liebevolle Hommage an die Lebensklugheit und erfrischende Unangepasstheit der Hauptdarstellerin. Manchmal kommen gute Geschichte eben doch ohne Schrecken aus.



berliner szenen

Urban? Notfall? Köfte?

Satt und zufrieden sitze ich in einem Kreuzberger Köfteladen, als eine Frau die Tür aufdrückt, die immer so schnell wieder zugeht. Dicht hinter ihr noch eine Kundin. Absichtlich wohl lässt die erste die Tür zuschnappen. Kleine Wortkeilerei. Dann die erste laut: Für 'ne Nutte Lakai spielen? Verächtlich gestikuliert sie jetzt in Richtung der zweiten, die sich klug einen Tisch ganz hinten sucht. Und weiter geht's, jetzt an uns alle gerichtet. Ph! Einer mit Lackbotten bis zum Hintern und blondiert bis an' Arsch die Tür uffhalten, so'ner Domina aus Watweeßickwoher? Weiter kommt sie nicht: Ein Mitarbeiter im Türsteherformat ist, zack, vor Ort und komplimentiert sie ruhig und mit bemerkenswert weichen Händen aus dem Laden.

Die 50er-Jahre-Tür mit zu knapp eingestelltem Schließergang geht erneut auf. Jung geblieben, in Jeansjacke tritt nun eine weitere Frau ein. Ich stutze einen Moment ungläubig, denn es wirkt so, als sei sie vor Kurzem der Giftschlange böse in die Quere gekommen. Ihre Wangen sind, von beiden Augen ausgehend, von tiefroten Blutergüssen gezeichnet. Wirkt schlimm. Dann springe ich auf und frage, ob sie Hilfe braucht. Danke, nein, meint sie und geht zielstrebig zum Tresen.

Schafft sie aber nicht ganz, denn jetzt stürzt der halbe Laden auf sie ein. Was ist passiert? Sie Arme! Schläge? Mann? Schmerzen? Demo?, fragen sie besorgt von allen Seiten. Eine anrührende Szene mit Seltenheitswert in dieser unwirtlichen Zeit. Sie verneint alles, sogar lächelnd: Nicht schlimm. Nur gestürzt. Inshallah!, rufen zwei. Zu Urban? Notfall?, fragt ein tiefer Bass trotzdem noch, tatsächlich sie ernst. Nein, schon gestern, alles gut. Nix gut, wir laden Sie ein! Köfte, Tee? Ich wollt' hier eigentlich nur was über Ebay abholen, sagt sie. Zögert. Und bleibt zu Tee und Grillspieß.

An diesem guten Ort.  
Felix Primus

verweis

Tót auf dem Trottoir

Immer fein, an einem Schaufenster vorbeizuziehen und plötzlich ist darin Kunst zu sehen, die dann nonchalant das Trottoir zum Ausstellungssaal erklärt. Und geradezu subversiv wirkt es, wenn dann eine Eröffnung stattfindet. Heute gibt es eine solche Straßenvernissage bei Edition Block in der Schaperstraße, ab 18 Uhr. Das Schaufenster bestücken wird Endre Tót, der weit über 80-jährige, ungarische Konzeptkünstler. Der hat Jahrzehnte lang mit Mail Art seine eigene, kunstvolle Form der Kontaktpflege über den Eisernen hinweg betrieben und produzierte nach 1989 vornehmlich Skizzen und Monochromes. „TÓTallJOY“ heißt die Schau-fensterschau.

Von Verena Harzer

Der wallonische Schauspieler Cédric Eeckhout beginnt „Du bist ...“, dann hält er inne. Er trägt ein langes rotes Ballkleid mit paillettenbesetzten Spagettiträgern und leicht verschmierte, dicke Kajalstriche unter den Augen. Langsam lässt er seinen warmen Blick von rechts nach links über alle Zuschauerreihen gleiten. Er lässt sich Zeit, will mit jedem Einzelnen eine Verbindung aufbauen. Als er mit der Person direkt vor sich Augenkontakt aufnimmt, wird sein Lächeln intensiver – und er beendet seinen Satz: „... eine Heldin.“

Um diese Heldin, die in der ersten Reihe vor Eeckhout sitzt, dreht sich in diesem Theaterstück alles. Es ist Jo Libertiaux, Eeckhouts 79-jährige Mutter. Und es ist ein bewegender Moment an diesem Samstagmittag in der Nebenspielstätte Ku'damm 56 der Berliner Schaubühne. Einige Zuschauer wischen sich diskret über die Augen.

Gerade noch stand Libertiaux mit ihrem Sohn vor dem Publikum. Gemeinsam haben sie, begleitet von der Musikerin Pauline Sikirdji, mit wenigen Requisiten, Film- und Fotoprojektionen ihr Leben erzählt. Unsentimental, ehrlich und gerade auch deshalb zutiefst berührend.

„Héritage“ heißt das autobiografische Stück von Cédric Eeckhout. Zu sehen ist es auf dem diesjährigen FIND-Festival der Schaubühne, dem großen internationalen Theaterfestival für zeitgenössische Dramatik in Berlin.

Dieses Jahr sind Inszenierungen aus Frankreich, Belgien, Irland, Spanien, den USA und Kirgisien eingeladen. Fast alle sind zum ersten Mal in Deutschland zu sehen.

Kuratorischer Leitfaden sei in diesem Jahr die politische Erkundung des Privaten, steht in der Programmzeitung. Erkundet werden soll, welche Spuren gesellschaftliche Umbrüche in unseren intimsten Beziehungen hinterlassen.

Ein fruchtbarer Ansatz, wie das Eröffnungswochenende zeigt. Zu Gehör gebracht werden ausschließlich Stimmen von Menschen, die im Schatten der großen Ereignisse stehen. Und deren Existenzen natürlich trotzdem davon geprägt sind.

Das Stück „Héritage“ ist dafür exemplarisch. Das Leben der 1945 geborenen Jo Libertiaux wirkt auf den ersten Blick eher konventionell: Mit 19 Jahren heiratet sie einen Elektriker und bringt vier Söhne zur Welt. Das erarbeitete Geld gibt sie für ein Eigenheim, Reisen, schöne Kleider und modernste Haushaltsgeräte aus.

Ob sie von der 68er-Revolve gehört habe, fragt Eeckhout seine Mutter an einer Stelle im Stück. Doch, schon, sagt sie. Aber sie habe andere Ziele gehabt. Ob sie nicht die Welt verändern wollte? Nein, ist ihre ehrliche Antwort.

Und doch lebt in ihr ein libertärer Geist. Die Alltagsrepressionen, die die Ehe für Frauen in den 60er Jahren bedeutet, das patriarchale Verhalten ihres Ehemanns – irgendwann reicht es Libertiaux. Mit 37 Jahren lässt sie sich scheiden. Gesellschaftliche Stigmatisierung und finanzielle Nöte erträgt sie mit eisernem Willen und baut sich und ihren vier Söhnen ein neues Leben auf.

Für sie würde keine Statue gebaut, keine Straße und kein Platz würde nach ihr benannt, sagt Eeckhout am Ende des Stücks, und doch habe ihr Leben die Geschichte vorangetrieben. Seine



Mutter wollte nicht die Welt verbessern, hat aber die Geschichte vorangetrieben: Szene aus „Héritage“ Foto: Bea Borgers

Auch im Intimsten sitzt die Gesellschaft

Das FIND-Festival der Schaubühne für zeitgenössische Dramatik brachte beim Eröffnungswochenende Stimmen von Menschen zu Gehör, die sonst im Schatten der großen Ereignisse stehen

auf jeden Fall. Denn obwohl er ein Mann sei und Männer liebe, sei es ihm dank des Vorbilds seiner mutigen Mutter möglich, ein bisschen mehr Frau zu sein. Politischer kann das Private kaum sein.

Um eine ganz andere Mutterfigur geht es in der jüngsten Inszenierung des Schweizer Regis-

Selten wurden Kindermorde mit so viel realistischer Vehemenz gezeigt

seurs Milo Rau am Freitagabend im großen Saal der Schaubühne. Rau, der für seine provokanten theatralen Zugriffe auf aktuelle politische Themen bekannt ist, verknüpft darin den antiken Medea-Mythos vom Kindsmord der betrogenen Mutter mit einem

realen belgischen Kriminalfall: 2007 hat in der Kleinstadt Nivelles eine Mutter ihre fünf Kinder im Alter von drei bis vierzehn Jahren mit geradezu mathematischer Systematik ermordet.

Auch Rau rückt für seine Inszenierung marginalisierte Stimmen ins Zentrum, und zwar die der verletzlichsten und machtlosesten Mitglieder jeder Gesellschaft: Er lässt die Geschichte auf der Bühne bis auf eine Erwachsenenrolle von einem Kinderensemble erzählen. Und das auf eine Art, die so manchem im Zuschauerraum flau im Magen werden lässt.

Der Beginn der Inszenierung ist eigentlich ihr Ende: Sieben Stühle stehen vor dem heruntergelassenen roten Vorhang. Fünf Kinder zwischen acht und dreizehn Jahren kommen zu einer gespielten Nachbesprechung auf der Bühne. Moderator und einziger Erwachsener auf der

Bühne ist der Schauspieler Peter Seynaeve.

Die Kinder erzählen, wie es ihnen während der Aufführung ergangen ist – und kommen darüber ins reale Nachspielen der Geschichte und am Ende der Morde. In einem für Rau typischen Reenactment stellen die Kinder die brutalen Tötungen

aller fünf Kinder nach. Minutenlang, gefühlt stundenlang. Mit verzweifelten Schreien, Röcheln und literweise Theaterblut. Alles mit der Handkamera gefilmt und in Großaufnahme live auf die Bühnenrückwand projiziert.

Selten wurde die Grausamkeit von Kindermorden mit so viel realistischer Vehemenz auf die Bühne gebracht. Mehrere Zuschauer fallen in Ohnmacht, ein Theaterarzt muss gerufen werden, viele verlassen den Theaterraum. Raus Plan ist aufgegangen.

Doch seine Versuchsanordnung hat aus einem ganz anderen Grund einen seltsamen Beigeschmack. In den klassischen Tragödien seien die Kinder zum Schweigen verdammt, wird Milo Rau im Programmheft zitiert. In seinem Stück bekämen sie nun endlich eine Stimme. Ein ehrenwerter Ansatz.

Die Kinder auf der Bühne sind ungemein souverän, schlagfertig und schlau, aber auch irgendwie zu erwachsen für ihr Alter. Welches Kind sagt mit sieben Jahren schon Sätze wie: „Meiner Meinung nach wurde Aischylos nur von Beckett übertroffen“ oder: „Wer schreibt heute noch psychologische Dramen?“

Werden die Kinder hier nicht doch wieder nur zum Medium eines starken künstlerischen Willens?

Am Sonntagabend, zum Abschluss des Eröffnungswochenendes, entwirft die französisch-vietnamesische Regisseurin Caroline Guiela Nguyen dann noch ein ganz großes Tableau der marginalisierten Stimmen. Ihr 2024 entstandenes Stück „Lacrima“ erzählt von der Produktion eines Hochzeitskleides für das britische Königshaus. Oder besser gesagt: von den Menschen, die rund um den Globus acht Monate lang an diesem Traum in Weiß arbeiten.

Hunderttausende von Perlen werden aufgenäht, kunstvolle Spitze mit Fäden gestickt, die dünner sind als Haare – und das alles unter strengster Geheimhaltung. Der Anspruch ist hoch, der Druck ist groß. Eine Figur in der Erzählung wird davon am Ende in den Suizid getrieben.

Nguyen nutzt alle möglichen Kommunikationskanäle, um die Welt auf die Bühne des großen Saals der Schaubühne zu holen: Zoom-Konferenzen, Sprach- und Textnachrichten, Radiosendungen, Telefonate. In diesem rasanten epischen Erzählfluss verkommt die eine oder andere Figur zur Karikatur, auch die Grenze zum platten Luxusbashing ist immer wieder erschreckend nah – wird dann aber doch nie überschritten.

Vielmehr gelingt Nguyen das Kunststück, die Ambivalenz zwischen der Faszination von Perfektion und Schönheit einerseits und andererseits dem unmenschlichen Preis, den sie fordern kann, glaubwürdig darzustellen – und damit die Würde ihrer hart arbeitenden Figuren bis zum Schluss zu bewahren.

Festival Internationale Neue Dramatik 2025: Schaubühne, bis 13. April

Anzeige

Konzert

NICHTSEATTLE

16.4. / HAU1

Einlass 19:00 / Beginn: 20:00

→ www.hebbel-am-ufer.de

HAU



Montag, 07. April 2025

Unterstützt nachtkritik.de mit einem Spendenabo!

Spendenabo jetzt!

nacht  
kritik.de[übersicht](#) > [nachtkritiken](#) > [Deutschland](#) > [Berlin und Brandenburg](#) > [Berlin](#) > [Schaubühne Berlin](#)

FIND-Festival 2025 - Schaubühne Berlin

## Die Alchemie des Glücks

FIND ist das Festivalhighlight im frühen Berliner Frühling. Es bringt alljährlich wichtige Positionen der neuen internationalen Dramatik in die Stadt. Zum Auftakt 2025 gibt's ein Perlenkleid, eine Hommage an die Mutter und Misery Porn von Caroline Guiela Nguyen, Cédric Eeckhout und Enda Walsh.

*Von Sophie Diesselhorst*



*Künstlerin im Fokus: Caroline Guiela Nguyen hier mit "Lacrima" © Jean-Louis Fernandez*

6. April 2025. Es ist ein starkes Symbol für das "alte Europa" mit seinem kolonialistischen Großmachtstreben: Im Mittelpunkt der Inszenierung "Lacrima" von Caroline Guiela Nguyen steht ein Brautkleid für die britische Prinzessin. Unter Hochdruck und strengster Geheimhaltung wird es in monatelanger Arbeit an drei verschiedenen Orten auf der Welt entworfen, geschneidert, mit kostbarer Spitze und verschwenderischen Perlenstickereien versehen. Seht her, unser Reichtum, unsere Macht über Ressourcen und Arbeitskraft auf der ganzen Welt.

Das Kleid ist allerdings auch ein Symbol für die "Schönheit der Welt", an der die Menschen, unter deren Händen es entsteht, teilhaben. Gleich zweimal fällt diese Formulierung in "Lacrima", einmal sagt es die Enkelin zu ihrer Großmutter, die an



der Restauration der Avençon-Spitze des kostbaren Brautschleiers mitarbeitet; einmal sagt es die Tochter zu ihrem Vater, der im indischen Mumbai die Schleppe mit 250.000 Perlen bestickt.

### **"Lacrima" von Caroline Guiela Nguyen**

Das Bühnenbild zeigt die Mitarbeiter\*innen der Pariser Luxus-Schneiderei, wo das Kleid genäht wird, bei der Arbeit. Der zentrale Arbeitstisch dient auch dem Leiter der Stickerei in Mumbai zur Präsentation seiner schillernden Erzeugnisse, deren mühsame Fertigung im Video zu sehen ist, die unermüdlichen Hände des Stickers in Großaufnahme. Eine Telefonstimme aus dem Off gängelt sie zur peniblen Einhaltung der europäischen Vorschriften für die Produktionsbedingungen. Gleichzeitig muss alles eigentlich schon gestern fertig gewesen und möglichst kostengünstig sein. Wie sie diese Quadratur des Kreises fertigbringen, ist den auftraggebenden Urenkeln der Kolonialherren egal. Es gibt keinen Dialog, sondern nur Vorschriften und Kontrollen.

Die einzigen, die man nicht bei der Arbeit sieht, sind die Spitzen-Stickerinnen im nordfranzösischen Avençon. Umso bereitwilliger geben sie Auskunft über die Geschichte und die Realität ihres aussterbenden Gewerbes und wirken dabei deutlich am entspanntesten. Vielleicht liegt's daran, dass sie sich bereits Mitte des 20. Jahrhunderts gewerkschaftlich organisiert und ihre Arbeitsbedingungen deutlich verbessert haben. Doch auch in ihnen brodet die – mitunter destruktive – Leidenschaft für ihr Metier, der die seelische und körperliche Gesundheit gefährdende Perfektionismus, den sich eigentlich nur der Designer unbeschadet leisten kann, der mit der Fertigung seines Entwurfs nichts zu tun hat und sich das Kleid im Entstehen immer nur per Zoom-Call vorführen lässt.



*"Lacrima" von Caroline Guiela Nguyen © Jean-Louis Fernandez*

Die Inszenierung arbeitet viel mit Live-Video. Für die Aufnahmen, die auf einem großen Screen in der Mitte der Bühne gezeigt werden, sitzen die Schauspieler\*innen am Bühnenrand in Nischen, die wie Theater-Garderoben gestaltet sind. Was für ein grandioses Ensemble Nguyen da von ihrem Theater in Strasbourg mitgebracht hat, fast alle ständig in fliegenden Wechseln zwischen Rollen und Modi (auf der Bühne vs. vor der Kamera): In höchster Virtuosität halten sie Tempo und Takt der Inszenierung,



in der viele Ebenen perfekt aufeinander abgestimmt sind. Ein fast nie aussetzender schwelgender Streicher-Soundtrack verpasst dem sehr realistischen Setting und Spiel die richtige Prise Künstlichkeit.

Caroline Guiela Nguyen hat sich 2018 das erste Mal in Berlin vorgestellt und ebenfalls beim FIND-Festival ihre [Inszenierung "Saigon"](#) gezeigt, die nun auch wieder auf dem Spielplan steht. Denn sie ist "Artist in Focus" des diesjährigen Festivals, das mit "Lacrima" am zweiten Abend auf der großen Bühne eröffnete.

### "Héritage" von Cédric Eeckhout

Am ersten Festivalabend liefen Kammerspiele aus Irland und Belgien. In "Héritage" holt Cédric Eeckhout seine fast 80-jährige Mutter mit auf die Bühne, eine elegante Erscheinung in hellblauem Jumpsuit, und inszeniert mit ihr eine berührende Hommage an sie. Begleitet werden Mutter und Sohn nur von ein paar alten Bildern und Videos und einer Musikerin, die manchmal diskret bei der Veranschaulichung der Erinnerungs-Atmosphären hilft.

Es wird ein Leben erzählt, das sonst im Dunkeln geblieben wäre: die Biografie einer Frau, die jung heiratete, vier Kinder bekam, dabei als Friseurin stets berufstätig war. Nachdem sie sich zu einer Zeit von ihrem Mann scheiden lassen hatte, in der das in einer belgischen Kleinstadt noch unüblich war, schlug sie sich mit ihren vier Söhnen alleine durch. Die Welt verändern wollte sie nie, sagt sie, aber ein schönes Haus für sich und ihre Jungen. Als "Material Girl" bezeichnet ihr Sohn sie liebevoll, er selbst gewann mit einer gewagten Interpretation des [Madonna-Songs](#) in seiner Schule den ersten Schauspielpreis.



Zwei Szenenbilder aus "Héritage" von Cédric Eeckhout © Bea Borgers

Von dieser Performance erzählt er, während er eines der Tanzkleider seiner Mutter trägt, in dem wir sie im Video als junge Frau unbeschwert durchs Wohnzimmer des ersten Hauses kreiseln sehen. Dass er Männer liebt und als Kind schon gerne in ihre



Kleider schlüpfte, hat die Mutter nie gestört. Es darf hier gerne ausgestellt werden, genauso wie die aberdutzende Elektrogeräte, die sie sich in ihrem ersten Eigenheim zulegte.

Ihr Sohn huldigt ihr als "Kämpferin", begibt sich immer wieder per Travestie in ihre Rolle und arbeitet parallel zu ihrer Autobiografie seine eigene Version der Geschichte heraus, in der sie im Gedächtnis bleibt für ihr großes Herz und ihre alchemistische Gabe, Trauer in Freude zu verwandeln und ihren Selbstwert auch unter schwierigen Umständen niemals aufzugeben.

Vergleicht man's mit dem Mutter-Sohn-Klassiker ["The Silence" von Falk Richter](#) im Repertoire der Schaubühne, ist Cédric Eeckhouts Inszenierung sehr affirmativ, holt nicht weiter aus in den Biografien der Eltern, stürzt sich nicht in Abgründe, sondern lässt den "positive thinking"-Spirit der Mutter regieren, spürt ihm aber auch nach. Der intime Abend ist anrührend und überzeugend in seiner subtilen inszenatorischen Qualität.

### **"Safe House" von Enda Walsh**

Für die Abgründe ist am Eröffnungsabend des Festivals der irische Dramatiker Enda Walsh zuständig mit seiner Inszenierung "Safe House", in der in Form eines performativen Liederabends auch eine Biografie erzählt wird, aber diesmal eine erfundene, und das geht gründlich daneben.

Kate Gilmore spielt beziehungsweise singt eine obdachlose Frau namens Grace. Isoliert haust sie im Sperrmüll vor einer Brandmauer aus schimmeligem Beton, in Video-Rückblenden sehen wir sie als kleines Mädchen im Prinzessinnen-Kleid durch eine lieblose Kindheit in ärmlichem Elternhaus irren, während sie die Tristesse der Betonwüste besingt. Später macht noch ein arschiger Lover die extrem klisierte Abstiegsbiografie komplett. Kein Wunder, dass Grace am Weinschlauch hängt.



*"Safe House" von Enda Walsh © Ste Murray*

Das besondere an "Safe House" ist der Gesang von Kate Gilmore, die eine tolle, klare Stimme hat, mit der sie durch den Kitsch schneidet und mit den Songs von Anna Mullarkey den ein oder anderen schönen Moment herstellt. Die Musik und auch die Darbietung erinnern ein bisschen an Björk, aber die Texte sind nicht rätselhaft, sondern schwülstig, und spätestens wenn Grace am Ende ihr "Safe House" in einem verkitschten angedeuteten Selbstmord im Sternenhimmel findet, ist der *misery porn* exemplarisch vollendet.

**Lacrima**

von Caroline Guiela Nguyen  
In einer Übersetzung von Nadia Bourgeois, Carl Holland, Rajarajeswari Parisot  
Regie: Caroline Guiela Nguyen, Künstlerische Mitarbeit: Paola Secret, Bühne: Alice Duchange, Kostüme: Benjamin Moreau, Video: Jérémie Scheidler, Sounddesign: Antoine Richard, Musik: Jean-Baptiste Cognet, Teddy Gauliat-Pitois, Antoine Richard, Dramaturgie: Louison Ryser, Tristan Schinz und die Dramaturgieklasse der Groupe 48 der Schule des Théâtre national du Strasbourg, Licht: Mathilde Chamoux, Jérémie Papin.  
Mit: Dan Artus, Dinah Bellity, Natasha Cashman, Charles Vinoth Irudhayaraj, Anaele Jan Kerguistel, Maud Le Grevellec, Liliane Lipau, Nanii, Rajarajeswari Parisot, Vasanth Selvam und im Video: Nadia Bourgeois, Charles Schera, Fleur Sulmont, Stimmen von: Louise Marcia Blévins, Béatrice Dedieu, David Geselson, Jessica Savage-Hanford, Maya S. Krishnan.  
Eine Produktion des Théâtre national de Strasbourg  
Dauer: 3 Stunden, keine Pause

**Héritage**

von Cédric Eeckhout  
Regie: Cédric Eeckhout , Künstlerische Mitarbeit: Eulalie Roux, Bühne und Kostüme: Bastien Poncelet, Dramaturgie: Nils Haarmann.  
Mit: Cédric Eeckhout, Jo Libertiaux, Pauline Sikirdji.  
Eine Produktion des Théâtre de Liège, DC&J Création In Koproduktion mit dem Théâtre Varia, Théâtre Les Tanneurs, Théâtre Dijon Bourgogne CDN, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg  
Dauer: 1 Stunde 30 Minuten, keine Pause

**Safe House**

von Enda Walsh und Anna Mullarkey  
Regie: Enda Walsh, Kostüme und Bühne: Katie Davenport, Licht: Adam Silverman, Video: Jack Phelan, Sound: Helen Atkinson, Regieassistentz: Eoghan Carrick, Produktion: Craig Flaherty, Stimmencoach: Andrea Ainsworth, Maske: Tee Elliott.  
Mit: Kate Gilmore  
Eine Produktion des Abbey Theatre  
Dauer: 1 Stunde 30 Minuten, keine Pause

**Mehr zum FIND-Festival 2025:**

Ebenfalls am ersten Festivalwochenende lief ["Medea's Kinderen" von Milo Rau](#), das nachtkritik.de bereits bei den Wiener Festwochen 2024 besprach.

Zum Eklat rund um Milo Raus Gastspiel beim FIND [lesen Sie im Spiralblog 53](#).



Kommentare

**FIND-Festival Berlin: Safe House**

#1 **Konrad Kögler** 06.04.2025 21:19

Ganz weit unten ist Grace angekommen: in ihrer zugemüllten Messie-Wohnung erinnert sie sich an traumatische Kindheitserlebnisse, toxische Beziehungen und die Stationen ihres Absturzes. Erzählt wird diese Milieustudie als Pop-Musical-Solo der Schauspielerin Kate Gilmore auf der Globe-Bühne, während im Hintergrund vorproduzierte Video-Einspieler laufen. Leitmotivisch taucht immer wieder ein TV-Schnipsel vom Eurovision Song Contest 1988 in Dublin auf, als Celine Dion ein Jahrzehnt vor ihrem Titanic-Welthit für die Schweiz den Sieg holte.

Ein Makel des 90minütigen Abends ist, dass viele der Songs, die Anna Mullarkey komponierte, bis zur Ununterscheidbarkeit eintönig klingen. Auf der Zielgeraden landet der Abend des irischen Dramatikers Enda Walsh im Kitsch: im Sonnenaufgang und zu Konfetti-Regen träumt sich Grace in eine bessere Zukunft, alle Wunden sind geheilt, die Texte triefen nun vor Pathos.

Schaubühnen-Intendant Thomas Ostermeier ist dem irischen Dramatiker Walsh lange verbunden: seine Stücke „Disco Pigs“ und „Misterman“ liefen kurz nach der Jahrtausendwende schon am Lehniner Platz, mit diesem Gastspiel des Abbey Theatre aus Dublin wird die Arbeitsbeziehung aufgefrischt. Das Sozialdrama-Pop-Oper-Kammerspiel hinterließ am Auftakt-Wochenende des FIND-Festivals 2025 jedoch keinen bleibenden Eindruck.

Komplette Kritik: <https://daskulturblog.com/2025/04/06/safe-house-schaubuehne-kritik/>

Kommentarliste aktualisieren

Kommentar schreiben



Festival an der Schaubühne

# Auf der Kehrseite des Glücks

von Eberhard Spreng

Das Festival Internationale Neue Dramatik hat begonnen. Es zeigt Arbeiten von Künstlerinnen und Künstlern, mit denen die Berliner Schaubühne seit vielen Jahren ein künstlerisches Netzwerk aufgebaut hat. Zu ihnen gehören Milo Rau und Caroline Guiela Nguyen.

Deutschlandfunk, Kultur Heute – 06.04.2025 → Beitrag hören



Foto: Eberhard Spreng

Grace haust in einem Meer von Müll. In einer verlassenen Sporthalle fristet sie am Rande der irischen Gesellschaft ein Elendsdasein. Verfolgt von Erinnerungen, von geplatzten Träumen und enttäuschten Hoffnungen. F.I.N.D. beginnt in diesem Jahr mit einer Produktion mit dem ironischen Titel „Safe House“ und mit dem Blick auf die prekäre Kehrseite der westlichen Wohlstandsgesellschaften, deren einstige Führungsmacht USA ihre Politik nunmehr einem immer groteskeren Heilsversprechen unterordnet. Das beobachtet der künstlerische Leiter der Schaubühne, Thomas Ostermeier.

*„Wir haben das Programm ja vor Trumps Wiederwahl gemacht: Die Auseinandersetzung, Themen und Fragen, auf wessen Rücken wird eigentlich der American Dream geträumt? Das ist eine Frage, die dann auch darüber hinausstrahlt, nämlich mit postkolonialen Phänomenen, diese Kehrseite der Glücksverheißungen. Das prägt ganz schön das Programm.“*

Was geschieht im unsichtbaren Teil unserer globalen Lebenswirklichkeit? Auf wessen Rücken organisiert der Westen seinen Wohlstand? Wo wird er produziert? In „Lacrima“, das im vergangenen Frühsommer in Wien uraufgeführt wurde, wird die Geschichte der Herstellung eines unendlich schönen und teuren Kleidungsstückes erzählt, der Hochzeitsrobe einer englischen Prinzessin. Die Unterschiede bei dem Blick auf dieses Objekt interessieren die vietnamesisch französische Autorin, Regisseurin und Theaterleiterin Caroline Guiela Nguyen.

*„Im Stück „Lacrima“ sagt eine Figur: Wenn ihr dieses Werk erblickt, dann seht ihr etwas wunderschönes; wenn wir es betrachten, dann sehen wir Blut und Tränen. Und wir sehen, was es an Zeit gekostet hat. Lacrima ist aber auch ein Vorwand, um über soziale Gewalt in der Arbeitswelt zu sprechen, und Gewalttätigkeiten im Privaten.“*



Foto: Jean-Louis Fernandez

Gewalterfahrungen beschäftigen auch den Schweizer Regisseur Milo Rau, der auf diesem Feld seinen so genannten „Globalen Realismus“ errichtet. Er fragt sich nicht nur, was dem westlichen Publikum vom Elend der Welt erzählt werden kann, sondern auch, wie weit die abendländische Bühne überhaupt gehen kann bei der Darstellung realer Gewalt.

*„Das war immer etwas, was ich nicht verstanden habe und auch heute nicht verstehe und wo ich deshalb dran bleibe: Man fragt sich wirklich, warum das Theater sich immer damit beschäftigt, während es andere Dinge gibt, die sich nach ein oder zwei Projekten für mich erledigt haben. Während es dunkle Glutkerne gibt, solange ich dran bleibe, ich komme gewissermaßen nur immer weiter hinein aber nie darüber hinweg. Ein Grund ist sicher, weil es eine humane Grenzerfahrung ist, wo die Darstellung selbst an ihr Ende kommt. Es gibt ja keinen Mord auf der Bühne innerhalb des antiken Theaters, weil man das einfach als nicht darstellbar hielt.“*





Foto: Michiel Devijver

Am Ende seiner Produktion „Medea’s Kinderen“ fließt viel Blut. Dieser Hyperrealismus führt in Berlin zu Ohnmachten, ein Jahr nach der Genter Uraufführung. Dieser Versuch, den narrativen Zündstoff einer antiken Tragödie in einer zeitgenössischen Familienmordtat neu zu entdecken, war am Eröffnungswochenende vom F.I.N.D. die wohl gewalttätigste Grenzerfahrung.

Davon durfte man sich in kleineren Arbeiten erholen. Eine von ihnen feiert die Überwindung gesellschaftlicher Zwänge. In der Performance „Héritage“ steht der belgische Schauspieler Cédric Eeckhout zusammen mit seiner Mutter auf der Bühne. Das Stück erzählt von einschneidenden Entwicklungsschritten in deren Biografie in den 1970-er und 80-er Jahren.



Foto: Bea Borgers

*„Es gab damals diese Frauen, die sich für ihre Kinder einsetzten, über ihre Mutterrolle aber nie ihre Freiheit als Frau aus dem Blick verloren. Wenn aber eine solche Frau 1982 beschloss, sich scheiden zu lassen, wurde sie als ein schlechter Mensch angesehen, obwohl sie doch nur die Verantwortung für ihr Leben übernahm. Also: Ohne je Simone de Beauvoir oder Annie Ernaux gelesen zu haben, machte meine Mutter mit ihrer privaten Entscheidung Politik, war Feministin. Das wollte ich sichtbar machen.“*

Sichtbar machen, Grenzen der Wahrnehmung verschieben, das macht sich F.I.N.D. mit dem Blick auf ästhetische und narrative Ansätze des internationalen Theaters zur Aufgabe. Am Eröffnungswochenende wurde dieses Versprechen eingelöst.



Von Katrin Bettina Müller

Sie ist eine Geschichtenerzählerin. Ihre sind Geschichten, die Gemeinschaft zwischen den Erzählenden und den Zuschauenden stiften. So sieht sich Caroline Guiela Nguyen in erster Linie, als Autorin. Dann als Regisseurin ihrer eigenen Stücke. Und schließlich als Leiterin eines Theaters, des Théâtre National de Strasbourg, dessen Intendantin sie seit 2023 ist.

Der Schaubühne in Berlin ist die französische Künstlerin schon seit einigen Jahren verbunden. Dieses Jahr ist sie als „Artist in Focus“ mit drei Stücken zu FIND, dem Festival Internationaler Neuer Dramatik, eingeladen. Ihre Inszenierungen sind fast immer vielsprachig: Schon in ihrem Sound führen sie in die geopolitischen Verflechtungen von globalisierten Märkten und Migration, deren Auswirkungen für das Leben der Einzelnen sie bis in intime Situationen hinein verfolgt. Alle ihre Stücke sind somit ein programmatisches Signal gegen eine nationale und nationalistische Verengung von Erzählungen (in Frankreich und anderswo). Sie wenden sich gegen eine Entwertung von Wirklichkeit und eine Negierung von Komplexität, die die Theatermacherin sowohl in den rechtsgerichteten Kräften der Politik am Werk sieht, als auch in den vereinfachten und einseitigen Weltbildern der sozialen Medien, in denen Meinung zu schnell den Blick auf die Wirklichkeit ersetzt.

Die Mittel, mit denen sie in ihren Inszenierungen dagegen hält, sind sinnlich und von großer Zugänglichkeit. Die Szenen sind oft alltagsnah, das Bühnenbild detailreich, die Spielenden beschäftigt mit konkreten Gegenständen, so dass immer wieder ein Wimmelbild entsteht. Ihre Bühnenbildnerin Alice Duchange, so erzählt Nguyen im Gespräch im Schaubühnen-Café, baue auch Details ein, die das Theaterpublikum gar nicht sehe, die aber den Darsteller:innen auf der Bühne helfen, sich glaubwürdig in ihre Rollen hineinzuversetzen. Das ist nicht zuletzt deshalb wichtig, weil sich Nguyen für jede Inszenierung neben einigen Stammschauspieler:innen auch neue Darsteller:innen sucht, entsprechend der Geschichte. Das sind teils auch Amateure. Die bringen dann nicht nur ihre eigene Sprache mit, sondern teilen auch Erfahrungen mit ihren Rollen.

Aber das hat auch zu einer Einordnung ihrer Theaterarbeit geführt, die Nguyen zu einseitig ist. 2018 entstand ihr erfolgreiches Stück „Saigon“, das sie auch diesmal wieder in Berlin zeigt. Es spielt in Paris und in Saigon in einem vietnamesischen Restaurant und reflektiert Kolonial- und Einwanderungsgeschichte. Seitdem gilt sie als Spezialistin für migrantisches Themen und ihre Arbeit als Dokumentartheater. Aber diese Einordnung ist ihr zu eng, ihre Geschichten sind auch fiktional und die Schauspieler:innen, die oft mehr als eine Rolle übernehmen, gehen damit auch weit über ihre Biografien hinaus.

Das ist für Caroline Guiela Nguyen ein wichtiger Punkt, denn sie findet es falsch und begrenzend, dass auf vielen Bühnen Frankreichs Künstler:innen, die mit einem rassifizierenden Blick wahrgenommen werden, festgelegt werden auf Dokumentarthea-



Das Modeatelier in „Lacrima“ wird als Ort gemeinschaftlicher Arbeit inszeniert  
Foto: Jean-Louis Fernandez

## Die Freiheit der Fiktion

Sich der Komplexität der Realität stellen: Darum geht es der Theatermacherin Caroline Guiela Nguyen aus Frankreich. Mit drei Inszenierungen ist sie zum Festival FIND in der Schaubühne Berlin eingeladen



Schätzt detailfreudigen Realismus: Theatermacherin Caroline Guiela Nguyen  
Foto: Manuel Braun

ter und Herkunftsgeschichten. Was sie erzählen können und bei Nguyen erzählen, ist aber viel mehr.

Caroline Guiela Nguyen wurde 1981 geboren und wuchs in Südfrankreich auf, Tochter einer französisch-vietnamesischen Mutter und eines Vaters, der als sephardischer Jude aus Algerien nach Frankreich gekommen war. Herkunft zu erkunden, war für sie ein wichtiges Thema einerseits, um gegen die Lücken anzuarbeiten, die zum Beispiel durch das Nicht-Thematisieren französischer Kolonialgeschichte entstanden waren. Andererseits galt es, sich gegen die Erzeugung von Stereotypen zu wehren, die der Herkunft angeheftet werden. Dieser Spagat begleitet sie in ihren Stücken.

Ihre Arbeiten sind von einer berührenden Emotionalität. Vor drei Jahren kam sie mit

halten, viel zu lange gearbeitet hat. Sie beleuchtet die Ausbeutung durch die zwischen Frankreich und Indien bestehenden Arbeitsbedingungen, aber auch den Stress, der die Leiterin des Modeateliers in Paris zusammenbrechen lässt. Einzelne Abschnitte sind wie Exkurse gebaut, die in die Geschichte eines Handwerks tauchen.

Im gesellschaftlichen Diskurs auch hier in Deutschland ist viel von mangelnder Wertschätzung der Arbeit die Rede. In den Künsten wird dagegen vermehrt der Fokus auf handwerkliche Traditionen, die Weitergabe von Wissen mit speziellen Techniken betont. Das war für Caroline Guiela Nguyen zwar zunächst nicht der Ausgangspunkt für „Lacrima“, aber rückte dann doch immer mehr in den Fokus, je mehr sie während ihrer Recherchen über die Spitzenstickerinnen aus der Normandie und die Perlensticker aus Mumbai erfuhr. Jetzt setzt ihnen das Stück ein lebendiges Denkmal.

Nguyens Inszenierungen leben auch davon, dass man den vielsprachigen Cast, zusammengesetzt aus Profis und Amateuren, mit sehr jungen und sehr alten Darsteller:innen, auch als eine Gemeinschaft erlebt, die sich dabei unterstützt, ihre Geschichte zu erzählen. Der detailfreudige Realismus, mit dem die Ensembles dabei arbeiten, wurzelt für die Regisseurin auch noch in einer speziellen Erfahrung. Acht Jahre lang hat sie mit Langzeitgefangenen in einer Haftanstalt in Arles gearbeitet. „Für die war die Glaubwürdigkeit ihrer Rolle“, so beschreibt es Nguyen, „eine Lebensnotwendigkeit. Die Fiktion war ihr einziges Mittel, woanders zu sein, außerhalb des Gefängnisses.“ Auch aus diesem

Erleben heraus ist ihr die Freiheit der Fiktion wichtig.

Caroline Guiela Nguyen arbeitet lange an ihren Stücken, oft zwei Jahre. „Ich bin keine Maschine“, kommentiert sie das, auch mit Seitenblick auf einen Theaterbetrieb, der stets Neues verlangt. Dass ihr jüngstes Stück „Valentina“ ein Jahr nach „Lacrima“ zur Premiere kommt, ist eine Ausnahme. Noch vor seiner Uraufführung in Straßburg in zwei Wochen wird es als Vorpremiere an der Schaubühne gezeigt.

Wieder liegt ein Fokus auf der Sprache, wo sie Zugang zu einer Welt und Gesellschaft schafft und wo Sprachgrenzen zu sozia-

## Der Cast als Gemeinschaft, die sich ihre Geschichte erzählt

ler Ausgrenzung führen. Erzählt wird von einer Mutter und ihrer Tochter, die aus Rumänien nach Frankreich gekommen sind. Die Tochter muss für die Mutter dolmetschen, auch als es um eine lebensbedrohliche Krankheit geht. Die öffentlichen Sozial- und Gesundheitssysteme trügen der Tatsache, dass viele Menschen in Frankreich nicht oder nicht gut genug Französisch könnten, zu wenig Rechnung. Dolmetscher fehlten zu oft, Kindern werde so viel aufgebürdet; dieser Befund hat Nguyen zu dieser Geschichte gebracht.

Schaubühne Berlin:  
„Valentina“, 9. 4. + 10. 4.,  
„Saigon“, 12. 4. + 13. 4.



Montag, 14. April 2025

Unterstützt nachtkritik.de mit einem Spendenabo!

Spendenabo jetzt!

nacht  
kritik.de[übersicht](#) > [nachtkritiken](#) > [Deutschland](#) > [Berlin und Brandenburg](#) > [Berlin](#) > [Schaubühne Berlin](#)

FIND-Festival 2025 - Schaubühne Berlin

## Zwischen den Stürmen

Heute geht in Berlin das FIND-Festival für internationale neue Dramatik zu Ende. Die zweite Hälfte zeigte exemplarisch, wie die Wogen des Weltgeschehens ans Private branden – bis hinein in winzige Wohnräume, durch deren Fenster das Publikum dieses Mal schauen durfte. Und am Ende gab es echtes Traumtheater.

*Von Esther Slevogt*

Comment on dit « a appris » ?

*"Valentina" von Caroline Guiela Nguyen beim FIND © Théâtre national de Strasbourg*

13. April 2025. Damals, als der Ukrainekrieg begann, und dieser westliche Reporter in irgendeiner westlichen Nachrichtensendung in die Kamera sprach, um zu Protokoll zu geben, die Ukrainer wollten leben wie "wir" und seien dabei blond und blauäugig wie "wir" und bräuchten deshalb militärische Unterstützung des Westens – damals habe sie es begriffen, sagt die junge Frau einmal: Sollte Russland auch ihr Land überfallen, werde aus dem Westen niemand zu Hilfe kommen, weil sie dem Bild der westlichen Weißen nicht entsprechen. Die junge Frau ist Teil eines Theaterstücks, das den weitesten Weg nach Berlin an die Schaubühne zum diesjährigen FIND-Festival zurückgelegt hat. "Уя (Nest)" von Chagaldak Zamirbekov kommt aus Bischkek, der über 5500 Kilometer von Berlin entfernten Hauptstadt der zentralasiatischen Republik Kirgistan, bis 1991 eine Sowjetrepublik.

Das ist ja immer wieder das wirklich Tolle an diesem Festival für internationale zeitgenössische Dramatik: dass es geopolitische Perspektivwechsel ermöglicht, Blicke in andere Gesellschaften und ihre Diskurse. Und zwar mitten am Kurfürstendamm. Und so sitzt man jetzt also in der neuen Spielstätte der Schaubühne "Kudamm 156" (dem Mendelsohn-Bau direkt gegenüber gelegen), und blickt in einen engen Hausflur. Das Publikum ist von drei Seiten um eine winzige Wohnung herum gruppiert. Von einer Seite kann es lediglich durch ein Fenster den Geschehnissen folgen. Erst sitzt in diesem Flur in einer Metallwanne noch ein Mann und berichtet, wie sein Vater einst die Familie verließ, um sich einer radikalislamischen Gruppierung anzuschließen. Eine Waisenhausleiterin erscheint und erzählt von den vielen Kindern, die sie groß zog. Man trifft die Kellnerin einer Shisha-Bar, eine junge Feministin, ganz alte und ganz junge Leute, immer von den fünf gleichen Spielerinnen und Spielern dargestellt, die mal russisch und mal kirgisisch sprechen.

### Fallout der Weltpolitik

Lauter Lebensgeschichten, die virtuos ineinanderfließen und in der Summe das Porträt einer Gesellschaft ergeben, die zwischen verschiedenen kulturellen Einflüssen und geopolitischen Bedrohungen nach ihrem Ort und ihrer Identität sucht, zwischen Islam, den Machtansprüchen Moskaus und dem, was irgendwie als "der Westen" gilt, mit seinem so aggressiv propagierten Ideal von Demokratie und Menschenrecht.

Zwischendurch gibt es traditionelle kirgisische Musik – und all das erzeugt einen fast magischen Sog. Man wird angezogen vom Epizentrum dieser Geschichte, jenem titelgebenden "Уя (Nest)" eben, an dem alle geopolitischen Konzepte und Ideologien von Erster und Zweiter Welt, Ost, West oder Globalem Süden zerbröseln. Weil das Zentrum immer da ist, wo das einzelne Leben stattfindet. Das berühmte einzelne Leben und der Fallout von Weltpolitik, Ausbeutung und Kolonialismus im einzelnen Schicksal ist ein thematischer Strang der diesjährigen Festivalausgabe.



*Magischer Sog: Kirgisches Stück "Уя (Nest)" beim FIND-Festival © Ilya Karimdjjanov*



Die 1989 geborene belgische Theatermacherin Consolate erzählt in einer sehr intimen Performance, wie sie als kleines Kind in Burundi während des Bürgerkriegs den Mord an ihren Eltern überlebt und dann nach Belgien gebracht und von einer weißen Familie adoptiert wird. Wie sie Rassismus erlebt, Entfremdung und Vereinsamung, den Verlust ihrer Identität. Erst als Erwachsene findet sie Überlebende ihrer Familie in Burundi wieder, erfährt, dass es Alternativen zu ihrer Verschleppung und Entwurzelung gab. Die Recherchen, die dieser Performance zu Grunde liegen, zu sinistren Adoptionspraktiken (als Fortsetzung des Kolonialismus unter dem Deckmantel humanitärer Hilfe), die oft den Tatbestand von Menschenhandel erfüllen, werden auch als Versuch dieser Künstlerin kenntlich, wieder das Subjekt ihres Lebens und ihrer Geschichte zu werden.

### **Rückeroberung der künstlerischen Hoheit**

Geschichten wie die von Consolate, von der sie 2016 bereits in Milo Raus ["Mitleid oder Die Geschichte des Maschinengewehrs"](#) erzählte, und die sie sich nun auch hier zurückgeholt und unter eigene künstlerische Hoheit gestellt hat, erhellten mit den Mitteln des Theaters auch noch mal die Gültigkeit des berühmten Satzes, dass das Private politisch ist.

Wie diese Abdrücke des Politischen im Privaten politisch produktiv werden können, davon legt "Baldwin and Buckley at Cambridge" Zeugnis ab: das Reenactment der New Yorker Kompanie Elevator Repair Service [einer berühmten Begegnung](#) des afroamerikanischen Schriftstellers und Bürgerrechtsaktivisten James Baldwin mit dem (weißen) konservativen Publizisten William F. Buckley, die 1965 im traditionsreichen britischen Debatierclub The Cambridge Union stattgefunden hat. Die Fragestellung des Schlagabtauschs: Inwieweit wurde der Amerikanische Traum auf Kosten der amerikanischen Schwarzen umgesetzt, war im Grunde nur auf der Basis ihrer Versklavung und Ausbeutung möglich.

Wie Brechts fragender Arbeiter macht James Baldwin (alias Greig Sargeant) kühl und sachlich seine Punkte. Liefert ein afroamerikanisches Geschichtspanorama, eine Geschichte, wie aus Unterdrückten politische Subjekte wurden, und ein Plädoyer für Freiheit und Gleichheit. Thesen, Perspektiven und Argumente, die später Buckley aus der unverkennbaren Pose der White Supremacy zu widerlegen und zu entkräften versucht. Trotzdem geht die Abstimmung am Ende der Debatte mit großer Mehrheit für Baldwin aus.





Reenactment einer historischen Debatte: "Baldwin and Buckley at Cambridge" © Joan Marcus

Diese Debatte gilt als einer der einflussreichsten Diskursbeiträge des amerikanischen Civil-Rights-Movements der 1960er Jahre. Baldwin beschrieb den Amerikanischen Traum als Illusion und Lüge: "There is scarcely any hope for the American dream, because the people who are denied participation in it, by their very presence, will wreck it." Angesichts des aktuellen MAGA-Wahns hat dieser Satz an Sprengkraft nichts verloren.

### Wenn Kinder die Eltern überholen

Höhepunkt der zweiten Festivalhälfte war das neue Stück der diesjährigen "Artist in Focus" Caroline Guiela Nguyen "Valentina". Bereits in "[Lacrima](#)" hatte sie die Niederschläge und Abdrücke globaler ökonomischer Vernetzung im einzelnen Leben untersucht.

In "Valentina", zu sehen als Berliner Preview vor der Premiere am [Théâtre national du Strasbourg](#), geht es nun um Migration, um die Last, die Kinder tragen, die sich leichter als die Eltern integrieren können, weil sie die Sprache schneller lernen. Das Mädchen Valentina aus Rumänien zum Beispiel, das in der Schule in Windeseile Französisch lernt, während ihre schwerkranke Mutter sich der Ärztin nicht verständlich machen kann und immer lebensbedrohlicher erkrankt.

Bald kann die Tochter im Grundschulalter übersetzen, die auch für das Kind bedrohlichen Fakten werden immer überfordernder. Sie fehlt in der Schule, verstrickt sich in Lügen. Am Ende gibt es ein veritables Wunder. Bis dahin jedoch erzählt Nguyen ungeheuer packend und psychologisch genau – von den Bedrückungen des Kindes und seiner Mutter, den Bemühungen der Schulleiterin. Dazwischen gibt es Traum- und Musiksequenzen, rückt das Geschehen ins Märchenhafte, Übergültige. Wir sehen einerseits dokumentarisches Recherchetheater, in das konzises pädagogisches und soziologisches Wissen eingeflossen ist. Die Ergebnisse werden dann (mit einem tollen Ensemble) in ein bildmächtiges wie packendes Traumtheater überführt, dem man sich kaum entziehen kann.



Et la maman elle doit aller au docteur

Traumtheater: "Valentina" von Caroline Guiela Nguyen als Preview beim FIND © Théâtre national de Strasbourg

Am Ende des Festivals gab es dann noch einmal das Stück ["Saigon"](#), mit dessen FIND-Gastspiel die Entdeckung dieser europäischen Ausnahmeregisserin 2018 begann: In einem vietnamesischen Restaurant mit dem Klischee-Namen überblendet Caroline Guiela Nguyen vielfältige Migrations- und Lebensgeschichten. Auch hier fällt bereits der für diese Regisseurin so typische Mix aus Dokumentation und Entrückung ins Fantastische auf: die Hyperrealistik, die ins Überzeitliche wächst. Und so noch einmal extra ergreift.

### **Уя (Nest)**

von Chagaldak Zamirbekov und Ensemble.

Regie: Chagaldak Zamirbeko, Bühne Bischkek: Marat Raiymkulov, Malika Umarova, Bühne Berlin: Ulla Willis.

Mit: Asylbek kyzy Zere, Tursunbaeva Gulmira, Edigeeva Aisanat Asylbekovna, Zhusupbek uulu Emil, Kaparova Manasbek.

### **Icirori**

von Consolate

Regie: Consolate, Bühne & Kostüme: Micha Morasse, Sound: Gaspard Dadelsen, Video: Gaspard Audouin

Choreografie: Sophie Guisset, Dramaturgie & Künstlerische Mitarbeit: Lara Ceulemans, Recherche: Annabelle Giudice, Fotografie: Mathis Bois, Licht: La COLLECTIVE CLaM (Charlotte Persoons, Lou Van Egmond, Margaux Fontaine). Mit: Consolate.

### **Baldwin and Buckley at Cambridge**

von Greig Sargeant und Elevator Repair Service

Regie: John Collins, Kostüme: Jessica Jahn, Szenografie: dots.

Mit: Greig Sargeant, Ben Jalosa Williams, April Matthis, Gavin Price, Christopher-Rashee Stevenson.

### **Valentina**

von Caroline Guiela Nguyen

## Livebericht zur Eröffnung des FIND 2025



Caroline Guiela Nguyen | Bild: Manuel Braun [DOWNLOAD \(MP3, 29 MB\)](#)  
Fr 04.04.2025 | 18:10

Schaubühne am Lehniner Platz

# HEUTE STARTET FIND - DAS FESTIVAL INTERNATIONALE NEUE DRAMATIK

**Andrea Handels ist mit dem Ü-Wagen live vor Ort**

**04.04. - 13.04.2025**

**FIND 2025**

**Festival Internationale Neue Dramatik**

**Ort**

Schaubühne am Lehniner Platz, Kurfürstendamm 153, Berlin-Charlottenburg

Die Schaubühne bringt mit dem FIND, Festival Internationale Neue Dramatik, auch dieses Jahr wieder spannende internationale Theaterschaffende und Inszenierungen nach Berlin. radio3 ist mit dem Ü-Wagen am Eröffnungsabend live vor Ort. Andrea Handels spricht mit dem Indentanten der Schaubühne Thomas Ostermeier über das diesjährige Programm und die Künstlerin in Fokus, die französisch-vietnameische Regisseurin Caroline Guiela Nguyen, von der drei Arbeiten während des FIND zu sehen sein werden.

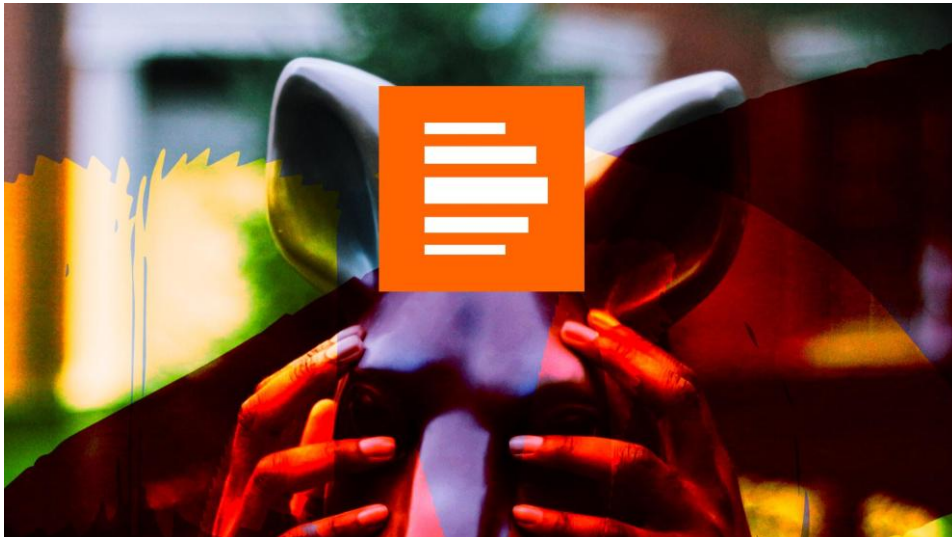
[https://www.radiodrei.de/programm/schema/sendungen/radio3\\_am\\_nachmittag/archiv/20250404\\_1600/radio3\\_aktuell\\_1810.html](https://www.radiodrei.de/programm/schema/sendungen/radio3_am_nachmittag/archiv/20250404_1600/radio3_aktuell_1810.html)



Deutschlandfunk Kompressor

## Familiengeschichten Ost/West: Das FIND-Festival in Berlin hat begonnen

05:33 Minuten



© Deutschlandradio

Brendel, Gerd | 07. April 2025, 14:48 Uhr

Aus dem Podcast **Kompressor**

<https://www.deutschlandfunkkultur.de/familiengeschichten-ost-west-das-find-festival-in-berlin-hat-begonnen-102.html>